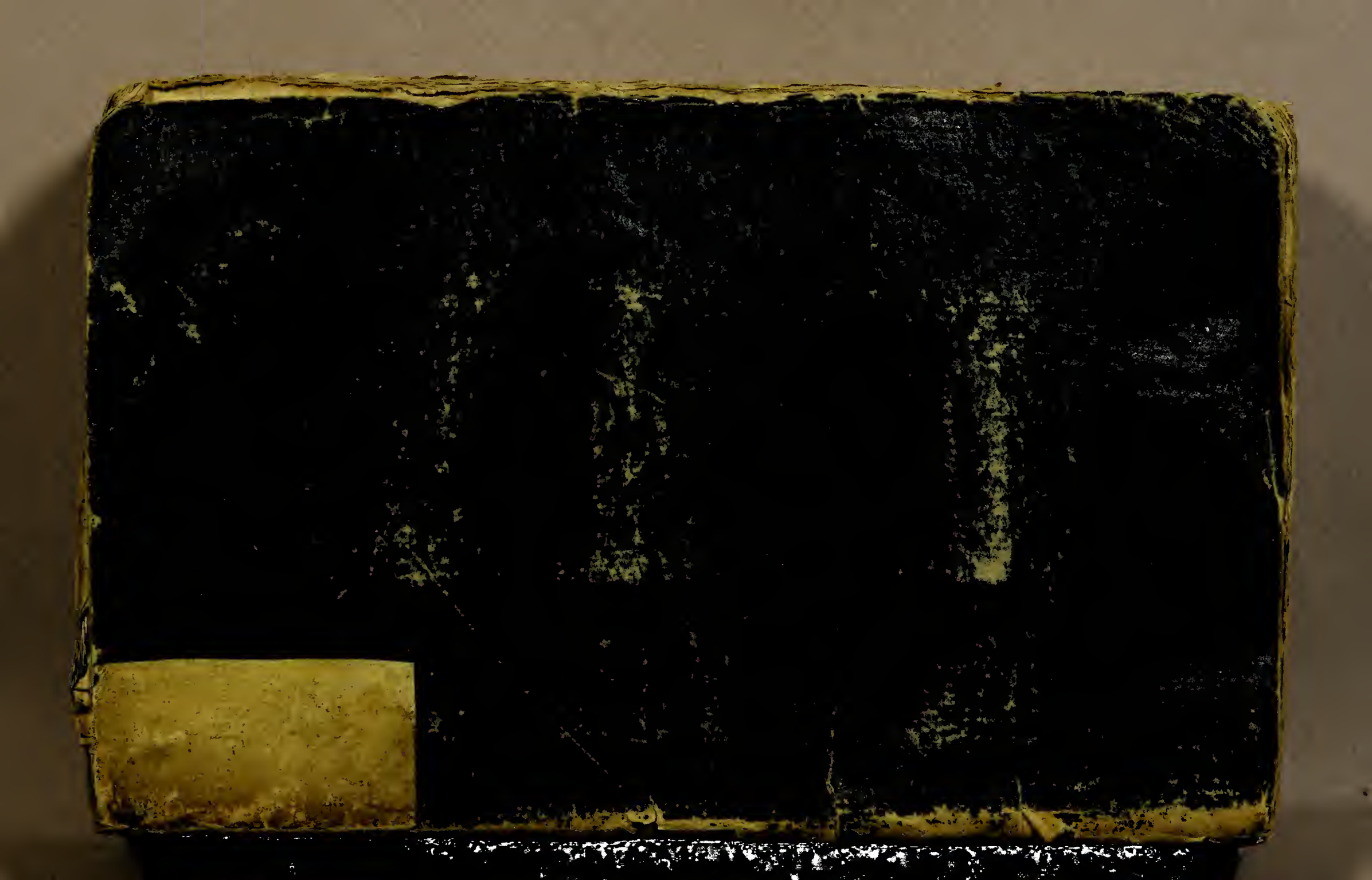

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
LAMÉRIQUE.

BIBLIOTECA

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, *Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde Edition Angloise & enrichie des Cartes nécessaires.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez D. J. CHANGUION.
M D C C L X X I X.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

RPJCB

GOLFE DU MEXIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Longitude Ouest de l'Isle de Fer
Tropique du Capricorne
OCÉAN PACIFIQUE ou MER DU SUD
OCÉAN MÉRIDIONAL
TERRA FIRMA
GUIANE
PARA
MARIGNAN
BRESIL
Tupinambos
Tapuyas
QUITO
PEROU
CHACO
PARAGUAY
PATAGONS
CHILI
Amazones
Maragnan
Rio de la Plata
BUENOS-AYRES
Terre des Etats
CARTE
DE
L'AMÉRIQUE
MERIDIONALE.
Pour l'Histoire de
L'AMÉRIQUE.
par le Dr Robertson.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole, le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société réguliere & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent, il est vrai, pour quelque tems les

Liv. III. 1504. Etat de la Colonie à Hispaniola.

Liv. III. 1504. progrès de l'induſtrie. Les naturels regardant l'inaction comme la ſuprême félicité, mépriſoient toutes les récompenſes & les careſſes par leſquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Eſpagnols n'avoient pas aſſez de bras pour cultiver la terre. Pluſieurs des premiers colons, accoutumés au ſervice des Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe virent privés des inſtrumens ſans leſquels ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du ſouverain, parut une condition ſi onéreuſe que perſonne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour ſauver la colonie d'une ruine qui paroiſſoit inévitable, Ovando prit ſur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle diſtribution des Indiens entre les Eſpagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuſer les mines ou à cultiver la terre; mais pour empêcher qu'on ne l'accuſât de les avoir ſoumis de nouveau à la

1505.

ſervitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine ſomme pour le ſalaire de leur travail. Il réduiſit la part du ſouverain ſur l'or qu'on tireroit des mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme, où elle reſta longtems fixée. Malgré la tendre ſollicitude d'Iſabelle pour adoucir le ſort des Indiens, & le deſir ardent de Ferdinand pour augmenter le revenu public, Ovando perſuada à la cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1). Liv. III. 1505.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaiſir d'échapper à l'oppreſſion, trouverent alors ſi intolérable le joug de l'eſclavage qu'ils firent pluſieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Eſpagnols traiterent ces efforts de rebellion & prirent les armes pour les réduire à la ſoumiſſion. Lorſqu'une guerre s'éleve entre des nations qui ſe trouvent dans un état de ſociété à peu près ſemblable, les moyens de défenſe ſont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui ſe font de part & d'autre, les talens qui dé- Guerre avec des Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. V, cap.* 3.

Liv. III. 1505.

ploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les ames sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & le conflit de la guerre entre deux nations ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nuds & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde, au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques ac-

tes de violence qui reſſembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des éleves indociles. Mais malheureuſement ce ſentiment de la ſupériorité s'exerça d'une maniere bien différente: les Eſpagnols avoient tant d'avantages de toute eſpece ſur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure, pour qui les droits & les privileges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les ſoumirent à l'eſclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ſes fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des eſclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs Caciques qui tomboient entre les mains des Eſpagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames ſupplices; & tous leurs ſujets, ſans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte ſervitude. C'eſt a-

Liv. III. 1505.

Liv. III. 1505.

vec de ſemblables dispoſitions que l'on attaqua le Cacique de Higuey, province ſituée à l'extrêmité orientale de l'iſle. Cette guerre fut une ſuite de la perfidie des Eſpagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels; & elle ſe termina par le meurtre du Cacique, qui fut pendu pour avoir défendu ſon peuple avec une bravoure ſupérieure à celle de ſes compatriotes & digne d'un meilleur ſort (1).

Conduite cruelle & perfide d'Ovando.

Ovando ſe comporta dans une autre partie de l'iſle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Léogane eſt aujourd'hui ſitué, juſqu'à l'extrêmité occidentale de l'iſle, étoit ſoumiſe à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & reſpectée de ſes ſujets. Par une ſuite de ce goût de préférence que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la cauſe dans la ſuite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Eſpagnols & les avoit comblés de bons offices; mais quelques-uns

(1) Herrera *decad.* 1, *lib. VI, cap.* 9, 10.

des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers ; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avoient tant d'obligation, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes les plus distingués de ses domaines, au nombre de trois cens ; & s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut

Liv. III. 1505.

LIV. III. 1505.

traité pendant quelques jours avec tous les ſoins de la ſimple hoſpitalité ; elle l'amuſoit des jeux & des ſpectacles en uſage chez les Américains dans les occaſions de fête & de réjouiſſance. Au milieu de la ſécurité que cette conduite inſpiroit à Anacoana, Ovando méditoit la deſtruction de cette reine trop peu défiante & de ſon peuple, & la barbarie de ſon projet ne peut être égalée que par la baſſe perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la repréſentation d'un tournois Européen, il s'avança avec ſes troupes rangées en bataille, vers la maiſon où étoient aſſemblés Anacoana & les chefs de ſa ſuite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduiſoient au village, pendant que la cavalerie inveſtiſſoit la maiſon. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration ſans aucun mêlange de crainte, juſqu'à un ſignal qui avoit été concerté: les Eſpagnols tirerent tout à coup leurs épées & fondirent ſur les Indiens ſans défenſe & étonnés d'une trahiſon à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes ſimples & confians. On s'aſſura auſſitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la ſuivoient furent ſaiſis & chargés de liens ;

liens ; on mit le feu à la maiſon, & ſans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les perſonnes les plus conſidérables du pays, furent conſumés par les flammes. Anacoana fut réſervée à un deſtin plus ignominieux. On la tranſporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Eſpagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement ſur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1). Liv. III. 1505.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faiſoit ſubir aux princes & aux perſonnages les plus reſpectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hiſpaniola ſe ſoumirent ſans réſiſtance au joug des Eſpagnols. A la mort d'Iſabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir la rigueur de leur ſervitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le ſalaire de leur travail, & en même tems on augmenta les charges qu'on leur impoſoit. Ovando Réduction des Indes. Ce qui en réſulte.

(1) Oviedo, *lib. III*, c. 12. Herrera *dec.* 1, *lib. VI*, c. 4. *Relacion. de deſtruyc. de las Indias par* Bart. de Las Caſas, *pag.* 8.

Liv. III. 1506.

n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ſes amis dans toute l'iſle. Ferdinand, à qui la reine avoit laiſſé par ſon teſtament une moitié du revenu provenant des établiſſemens du nouveau monde, accorda à ſes courtiſans des conceſſions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuſe de récompenſer leurs ſervices. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires, à leurs concitoyens établis à Hiſpaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de ſatisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppreſſeurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeſte aux habitans de l'iſle, produiſit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Eſpagnols. En raſſemblant ainſi les forces d'une nation entiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pouſſer l'exploitation des mines avec une rapidité & un ſuccès prodigieux. Pendant pluſieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hiſpaniola montoit à quatre cents ſoixante mille pezos par an, (environ deux millions quatre cents mille livres

tournois), ce qui doit paroître une ſomme prodigieuſe, ſi l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquiſe depuis le commencement du ſeizieme ſiecle juſqu'à ce moment-ci. On vit des colons faire tout à coup des fortunes immenſes, & d'autres diſſiper auſſi rapidement par une faſtueuſe profuſion les tréſors qu'ils avoient amaſſés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers ſe porterent en foule en Amérique, impatiens de partager les tréſors qui enrichiſſoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occaſionnoit l'inſalubrité du climat (1). Liv III. 1506.

Ovando gouvernoit les Eſpagnols avec une ſageſſe & une juſtice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faiſant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les reſpecter. Il fonda pluſieurs villes nouvelles en différentes parties de l'iſle, & y attira des habitans par la conceſſion de divers priviléges. Il chercha Progrès de la colonie.

(1) Herrera *dec.* 1, *lib. VI*, *c.* 18. &c.

Liv. III. 1506.

les moyens de porter l'attention des Eſpagnols vers quelque branche d'induſtrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Quelques cannes de ſucre ayant été apportées des iſles Canaries, dans la vue ſeulement de faire une expérience, la richeſſe du ſol & la fertilité du climat parurent ſi favorables à cette culture qu'on ſongea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit ſe former de vaſtes plantations; on établit des moulins à ſucre, que les Eſpagnols appelloient *ingenioſe*, à cauſe de leur méchaniſme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du ſucre fut la principale occupation des habitans d'Hiſpaniola & la ſource la plus abondante de leur richeſſe (1).

Les ſages meſures que prenoit Ovando pour accroître la proſpérité de la colonie furent puiſſamment ſecondées par Ferdinand. Les ſommes conſidérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux ſur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit juſqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit par-

(1) Oviedo, *lib. IV*, *c.* 8, *p.* 6, &c.

venu par ſon habileté & par des circonſtances heureuſes à ſurmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Iſabelle & ſes diſputes avec ſon gendre pour le gouvernement des états de cette princeſſe (1). Il employa le loiſir dont il jouiſſoit à s'occuper des affaires de l'Amérique ; c'eſt à ſa prévoyance & à ſa ſagacité que l'Eſpagne doit pluſieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce ſyſtême de politique profonde & jalouſe, par lequel elle gouverne ſes domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu ſous le titre de *Caſa de contratation* ou bureau de commerce, compoſé d'hommes diſtingués par leur rang & par leurs talens, à qui il confia l'adminiſtration des affaires Américaines. Ce bureau s'aſſembloit régulierement à Séville & exerçoit une juriſdiction particuliere & très étendue. Ferdinand donna une forme réguliere au gouvernement eccléſiaſtique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des eccléſiaſtiques inférieurs, pour veiller ſur les Eſpagnols qui y étoient établis, ainſi que ſur ceux des

Liv. III. 1597.

(1) *Hiſtoire du regne de Charles V.*

Liv. III. 1507.

naturels qui embraſſeroient la foi chrétienne. Mais, malgré la déférence & le reſpect de la cour d'Eſpagne pour le ſiege de Rome, Ferdinand ſentit l'importance d'empêcher toute puiſſance étrangere d'étendre ſa juriſdiction ou ſon influence ſur ſes nouveaux domaines; en conſéquence il réſerva à la couronne d'Eſpagne le droit excluſif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à quique ce fut de s'établir en Amérique, ou d'en exporter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même conſeil (1).

Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la proſpérité de la colonie, elle ſe trouva menacée par un accident imprévu d'une deſtruction prochaine. Les naturels de l'iſle, ſur le travail deſquels les Eſpagnols avoient compté pour leur ſuccès & même pour leur exiſtence, ſe détrui-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *c.* 19, 20.

soient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entiere paroissoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (1); dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette diminution aussi rapide que prodigieuse de l'espece humaine résultoit du concours de différentes causes. Les naturels des isles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitans de l'autre hémisphère, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils se plaisoient à passer leur vie, étant l'effet de leur foiblesse & contribuant en même tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils subsistoient étoient peu nourrissans; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas suffisante pour fortifier des corps débiles & pour les met-

Liv. III. 1507.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

Liv. III. 1507.

tre en état de soutenir les travaux d'une active industrie. Les Espagnols faisant peu d'attention à cette constitution particuliere des Américains, leur imposoient des tâches si disproportionnées à leur force, qu'on en voyoit un grand nombre succomber à la peine & périr d'épuisement. D'autres s'abandonnant au désespoir terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour compléter la désolation de l'isle, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin le progrès de leur établissement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remede à un état si alar-

mant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des isles Lucayes, sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seroient unis à la colonie Espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandans, qui savoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse où résidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre, afin de partager le bonheur dont jouissoient ces ames fortunées. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux: empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils allerent partager les souffrances qui étoient le partage des habitans de l'isle, & mêler

Liv. III. 1508.

Liv. III. 1508. Découverte & nouveaux établiſſemens.

leurs pleurs & leurs gémiſſemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Les Eſpagnols avoient pendant quelque tems pouſſé leurs travaux dans les mines d'Hiſpaniola avec tant d'ardeur & de ſuccès que cet objet paroiſſoit avoir abſorbé toute leur attention. L'eſprit de découverte languiſſoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entrepriſe de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faiſant ſentir l'impoſſibilité de s'enrichir dans cette iſle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette conſidération détermina les Eſpagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à ſe ſatisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Léon, qui commandoit ſous Ovando dans la partie orientale d'Hiſpaniola, paſſa dans l'iſle de *Saint-Jean-de-Porto-rico*, que Colomb avoit découverte à ſon ſecond voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un ſol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 3. Oviedo, *lib. III*, *c.* 6. Gomera, *Hiſt. c.* 41.

d'eſpérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'eſſayer un établiſſement dans l'iſle; ce qui fut exécuté ſans peine par Ponce de Léon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-rico fut ſoumis au gouvernement Eſpagnol; les naturels réduits en ſervitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hiſpaniola, & la race des premiers habitans, épuiſée par les fatigues & les ſouffrances, fût entierement exterminée (1). Liv. III. 1508.

Vers le même tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinſon, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils ſuivirent juſqu'à l'iſle de *Guanaios* la même route que Colomb avoit tenue; mais tournant de-là à l'oueſt, ils découvrirent une nouvelle & vaſte province connue depuis ſous le nom de *Yucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun évé-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 1, 4. Gomera, *Hiſt. c.* 44. Relacion de B. de Las Caſas, *p.* 10.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *c.* 17.

Liv. III. 1508.

nement mémorable, elle mérite qu'on en faſſe mention, parce qu'elle conduiſit à des découvertes de plus grande importance. C'eſt pour la même raiſon qu'on doit rappeller le voyage de Sébaſtien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande iſle (1).

Diego Colomb eſt nommé gouverneur d'Hiſpaniola.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego, ſon fils, ne ceſſoit de ſolliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conſéquence de la capitulation primitive faite avec ſon pere. Mais ſi ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru ſi conſidérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de paſſer pour injuſte & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'eſt pas ſurprenant qu'il fût alors peu diſpoſé à les accorder à ſon fils.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 1.

Auſſi Don Diego perdit deux années entieres en ſollicitations. Fatigué de l'inutilité de ſes démarches, il tenta enfin de ſe procurer par une ſentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéreſſé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conſeil chargé d'adminiſtrer les affaires de l'Inde ; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le compoſoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges ſtipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un ſujet en poſſeſſion d'une autorité ſi conſidérable, auroit pu faire naître de nouveaux obſtacles, ſi Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéreſſer des perſonnes très-puiſſantes au ſuccès de ſes prétentions. La ſentence du conſeil des Indes lui donnoit droit à un rang ſi élevé & à une ſi haute fortune, qu'il lui fut aiſé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Tolede, grand commandeur de Léon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere claſſe & allié de près au roi. Liv. III. 1508.

Liv. III. 1508. Le duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando & nomma 1509. pour lui succéder Don Diego: mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1).

Il se rend à Hispaniola. Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortege nombreux de personnes de l'un & l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que son génie créateur avoit si bien mérités & dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux ha-

(1) Herrera, *decad.* I. *lib. VII, c.* 4.

bitans, d'un caractere & d'un rang ſupérieurs à celui de preſque tous ceux qui avoient paſſé juſqu'alors en Amérique ; pluſieurs des familles les plus illuſtres établies dans les colonies Eſpagnoles ſont deſcendues des perſonnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1). Liv. III. 1509.

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non ſeulement autoriſé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou diſtributions d'Indiens ; mais on ſpécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque perſonne ſelon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il ſe prévalut de cette permiſſion, & bientôt après ſon débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ſes parens & ceux qui l'avoient ſuivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été deſtinés à perſonne (2).

Le nouveau gouverneur s'occupa enſuite à ſuivre l'inſtruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établiſſement d'une colonie à Pêcherie des perles à Cubagua.

(1) Oviedo, *lib. III*, *c.* 1. Herrera, *decad.* 1. *lib. VII*, *c.* 10, *Hiſt. c.* 78.

(2) Recopilacion de Leyes, *lib. VI*, *tit.* 8, *lib.* 1, 2.

Liv. III. 1509.

Cubagua, petite isle que Colomb avoit découverte à son troisieme voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitans, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que cette isle ne put échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des isles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation aussi dangereuse que mal-saine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race proscrite (1).

Nouveaux voyages.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, &

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, c. 9. Gomera, *hist.* c. 78.

& ils s'avancerent juſqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre poſſeſſion au nom de leur ſouverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été deſtiné à faire des découvertes, plutôt que des établiſſemens, ils n'avoient pas aſſez de monde pour laiſſer des colonies après eux. Leur voyage ſervit cependant à donner aux Eſpagnols des idées plus juſtes & plus grandes ſur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (1).

Liv. III. 1509.

Quoiqu'il ſe fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Eſpagnols n'y avoient encore fait aucun établiſſement. Ce fut alors qu'on tenta ſérieuſement & avec vigueur ce qui avoit été ſi longtems négligé; mais le plan de cette entrepriſe ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de

Premiere tentative d'un établiſſement ſur le continent.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 9.

Liv. III. 1509.

l'audace & des ſpéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation, mais ſans fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de ſon courage & de ſa prudence lui procura aiſément des aſſociés qui firent les fonds néceſſaires pour les dépenſes de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicueſſa, qui avoit fait une grande fortune à Hiſpaniola, forma un ſemblable deſſein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre; il ne voulut pas, il eſt vrai, leur avancer la plus légere ſomme; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens ſur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela juſqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe juſqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le ſecond à Nicueſſa. Ojeda équipa un vaiſſeau & deux brigantins, montés de trois cents hommes, & Nicueſſa ſix vaiſſeaux avec ſept cents quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour ſe rendre à leurs gouver-

nemens reſpectifs. Afin de donner quelqu'apparence de validité à leurs titres de propriété ſur ces contrées, pluſieurs des plus célebres théologiens & jurisconſultes d'Eſpagne furent employés à preſcrire la maniere dont on devoit en prendre poſſeſſion (1). L'hiſtoire du genre humain n'offre rien de plus ſingulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant ſur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juriſdiction ſuprême du pape ſur tous les royaumes de la terre; les inſtruire de la conceſſion que le ſaint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Eſpagne; les ſommer d'embraſſer les dogmes de cette religion qu'on leur faiſoit connoître, & de ſe ſoumettre au ſouverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refuſoient d'obéir à cette ſommation, dont il étoit impoſſible à un Indien de comprendre ſeulement les termes, alors Ojeda & Nicueſſa étoient autoriſés à les attaquer avec le

Liv. III. 1509.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 15.

Liv. III. 1509.

fer & le feu ; à les réduire en ſervitude, eux, leurs femmes & leurs enfans ; à les obliger par la force à reconnoître la juriſdiction de l'égliſe & l'autorité du roi d'Eſpagne, puiſqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

Déſaſtres qui naiſſent de cette entrepriſe.

Il étoit difficile aux habitans du continent d'embraſſer ſans autre examen une doctrine trop ſubtile pour des eſprits ſans culture & qui leur étoit expliquée par des interprètes peu inſtruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aiſé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler, pouvoit avoir quelque droit de diſpoſer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juriſdiction ſur eux comme ſur ſes ſujets ; auſſi s'oppoſerent-ils vigoureuſement à l'invaſion de leurs territoires. Ojeda & Nicueſſa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la perſuaſion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail ; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établiſſement permanent, ces événemens ne méritent pas

(1) Voyez la NOTE XXIII.

de tenir une place conſidérable dans l'hiſtoire générale d'une époque, où une valeur romaneſque luttant ſans ceſſe contre des difficultés incroyables, diſtingue toutes les entrepriſes des armes eſpagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicueſſa alloient prendre le gouvernement, ſe trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitans des iſles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poiſon ſi violent que chaque bleſſure étoit ſuivie d'une mort certaine: dans un ſeul combat ils taillerent en pieces plus de ſoixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Eſpagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicueſſa trouva de ſon côté un peuple également déterminé à défendre ſes poſſeſſions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Eſpagnols euſſent recours à toute ſorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuſerent de former aucune liaiſon & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la réſidence parmi eux comme funeſte à leur liberté & à leur indépendance. Quoique cette haine

Liv. III. 1509.

Liv. III. 1510.

implacable des naturels rendît auſſi difficile que dangereuſe la formation d'un établiſſement dans leur pays, la perſévérance des Eſpagnols, la ſupériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre, auroient pu avec le tems ſurmonter cet obſtacle ; mais tous les déſaſtres qu'on peut imaginer s'accumulerent ſur eux & parurent ſe combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaiſſeaux que divers accidens firent périr ſur une côte inconnue ; les maladies particulieres à un climat, le plus malſain de toute l'Amérique ; le défaut de ſubſiſtance inévitable dans un pays mal cultivé ; les diviſions qui s'éleverent entr'eux, & les hoſtilités continuelles des habitans les plongerent dans un abîme de calamités dont le ſimple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils euſſent reçu d'Hiſpaniola deux renforts conſidérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuſe expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuſe miſere. Le petit nombre de ceux qui ſurvécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua ſur le golfe de Darien, ſous le commandement de Vaſco Nugnès de Bal-

boa, qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractere de valeur & de prudence, qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse bouillante d'Hispaniola; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1).

Liv. III. 1510.

(1) Herrera, *decad.* 1. *lib. VII*, *c.* 2, *&c.* Gomera, *hist. c.* 57, 58, 59. Benzon. *hist. lib. I*, *c.* 19-23. P. Martyr. *dec.* 122.

Liv. III. 1510. Conquête de Cuba.

L'iſſue malheureuſe de cette expédition ne découragea point les Eſpagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entrepriſes du même genre. Lorſque les richeſſes s'acquierent graduellement à force de perſévérance & d'induſtrie, ou s'accumulent par les opérations lentes d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie ſont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en réſulte rien qui puiſſe frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorſqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever preſque dans un inſtant ; lorſqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles ; lorſque les pays où ſe trouvoient ces précieuſes productions, défendus ſeulement par des ſauvages nuds, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace ; des circonſtances ſi extraordinaires & ſi ſéduiſantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'eſprit entreprenant des Eſpagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richeſſes & aux honneurs. Tant que cet eſprit conſerva ſa force & ſon ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de con-

conquête furent accueillies avec ardeur & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. Les passions des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des découvertes à la fin du quinzieme & au commencement du seizieme siecles, auroient suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carriere ; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presqu'entierement éteint la race, plusieurs des colons Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres entraînés par cette légereté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'embarquer dans les entreprises les plus hasardeuses pour ré- Liv. III. 1510.

Liv. III. 1511.

tablir leurs affaires. Lorſque Don Diego Colomb ſe propoſa de conquérir l'iſle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes cauſes que je viens d'expoſer déterminerent pluſieurs des colons les plus diſtingués d'Hiſpaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes deſtinées pour l'expédition à Diego Velaſquès, qui avoit accompagné ſon pere dans ſon ſecond voyage & qui étoit depuis longtems établi à Hiſpaniola, où il avoit fait une fortune conſidérable, avec une réputation ſi diſtinguée d'habileté & de prudence, que perſonne ne paroiſſoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent ſuffiſans pour faire la conquête d'une iſle très-peuplée & qui avoit plus de ſept cents milles de longueur; mais les naturels en étoient auſſi peu belliqueux que ceux d'Hiſpaniola. Ils furent intimidés par la ſeule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune réſiſtance: quoique depuis le tems où les Eſpagnols avoient pris poſſeſſion de l'iſle voiſine, ils duſſent s'attendre à une deſcente ſur leur territoire, aucune des petites bourgades

entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des dispositions pour se défendre ; elles n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux ; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à périr dans les flammes. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. „ Y a-„ t-il quelques Espagnols," dit Hatuey après un moment de silence, „ dans ce „ séjour de délices dont vous me parlez? „ Oui, répondit le moine, mais ceux-là „ seulement qui ont été justes & bons.

Liv. III. 1511.

Liv. III. 1511.

„ Le meilleur d'entre eux, repliqua le „ Cacique indigné, ne peut avoir ni juf- „ tice, ni bonté; je ne veux pas aller „ dans un lieu où je rencontrerois un ſeul „ homme de cette race maudite (1)." Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une ſi grande terreur, qu'ils tenterent à peine de mettre quelqu'oppoſition aux progrès de leurs ennemis, & Velaſquès réunit, ſans perdre un ſeul homme, cette iſle vaſte & fertile à la monarchie eſpagnole (2).

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête ſi importante ſervit d'aiguillon pour former d'autres entrepriſes. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelqu'expédition nouvelle. Il équipa trois vaiſſeaux à ſes frais pour aller tenter des découvertes, & ſa réputation raſſembla bientôt à ſa ſuite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea ſa route vers

(1) B. de las Caſas, *p.* 40.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 2, 3, *&c.* Oviedo, *lib. XVII*, *c.* 3, *p.* 179.

les iſles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces iſles, ainſi qu'à celle de Bahama, il cingla au ſud-eſt, & découvrit un pays que les Eſpagnols ne connoiſſoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; ſoit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, ſoit à cauſe de l'aſpect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il eſſaya de débarquer en différens endroits; mais l'oppoſition vigoureuſe qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit ſentir la néceſſité d'avoir des forces plus conſidérables pour y former un établiſſement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, ſur la richeſſe & l'importance duquel il fondoit de grandes eſpérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui ſous le nom de golfe de la Floride. Liv. III. 1511.

Ce ne fut pas ſeulement le deſir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé auſſi par une de ces idées chimériques qui ſe mêloient alors à l'eſprit de conquête & y donnoient plus

Liv. III. 1511. d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans, tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelqu'impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presqu'incroyable: le fait n'en est pas moins certain & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carriere d'activité, qui en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un

1512.

tour romaneſque à leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils viſitoient des iſles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'exiſtence. Dans ces contrées délicieuſes la nature ſembloit ſe montrer ſous d'autres formes ; chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémiſphere. Les Eſpagnols ſe crurent tranſportés en des pays enchantés, & après les merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'aſſez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une ſucceſſion rapide de ſcenes nouvelles & frappantes put faire aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit ſage de Colomb pour qu'il ſe vantât d'avoir découvert le ſiege du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de jouvence (1).

Liv. III. 1512.

Peu de tems après cette expédition à la

(1) P. Martyr, *dec. p.* 202. *Enſayo chronol. para la hiſt. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *p.* 1. Oviedo, *lib. XVI, c.* 2. Herrera, *dec.* 1, *lib. IX. c.* 5. *Hiſt. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I, c.* 3.

LIV. III. 1512.

Progrès de Balboa dans l'Iſthme de Darien.

Floride, il ſe fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le ſuffrage volontaire de ſes aſſociés, fut ſi empreſſé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Eſpagne pour ſolliciter une commiſſion royale qui le revêtît d'un titre légal au ſuprême commandement. Comme il ſentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le ſuccès de ſes eſpérances ni ſur la protection des miniſtres de Ferdinand avec leſquels il n'avoit aucune liaiſon, ni ſur des négociations dans une cour dont il ne connoiſſoit pas les intrigues, il tâcha de ſe rendre digne de la faveur qu'il ſollicitoit, par quelque ſervice ſignalé qui lui méritât la préférence ſur ſes compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incurſions dans les pays adjacens, ſoumit pluſieurs Caciques & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les iſles. Dans une de ces incurſions les Eſpagnols ſe diſputerent avec une telle

chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols leur dit : „ Pourquoi „ vous quereller pour si peu de chose ? „ si c'est l'amour de l'or qui vous fait „ abandonner votre propre pays pour ve- „ nir troubler la tranquillité des peuples „ qui sont si loin de vous, je vous con- „ duirai dans un pays où le métal qui pa- „ roît être le grand objet de votre admi- „ ration & de vos desirs, est si commun „ que les plus vils ustensiles en sont faits." Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver ? Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche vers le sud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située ; mais que s'ils se proposoient

Liv. III. 1512.

Liv. III. 1512.

d'attaquer ce royaume puiſſant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-ſupérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de Balboa.

Ce fut la premiere information que reçurent les Eſpagnols ſur le grand océan méridional & ſur le riche & vaſte pays connu enſuite ſous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de ſon ambition ſans bornes & de l'audacieuſe activité de ſon génie. Il conclut ſur le champ que l'océan dont parloit le Cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'eſpérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faiſoit la deſcription devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un ſi grand homme avoit en vain entrepris, & empreſſé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à ſon pays, il attendit avec impatien-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 2. Gomera, *c.* 60, P. Martyr, *dec. b.* 149.

ce le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ſes premiers exploîts paroiſſoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indiſpenſables pour s'aſſurer du ſuccès. Il commença par ſolliciter & gagner l'amitié des Caciques voiſins. Il envoya quelques-uns de ſes officiers à Hiſpaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du ſuccès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il ſe promettoit encore. Les préſens qu'il en fit, diſtribués à propos, lui mériterent la protection du gouverneur & attirerent beaucoup de volontaires à ſon ſervice. Dès qu'il eut reçu de cette iſle le renfort conſidérable qu'il en eſpéroit, il ſe crut en état de tenter ſon expédition. Liv. III. 1512.

L'iſthme de Darien n'a pas plus de ſoixante milles de largeur; mais cette langue de terre qui unit enſemble le continent méridional de l'Amérique avec le ſeptentrional, eſt fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute ſa longueur & en font une barriere aſſez ſolide pour réſiſter à l'impulſion des deux mers oppoſées. Les montagnes ſont couver- Difficultés dans l'exécution.

Liv. III. 1512.

tes de forêts presqu'inaccessibles. Dans ce climat humide où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses & si fréquemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur les arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivieres se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire, qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des

(1) P. Martyr, *dec. p.* 158.

aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure, la prudence, la générosité, l'affabilité & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions, &, pour completter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, qui ne causoient pas moins de mal que de frayeur à des ennemis entiérement nuds.

Liv. III. 1512.

1513.

Il découvre la mer du sud.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il se

Liv. III. 1513.

trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblerent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur courage qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défen-

dre le paſſage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de ſi grands obſtacles ne pouvoient être arrêtés par de ſi foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuoſité & continuerent leur marche après les avoir diſperſés ſans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur euſſent dit qu'il ne falloit que ſix jours pour traverſer l'iſthme dans ſa largeur, ils en avoient déjà paſſé vingt-cinq à ſe frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Pluſieurs d'entr'eux étoient prêts à ſuccomber ſous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; pluſieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs ſouffrances. Enfin les Indiens les aſſurerent que du ſommet de la montagne la plus voiſine ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur deſir. Lorſqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne eſcarpée, Balboa fit faire halte à ſa troupe & s'avança ſeul au ſommet, afin de jouir le premier d'un ſpectacle qu'il deſiroit depuis ſi longtems.

Liv. III. 1513.

Liv. III. 1513. Dès qu'il apperçut la mer du ſud s'étendant devant lui dans un horiſon ſans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte ſi avantageuſe pour ſon pays & ſi glorieuſe pour lui-même. Ses compagnons, obſervant ſes tranſports, s'avancerent vers lui pour partager ſon admiration, ſa reconnoiſſance & ſa joie. Ils ſe hâterent de gagner le rivage, & Balboa s'avançant juſqu'au milieu des eaux de la mer avec ſon bouclier & ſon épée, prit poſſeſſion de cet océan au nom du roi d'Eſpagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de ſon ſouverain (1).

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du ſud que Balboa découvrit d'abord, & qui eſt ſituée à l'eſt de Panama, conſerve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée pluſieurs des petits princes qui gouvernoient les diſtricts voiſins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres

(1) Herrera, *dec. I, l. X, c. 1.* Gomera, *c. 62*, &c. P. Martyr, *dec.* p. 205, &c.

tres lui en envoyerent volontairement. Quelques caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité conſidérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande ſatisfaction que les huîtres où ſe trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir. Liv. III. 1513.

La découverte de cette ſource de richeſſes contribua à encourager ſes compagnons, & il reçut en même tems des avis qui le confirmoient dans l'eſpérance de retirer des avantages encore plus conſidérables que ſon expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du ſud l'aſſurerent de concert qu'il y avoit à une diſtance aſſez conſidérable vers l'eſt, un riche & puiſſant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoiſés pour porter des fardeaux ; & pour lui en donner une idée ils traçoient ſur le ſable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva enſuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Co me le llama reſſemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Aſie, cette circonſtance jointe à la dé- On lui indique un pays plus opulent.

Liv. III. 1513.

couverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais, quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, ne contribuassent pas moins que ses conjectures & ses espérances, à lui donner une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere; mais il n'y a rien d'insurmontable à des

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X. *c.* 2.
(2) Voyez la NOTE XXIV.

hommes animés par l'eſpérance & par le ſuccès. Balboa revint à Santa-Maria, après une abſence de quatre mois; rapportant plus de gloire & de richeſſe que les Eſpagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui ſe fût plus diſtingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua enſuite lui-même un rôle ſi glorieux (1).

Liv. III. 1513.

Le premier ſoin de Balboa fut d'envoyer en Eſpagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée ſur laquelle il avoit reçu des inſtructions ſi encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne cauſa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit en-

Pedrarias eſt nommé gouverneur du Darien.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 3-6. Gomera *c.* 64. P. Martyr, *dec. p.* 229.

Liv. III. 1514.

fin trouvé un paſſage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'oueſt de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les tréſors que le Portugal tiroit chaque jour de ſes établiſſemens & de ſes conquêtes en Aſie, étoient un ſujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puiſſances. Ferdinand ſe flatta dès-lors de l'eſpérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empreſſement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit diſpoſé à faire un effort ſupérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette diſpoſition même on reconnut les effets de la politique jalouſe qui le guidoit, ainſi que de la funeſte antipathie de Fonſeca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui ſe diſtinguoit dans le nouveau monde. Malgré les ſervices récens de Balboa, qui le déſignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entrepriſe qu'il avoit commencée, Ferdinand fut aſſez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le comman-

dement de quinze gros vaiſſeaux avec douze cens ſoldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens deſtinés pour le nouveau monde; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Eſpagnols pour ſuivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où, ſuivant le bruit de la renommée, ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand nombre ſe ſeroient engagés pour cette expédition ſi l'on avoit voulu les recevoir (2). Liv. III. 1514.

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien ſans aucun accident remarquable, envoya ſur le champ à terre quelques-uns de ſes principaux officiers pour informer Balboa de ſon arrivée, avec la commiſſion du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoient entendu parler des exploîts de Balboa & qui

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 14.

(2) Ibid., *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 6, 7. P. Martyr, *dec.* p. 177-256.

Liv. III. 1514.

s'étoient formé les plus hautes idées de ſes richeſſes, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un mauvais habit de toile, avec des ſouliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roſeaux ſa cabane. Sous ce vêtement ſimple qui répondoit ſi peu à l'attente & aux deſirs de ſes nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ſes découvertes avoit attiré près de lui un ſi grand nombre d'aventuriers des différentes iſles, qu'il pouvoit raſſembler quatre cens cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il auroit été en état de réſiſter à Pedrarias & à ſa troupe; mais, quoique ſes compagnons murmuraſſent hautement de l'injuſtice du roi & ſe plaigniſſent que des étrangers vouluſſent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs ſuccès, Balboa ſe ſoumit aveuglément à la volonté de ſon ſouverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dûs à ſon caractere (1).

Quoique Pedrarias dût à cette modération la poſſeſſion paiſible de ſon gouver-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 13, 14.

nement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicueſſa & d'Enciſo, & lui impoſa une amende conſidérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ſes juges. Balboa ſentit vivement l'humiliation de ſe voir ſoumis à une procédure & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté, Pedrarias ne pouvoit cacher la jalouſie qu'excitoit en lui le mérite ſupérieur de Balboa; de ſorte que le reſſentiment de l'un & la jalouſie de l'autre furent une ſource de diviſion très-pernicieuſe à la colonie; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeſte encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la ſaiſon pluvieuſe, dans cette partie de la zone torride où les nuées verſent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit ſitué dans une plaine fertile, environnée

Liv. III. 1514. Diviſion entre Pedrarias & Balboa.

Juillet.

(1) Richard, *hiſt. nat. de l'air*, *tom.* 1, *p.* 204.

Liv. III. 1514.

de bois & de marais. La conſtitution des Européens ne put pas réſiſter à l'influence peſtilentielle d'une ſemblable ſituation, dans un climat naturellement mal-ſain & dans une ſaiſon ſi fâcheuſe. Une maladie violente & meurtriere fit périr pluſieurs des ſoldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des proviſions augmenta encore par l'impoſſibilité de ſe procurer les rafraîchiſſemens néceſſaires aux malades & une ſubſiſtance ſuffiſante pour ceux qui ſe portoient bien (1). En un mois de tems plus de ſix cents Eſpagnols périrent dans la derniere miſere. L'abattement & le déſeſpoir ſe répandirent dans la colonie. Pluſieurs des perſonnages principaux demanderent leur démiſſion & renoncerent avec plaiſir à toutes leurs eſpérances de fortune pour ſe dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça d'arracher ceux qui reſtoient au ſentiment douloureux de leurs malheurs, en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya pluſieurs détachemens dans

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 14. P. Martyr, *dec. p.* 272.

dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès pour la suite, pilloient sans distinction par-tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, & les traitoient, ainsi que leurs sujets, avec le dernier degré de l'insolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné

Liv. III. 1514.

Liv. III. 1514.

une colonie heureuse & florissante. Pedrarias, de son côté, accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploîts & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

Mesures violentes contre Balboa. 1515.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde; & voulant dédommager Balboa, il le nomma Ad lentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises, & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le payement de son amende & par d'autres exactions de

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 15, *dec.* 2, *c.* 1, *&c.* Gomera, *c.* 66. P. Martyr, *dec.* 3, *c.* 10. Relac. de B. de las Casas, *p.* 12.

Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions de son nouveau gouvernement. Cependant, par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les réconcilier, & pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se proposoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite, (force

Liv III. 1516.

Liv. III. 1516.

supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorsqu'il reçut un messager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été sincere, l'entreprise que Balboa étoit sur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la prospérité d'un homme qu'il avoit si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalousie agissoient sur son ame avec tant de force, que pour satisfaire sa vengeance il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sur des prétextes faux, mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque tems & à se rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui étoit indiqué; mais il ne fut pas plutôt

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. I*, *c.* 3; *lib. II*, *c.* 11, 13, 21.

entré dans Acla, qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'assouvir sa vengeance ne le laissa pas languir longtems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'etonnement périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projettée. Pédrarias, puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite; mais il conserva mê-

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *c.* 21, 22.

Liv. III. 1517.

me sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria à Panama, qui étoit sur le côté opposé de l'Isthme; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (2).

Nouvelles découvertes. 1515.

Pendant que ces événemens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passoient dans le Darien, il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou isles des Epiceries, que dans l'année 1515 il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passoit pour le plus habile navigateur de

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV. c.* 1.

l'Eſpagne. Il prit ſa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de Janvier 1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro* & où il ſe fait aujourd'hui un commerce conſidérable. De-là il s'avança dans une baie ſpacieuſe, qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arroſent le continent méridional de l'Amérique. Les Eſpagnols ayant voulu faire une deſcente dans ce pays, Solis & pluſieurs hommes de ſon équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaiſſeaux couperent par morceaux les corps des Eſpagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible ſpectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Eſpagnols qui reſtoient ſur les vaiſſeaux retournerent en Europe ſans tenter aucune autre découverte (1). Quoique

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. I*, *c.* 7. P. Martyr, *decad.* 7. 317.

Liv. III. 1517.

cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navigation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit enfin les vues de Ferdinand.

Etat de la colonie d'Hispaniola.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établissemens en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa juridiction ; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses privileges, & encouragea le trésorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'isle. La servitude ri-

goureuſe de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adouciſſemens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur ; le pouvoir de diſpoſer à ſon gré de ces inſtrumens du travail, aſſuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, ſon miniſtre de confiance. Don Diego ſentit vivement l'injuſtice & l'affront qu'on lui faiſoit en le privant de ſes droits ſur un objet ſi eſſentiel, & ne voulant pas reſter plus longtems dans un lieu où ſon pouvoir & ſon crédit étoient preſqu'anéantis, il paſſa en Eſpagne dans la vaine eſpérance d'obtenir juſtice (1). Albuquerque entra dans ſes nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier, impatient de faire fortune. Il commença par ſe faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'iſle & trouva que de ſoixante mille qui en 1508 avoient ſurvécu à toutes leurs ſouffran-

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 5. *lib. X*, *c.* 12.

Liv. III. 1517.

ces, il n'en reſtoit plus que quatorze mille. Il en fit pluſieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il diſtribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette diſtribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; pluſieurs autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent ſoumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, preſſés de ſe dédommager de leurs avances. Ce ſurcroît de calamité combla la miſere & hâta la deſtruction de cette race innocente & malheureuſe (1).

Diſpute ſur la maniere de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funeſtes conſéquences qui en furent la ſuite, excita non-ſeulement les plaintes des colons qui ſe croyoient léſés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il reſtoit quelque ſentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des eccléſiaſtiques pour inſtruire & convertir les naturels, ils ſuppoſerent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur miniſtere preſqu'inutile.

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

Les miſſionnaires ſe conformant à l'eſprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent auſſitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces diſtributions, par leſquelles on les livroit en eſclaves à leurs conquérans, comme des actes auſſi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du chriſtianiſme qu'à la ſaine politique. Les Dominicains, à qui l'inſtruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces diſtributions. En 1511, Monteſino, un de leurs plus célebres prédicateurs, déclama contre cet uſage dans la grande égliſe de Saint-Domingue avec toute l'impétuoſité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce ſermon, ſe plaignirent du moine à ſes ſupérieurs ; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent ſa doctrine comme également pieuſe & convenable aux circonſtances. Les Franciſcains, guidés par l'eſprit d'oppoſition & de rivalité qui ſubſiſtoit entre les deux ordres, parurent diſpoſés à ſe join- Liv. III. 1517.

Liv. III. 1517.

dre aux laïques & à prendre la défenſe des *repartimientos*. Mais, comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un ſyſtême d'oppreſſion ſi contraire à l'eſprit du chriſtianiſme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas juſtifier, & alléguerent, pour excuſer la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impoſſible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Eſpagnols n'euſſent aſſez d'autorité ſur les naturels pour les forcer au travail (1).

Déciſions contraires ſur cet objet.

Les Dominicains, ſans égard pour ces conſidérations de politique & d'intérêt perſonnel, ne voulurent ſe relâcher en rien de la ſévérité de leur doctrine & refuſerent même d'abſoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient les Indiens en ſervitude (2). Les deux partis s'adreſſerent au roi pour avoir ſa déciſion ſur un objet de ſi grande importance. Ferdinand nomma une commiſſion de ſon conſeil privé, à laquelle il

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VIII, *c.* 11. Oviedo, *lib.* II, *c.* 6. *p.* 97.

(2) Oviedo, *ibid.*

joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuerent de se faire dans la même forme qu'auparavant (1). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquilité dans la colonie, alarmée par les remontrances & les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résultoit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique & des autres titres qui assuroient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le nouveau monde, la servitude des Indiens étoit autorisée par

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* VIII, *c.* 12. *lib.* IX, *c.* 5.

Liv. III. 1517.

les loix divines & humaines ; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols & forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie & de les instruire dans les principes de la foi chrétienne ; qu'on ne devoit plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience ; qu'en conséquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zele charitable, mais peu éclairé, leur avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entierement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 14.
(2) Voyez la NOTE X V.

les assujettissoit ; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire ; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (1). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demanderent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 14.

Liv. III. 1517.

chriſtianiſme. Ceux qui reſterent à Hiſpaniola, continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la ſervitude des Indiens.

Barthelemy de Las Caſas entreprend la défenſe des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & ſuſciterent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité néceſſaires pour défendre une cauſe ſi déſeſpérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Caſas, natif de Séville, & l'un des eccléſiaſtiques qui accompagnerent Colomb au ſecond voyage des Eſpagnols, lorſqu'on voulut commencer un établiſſement dans l'iſle d'Hiſpaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ſes confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injuſtice de réduire les Indiens en ſervitude; & pour montrer ſa ſincérité & ſa conviction il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment ſur

ſes

ſes freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par ſon courage à les défendre, auſſi bien que par le reſpect qu'inſpiroient ſes talens & ſon caractere, il eut ſouvent le bonheur d'arrêter les excès de ſes compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'appercevant bientôt que l'avide rapacité du gouverneur le rendoit ſourd à toutes les ſollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuſe nation dont il avoit épouſé la cauſe. Il partit pour l'Eſpagne avec la ferme eſpérance qu'il ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand, en lui faiſant le tableau de l'oppreſſion que ſouffroient ſes nouveaux ſujets (2). Liv. III. 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la ſanté étoit fort affoiblie. Il mit ſous ſes yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funeſtes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui repro-

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hiſt. de la fundacion de la provincia de Sant-Jago ne Mexico*, *p.* 303, 304. Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 12; *decad.* 2, *lib. I*, *c.* 2. Davila Padilla, *hiſt. p.* 304.

Liv. III. 1517.

chant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misere & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit mépriſé dans d'autres circonſtances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Réglemens du cardinal Ximenès.

Le cardinal pesa la matiere avec l'attention que méritoit son importance, & comme son esprit impétueux aimoit les idées hardies & peu communes, le plan qu'il adopta

très-promptement étonna les miniſtres Eſpagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'adminiſtration de Ferdinand. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb, ni aux regles établies par le feu roi, il ſe détermina à envoyer en Amérique trois ſurintendans de toutes les colonies, avec l'autorité ſuffiſante pour décider en dernier reſſort la grande queſtion de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné ſur les lieux toutes les circonſtances. Le choix de ces ſurintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique, que ceux qui avoient été conſultés comme membres de l'adminiſtration de ce département, avoient déclaré leur opinion & penſoient que les Eſpagnols ne pouvoient conſerver leurs établiſſemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la ſervitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter ſur leur impartialité & ſe détermina à donner ſa confiance à des eccléſiaſtiques. Mais, comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciſcains avoient épouſé le ſentiment contraire, il exclut ces deux ordres reli-

Liv. III. 1517.

Liv. III. 1517.

gieux. Il fit tomber son choix sur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général & de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens (1).

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du nouveau monde, à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refuserent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres,

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *c.* 3.

leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (1). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrerent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écouterent tout

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. II*, *c.* 6.

Liv. III. 1517.

le monde; ils comparerent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurerent perſuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Caſas, vers lequel penchoit le cardinal, impoſſible dans l'exécution. Ils ſe convainquirent que les Eſpagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploîter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient ſe paſſer des Indiens; que ſi on leur ôtoit ce ſecours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit; qu'il n'y avoit aucun motif aſſez puiſſant pour faire ſurmonter aux Indiens rendus libres leur averſion naturelle pour toute eſpece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que ſi on ne les tenoit pas ſous une diſcipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'inſtruction chrétienne ni d'obſerver les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent néceſſaire de tolérer les *repartimientos* & l'eſclavage des Américains. Ils s'efforce-

rent en même tems de prévenir les funeſtes effets de cette tolérance & d'aſſurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de ſervitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglemens, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la peſanteur du joug : enfin ils employerent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inſpirer à leurs compatriotes des ſentimens d'équité & de douceur pour ce peuple malheureux, dont l'induſtrie leur étoit ſi néceſſaire. Zuazo dans ſon département ſeconda les efforts des ſurintendans. Il réforma les cours de juſtice, dans la vue de rendre leurs déciſions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre ſur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Eſpagnols du nouveau monde témoignerent leur ſatisfaction de la conduite de Zuazo & de ſes aſſociés, & admirerent la hardieſſe de Ximenès, qui s'étoit écarté ſi fort des routes ordinaires dans la formation de ſon plan, & ſa ſagacité dans le choix des perſonnes à qui il avoit donné ſa confiance & qui en étoient

Liv. III. 1517.

Liv. III. 1517.

dignes par leur sagesse, leur modération & leur désintéressement (1).

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie, lui paroissoit l'ouvrage d'une politique profane & timide, qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il sommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asyle dans un couvent, & voyant que

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 15. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *c.* 14, 15, 16.

que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe, avec la ferme résolution de ne point abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1). Liv. III. 1517.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de Seigneurs Flamands avoient accompagné leur Souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrerent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque tou- Ses négociations avec les ministres de Charles V.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 16.

Liv. III. 1517.

tes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projet soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulierement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talens supérieurs de Ximenès avoient été longtems pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de D. Diego Colomb, aussi bien que les courtisans Espagnols qui avoient peu à se plaindre de

(1) *Hist. de Charles V.*

l'adminiſtration du cardinal, ſe joignirent à Las Caſas pour déſapprouver le plan d'envoyer des ſurintendans en Amérique. Cette union de tant de paſſions & d'intérêts devint ſi puiſſante que les Hiéronimites & Zuazo furent rappellés. Rodrigue de Figueroa, juriſconſulte eſtimé, fut nommé premier juge de l'iſle & reçut des inſtructions nouvelles d'après les inſtances de Las Caſas, pour examiner encore avec la plus grande attention la queſtion importante élevée entre cet eccléſiaſtique & les colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autoriſé en attendant à faire tout ce qui ſeroit poſſible pour ſoulager leurs maux & prévenir leur entiere deſtruction (1). Liv. III. 1517.

Ce fut tout ce que le zele de Las Caſas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impoſſibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Eſpagnols ne puſſent forcer les Américains au travail, étoit une objection inſurmontable à l'exécution de ſon plan

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. II*, *c.* 16, 19, 21; *lib. III*, *c.* 7, 8.

de liberté. Pour écarter cet obſtacle Las Caſas propoſa d'acheter dans les établiſſemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre ſuffiſant de Negres & de les tranſporter en Amérique où on les employeroit comme eſclaves au travail des mines & à la culture du ſol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des eſclaves. Pluſieurs circonſtances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis longtems en Europe & auſſi contraire aux ſentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'eſclaves negres (1). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en tranſportât en plus grande quantité (2). On trouva que cette eſpece d'hommes étoit plus robuſte que les Américains, plus capable de réſiſter à une grande fatigue & plus patiente ſous le joug de la ſervitude. On calculoit que le travail d'un Negre équiva-

Liv. III. 1517. Projet pour fournir les colonies de Negres.

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. V*, *c.* 12.
(2) *Ibid. dec.* 1, *lib. VIII*, *c.* 9.

loit à celui de quatre Américains (1). Le cardinal Ximenès avoit été preſſé de permettre & d'encourager ce commerce; mais il avoit rejetté le projet avec fermeté, ſentant combien il étoit injuſte de réduire une race d'hommes en eſclavage en déliberant ſur les moyens de rendre la liberté à une autre (2). Mais Las Caſas, inconſéquent comme le ſont les eſprits qui ſe portent avec une impétuoſité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre eſclaves ceux d'une autre partie; & dans la chaleur de ſon zele pour ſauver les Américains du joug, il prononçoit ſans ſcrupule qu'il étoit juſte & utile d'en impoſer un plus peſant encore ſur les Africains. Malheureuſement pour ces derniers le plan de Las Caſas fut adopté. Charles accorda à un de ſes courtiſans Flamands le privilege excluſif d'importer en Amérique quatre mille Noirs.

Liv. III. 1517.

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. IX*, *c.* 5.

(2) *Ibid. dec.* 2, *lib. II*, *c.* 8.

Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme réguliere entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1).

Liv. III. 1518.

Mais les marchands Génois conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demanderent bientôt des prix si exorbitans des Noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zele étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux, qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans

Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

(1) Herrera, *lib. II, c.* 20.

mœurs, incapables de l'induſtrie perſévérante & de l'économie néceſſaire dans l'établiſſement d'une colonie, il propoſa d'envoyer à Hiſpaniola & dans les autres iſles un nombre ſuffiſant de cultivateurs & d'artiſans, à qui on donneroit des encouragemens pour s'y tranſporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue ſeroient en état de ſoutenir des travaux, dont les Américains étoient incapables par la foibleſſe de leur conſtitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais, quoiqu'on eût grand beſoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hiſpaniola, où la petite vérole venoit de ſe montrer & d'emporter un nombre conſidérable d'Indiens, ce projet, quoique favoriſé par les miniſtres Flamands, fut traverſé par l'évêque de Burgos que Las Caſas trouvoit toujours en ſon chemin (1). Liv. III. 1518.

Las Caſas commença alors à déſeſpérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établiſſemens déja formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. On Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, c. 22.

faiſoit tous les jours des découvertes nou-
Liv. III. 1518. velles dans le continent, qui donnoient de hautes idées de ſa population & de ſon étendue. Dans toutes ces vaſtes régions il n'y avoit encore qu'une ſeule colonie très-foible, & ſi l'on en exceptoit un petit eſpace ſur l'Iſthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Caſas, qui ſe flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduiſît le pernicieux ſyſtême d'adminiſtration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces eſpérances il ſollicita une conceſſion de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria juſqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue ſous le nom de Sainte-Marthe. Il propoſa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artiſans & d'eccléſiaſtiques. Il s'engagea à civiliſer dans l'eſpace de deux ans dix mille Indiens & à les inſtruire aſſez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur induſtrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit

aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légere esquisse, il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traiter les Indiens étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens, employant l'ascendant que leur donnoit une intelligence supérieure & de plus grands progrès dans les sciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens

Liv. III. 1518.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. IV*, *c.* 2.

Liv. III. 1518.

de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en ſociété & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos & le conſeil des Indes regarderent le plan de Las Caſas non-ſeulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils penſoient que l'eſprit des Américains étoit naturellement ſi borné & leur indolence ſi exceſſive qu'on ne réuſſiroit jamais à les inſtruire ni à leur ouvrir l'eſprit. Ils prétendoient qu'il ſeroit fort imprudent de donner une autorité ſi grande ſur un pays de plus de neuf cens milles de côtes à un enthouſiaſte viſionnaire & préſomptueux, étranger aux affaires & ſans connoiſſance de l'art du gouvernement. Las Caſas qui s'attendoit bien à cette réſiſtance, ne ſe découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands, qui favoriſerent ſes vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, préciſément parce que les miniſtres Eſpagnols les avoient rejettées. Ils déterminerent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de ſon

Son projet eſt goûté.

conseil privé, & comme Las Casas récusoit tous les membres du conseil des Indes comme prévenus & intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entierement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui seroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1). Liv. III. 1518.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient, & soutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raisons si plausibles qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentimens de ses ministres avec une déférence & une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit

(1) Gomera, *hist. gen. c.* 77. Herrera, *dec.* 2, *lib. IV. c.* 3. Oviedo, *lib. XIX, c.* 5.

Liv. III. 1518. qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si longtems sur le caractere des Americains & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelone où la cour faisoit alors sa résidence. On sçut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique, avoient eu le tems nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse & de discernement.

20 Juin.

On désigna pour cet examen un jour

fixe & une audience solemnelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses principaux courtisans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes, fut appellé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent, soit dans les isles, lui avoient paru une espece d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, & qu'il seroit impossible de les instruire ni de les faire avancer vers la civilisation, si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitu-

Liv. III. 1518. Délibération solemnelle sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

Liv. III. 1518.

de, & attaqua cette opinion comme irréligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit besoin que d'être cultivée ; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale ; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant soumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé ses vues étoient pures & désintéressées, & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

Le plan de Las Casas est approuvé.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains ; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas

par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana, dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1). Liv. III. 1520.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée, mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrette de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana. Il fait ses préparatifs.

Rien cependant ne put amortir son zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha, fut l'isle de Porto-Rico. Là Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obstacles.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *c.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74-97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *c.* 19, 20.

Liv. III. 1520.

il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit envoyé beaucoup de Negres, mais le prix en étoit monté si haut que la plupart des colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais partout où ils pouvoient sur-

surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit, les habitans fuyoient dans les bois, ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment, ils massacrerent deux missionnaires Dominicains que le zele avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les colons d'Hispaniola, qui, au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions, étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'e-

Liv. III. 1520.

(1) Herrera, *dec.* 3, *lib. II*, *c.* 3.
(2) Oviedo, *hist. lib. XIX*, *c.* 3.

Liv. III. 1521.

xemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent ; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la désolation.

Il travaille à les surmonter. 12 Avril.

Dans l'espérance d'apporter quelque remede aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les colons d'Hispaniola, avec une sévérité si grande qu'il leur étoit devenu

univerſellement odieux. Ils regardoient le ſuccès de ſa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de Cumana de grandes recrues d'eſclaves ; ces eſpérances s'évanouiſſoient ſi Las Caſas parvenoit à y établir ſa colonie. Figueroa, en conſéquence d'un plan formé en Eſpagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroiſſoit déciſive contre le ſyſtême de Las Caſas. Il en avoit raſſemblé à Hiſpaniola un aſſez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, en leur laiſſant une entiere liberté & les abandonnant à leur propre conduite. Mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie tout-à-fait différent, incapables de prendre en ſi peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, ſe donnerent trop peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné. Ils parurent ſi dépourvus de ſoin & de prévoyance pour fournir à leurs propres beſoins & ſi éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Eſpagnols en conclurent qu'il étoit impoſſible de les

Liv. III. 1521.

Liv. III. 1521.

former à mener une vie ſociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient beſoin d'être continuellement ſous la tutele des Européens, qui leur étoient ſupérieurs en ſageſſe & en ſagacité (1).

Son projet échoue entierement.

Malgré la réunion de toutes ces circonſtances, qui armoient ſi fortement contre ſes meſures ceux-mêmes à qui il s'adreſſoit pour les mettre à exécution, Las Caſas par ſon activité & ſa perſévérance, par quelques condeſcendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger ſa colonie, au premier moment de ſon établiſſement. Mais à ſon retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ſes gens, & les autres ayant trouvé quelqu'occupation dans l'iſle refuſerent de le ſuivre. Avec ce qui lui reſtoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté ſa commiſſion dans cette province avec tant de barbarie, il avoit maſſacré ou envoyé en eſclavage à Hiſpaniola un ſi grand nombre d'Indiens, que tout ce qui reſtoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'éta-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 5.

bliſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo, qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la ſûreté & la ſubſiſtance de ſes colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſans, afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols s'aſſemblerent ſecrétement, les attaquerent avec la furie naturelle à des hommes réduits au déſeſpoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcerent le reſte à ſe retirer à l'iſle de Cubagua dans la derniere conſternation. La petite colonie qui y étoit établie pour

Liv. III. 1521.

Liv. III. 1521.

la pêche des perles, partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent, ou des isles adjacentes, depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il s'en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 5; *decad.* 3, *lib.* II, *c.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist. lib.* XIX, *c.* 5. Gomera, *c.* 77. Davila Padilla, *lib.* I, *c.* 97. Remesal, *hist. génér. liv.* II, *c.* 22, 23.

ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelqu'utilité à ces malheureuſes nations. Je reviens maintenant à l'hiſtoire des découvertes eſpagnoles en ſuivant l'ordre des tems (1). Liv. III. 1517.

Nouvelles découvertes à l'oueſt.

Diego Velaſquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conſervoit encore le gouvernement de cette iſle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de ſubordination & qu'il cherchât à ſe rendre entierement indépendant (2). Sous ſa ſage adminiſtration Cuba devint l'un des établiſſemens eſpagnols les plus floriſſans. L'idée avantageuſe qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de perſonnes qui eſpéroient y trouver des établiſſemens ſolides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des iſles occupées par les Eſpagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'oueſt n'avoit pas encore été viſité, ces circonſtances invitoient les habitans de cette iſle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activi-

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* X, *c.* 5, *p.* 329.
(2) *Ibid. decad.* 2, *lib.* II, *c.* 10.

Liv. III. 1517.

té pouvoient conduire promptement à la richeſſe, étoit plus conforme au génie de ce ſiecle que cette lenteur, cette patience d'induſtrie néceſſaire pour défricher un terrain ou pour fabriquer le ſucre. Pluſieurs officiers qui avoient ſervi ſous Pedrarias dans le Darien, formerent une aſſociation pour tenter des découvertes. Ils perſuaderent à François Hernandes Cordova, riche colon de Cuba & homme d'un courage diſtingué, de ſe joindre à eux & d'être leur commandant. Velaſquès, non-ſeulement approuva leur projet, mais leur donna des ſecours. Comme les aventuriers qui avoient ſervi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaiſſeaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de San-Jago de Cuba, le 8 Février 1517. Par le conſeil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit ſervi ſous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'oueſt, ſe guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avoit conſtamment ſoutenu

que

que la route à l'oueſt conduiroit aux plus importantes découvertes. Liv. III. 1517.

Le vingt-unieme jour après leur départ de San-Jago ils virent terre. C'étoit le *cap Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninſule en avant du continent de l'Amérique, qui a conſervé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Yucatan. Comme ils approchoient du rivage, ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, ſpectacle nouveau pour les Eſpagnols, qui avoient trouvé juſques-là l'Amérique habitée par des ſauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits préſens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui ſe préſentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Eſpagnols à viſiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Eſpagnols débarquerent & s'avançant dans le pays, remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maiſons bâties en pierre; mais ils éprouverent bientôt que ſi les Indiens du Yucatan étoient plus civiliſés que les autres Américains, ils

Liv. III. 1517.

étoient auſſi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié, avoit poſté en embuſcade derriere un petit bois un corps conſidérable d'Indiens qui, ſur un ſignal qu'il leur fit, coururent ſur les Eſpagnols & les attaquerent avec beaucoup de hardieſſe & une eſpece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Eſpagnols furent bleſſés, mais l'exploſion ſoudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une ſi grande terreur & ils furent ſi étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuſes & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été ſi mal reçu, emmenant avec lui deux priſonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans ſa retraite.

Il continua ſa route à l'oueſt ſans perdre la côte de vue & le ſeizieme jour il arriva à Campêche. Là, les Indiens le reçurent avec plus d'hoſpitalité. Les Eſpagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere ſur une côte d'une ſi grande étendue & qu'ils imaginoient ap-

partenir à une grande isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer, ils s'avancerent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche. Liv. III. 1517.

Cordova débarqua toutes ses troupes, pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquerent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant, quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succombe-rent à tant de maux dans la traversée.

(1) Voyez la Note XXVI.

Liv. III. 1517. Voyage de Grijalva.

Cordova, leur chef, mourut peut de tems après avoir pris terre à Cuba (1).

Toute malheureuſe qu'avoit été cette expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abattit la paſſion des Eſpagnols pour les entrepriſes. On venoit de découvrir à une petite diſtance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroiſſoit fertile & habitée par des peuples bien plus civiliſés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût u peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais d'un travail curieux. Ces circonſtances, exagérées par des hommes qui cherchoient à réchauffer le mérite de leurs exploîts, étoient plus que ſuffiſantes pour réveiller leurs eſpérances romaneſques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velaſquès, deſirant de ſe diſtinguer par un ſervice important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aſpiroit dans ſon gouvernement de Cuba,

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 17, 18. *Iliſt. Verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpana*, par Bernal Diaz de Caſtillo, *c.* 17. Oviedo, *lib. XVII*, *c.* 3. Gomera, *c.* 32. P. Martyr *de Inſulis nuper inventis*, *p.* 329.

ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cens hommes & quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroissoient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 Avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la premiere terre qu'ils reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'est de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un grand séjour dans l'isle; ils arriverent sans aucun accident remarquable à Potonchan, sur le côté opposé de

Liv. III. 1518.

Découverte de la nouvelle Espagne. 3 Mai.

Liv. III. 1513.

la péninsule. Le desir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais, quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser & se confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés

du pays & de la nouveauté des objets qui ſe préſentoient à eux. Ils voyoient diſperſés ſur la côte des villages où ils diſtinguoient des maiſons de pierre, qui de loin leur paroiſſoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers ; & un des ſoldats ayant remarqué que ce pays reſſembloit par ſon aſpect à l'Eſpagne, Grijalva lui donna avec un applaudiſſement univerſel le nom de *Nouvelle Eſpagne*, nom qui déſigne encore cette vaſte & riche province de la domination eſpagnole en Amérique. Ils deſcendirent à une riviere appellée par les naturels *Tabaſco* : la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-ſeulement d'une maniere amicale, mais même leur fit des préſens conſidérables, qui confirmerent les hautes idées que les Eſpagnols avoient priſes de la richeſſe & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & ſe fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils toucherent enſuite : c'étoit à l'oueſt de Tabasco, dans la province connue depuis

Liv. III. 1518.

9 Juin. Tabaſco.

Liv. III. 1518.

Guaxaca.

sous le nom *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaires, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent, les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprêtes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque appellé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette province, ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait &

19 Juin.

continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite isle, qu'il nomma *l'isle des sacrifices*, parce que ce fut-là que les Espagnols virent pour la premiere fois l'horri-

ble ſpectacle de victimes humaines que la ſuperſtition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite iſle, qu'il appella *Saint Jean de Ulua*. Il dépêcha de cette iſle Pedro de Alvarado, un de ſes officiers, à Velaſquès, avec un détail circonſtancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richeſſes qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ de Alvarado il continua avec les vaiſſeaux qui lui reſtoient, de ſuivre la côte juſqu'à la riviere de Panuco, & le pays lui parut partout riche, fertile & très-peuplé. Liv. III. 1518.

Pluſieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas aſſez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion pour la couronne de Caſtille; que leur gloire ſeroit imparfaite s'ils n'établiſſoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-ſeulement aſſureroit à la nation eſpagnole un abord dans le pays, mais qui, avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroit ſervir par de-

Liv. III. 1518.

grés à soumettre le pays même en entier à la domination de leur souverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer ; la plus grande partie des vivres étoit épuisée & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols ; d'autres étoient malades ; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissoient aussi industrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si désavantageuses, c'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage, il n'avoit pas les grands talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le

vingt-six Octobre, environ six mois après en être parti (1).

Liv. III. 1518.

Ce fut-là le voyage le plus long & en même tems le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'oueſt tournoit ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassoit de si loin toutes ses espérances, dépêcha sur le champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qu'il venoit de découvrir, & solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il

Préparatifs pour une autre expédition.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *c.* 8, 17. Oviedo, *hist. lib. XVII*, *c.* 9, 20. Gomera, *c.* 49.

Liv. III. 1518.

n'attendit pas même le retour de ſon meſſager, ni l'arrivée de Grijalva, qui commençoit à lui inſpirer beaucoup de défiance & de jalouſie & qu'il étoit réſolu de ne plus employer: il commença donc à préparer un armement puiſſant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entrepriſe qu'il méditoit.

Comme l'expédition dont Velaſquès étoit alors occupé, s'eſt terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Eſpagnols avoient fait juſqu'alors, & les a conduits à la connoiſſance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civiliſé, ſi on le compare avec ceux des Américains que l'on connoiſſoit auparavant, il convient de ſuſpendre quelque tems le récit de ces événemens ſi différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jetter un coup d'œil ſur l'état du nouveau monde quand il a été découvert & d'examiner la police & les mœurs des tribus ſimples & groſſieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Eſpagnols avoient pénétré.

Fin du troiſieme Livre.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIEME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde; & pendant cet intervalle les Eſpagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient viſité toutes les iſles diſperſées en grouppes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent ſeptentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata juſqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit ſans interruption à travers cette vaſte portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du ſud qui ouvrit une nouvelle perſpective de ce côté.

Liv. IV. Quelles étoient les parties de l'Amérique déja connues.

LIV. IV.

Ils avoient acquis quelque connoiſſance des côtes de la Floride, ce qui les conduiſit à obſerver & à ſuivre le continent dans une direction oppoſée, & quoiqu'ils n'euſſent pas pouſſé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient viſité les parties que les Eſpagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le ſuccès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador juſqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un paſſage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainſi, à cette époque où je me ſuis propoſé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoiſſoit preſqu'entierement l'étendue, depuis ſon extrêmité ſeptentrionale juſqu'au trente-cinquieme degré au ſud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de-là juſqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vaſtes domaines ſoumis au ſouverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI, c.* 16.

Liv. IV. Vaſte étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards ſur le continent d'Amérique, la premiere circonſtance qui nous frappe eſt ſon immenſe étendue. La découverte de Colomb ne s'eſt pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'eſpace qu'elle occupe ſur le globe, avoit pu échapper aux recherches des ſiecles précédens. On lui doit la connoiſſance d'un nouvel hémiſphere, plus vaſte que l'Europe, l'Aſie ou l'Afrique, les trois diviſions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue eſt preſqu'égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique eſt remarquable, non ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa poſition. Elle ſe prolonge depuis le cercle polaire du nord juſqu'à une latitude très-haute vers le ſud, plus de quinze cents milles au delà de l'extrêmité la plus avancée de l'ancien continent vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme, & à fournir les différentes productions, particulieres aux régions tempérées, ainſi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien

Liv. IV.

n'eſt plus fait pour frapper les regards d'un obſervateur que la grandeur des objets qu'il préſente à la vue. La nature ſemble y avoir tracé ſes opérations d'une main plus hardie & avoir diſtingué les traits de ce pays par une magnificence particuliere. Les montagnes d'Amérique ſont beaucoup plus hautes que celles des autres diviſions du globe: la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la baſe des Andes, eſt plus élevée au-deſſus du niveau de la mer que le ſommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par ſon étendue que par ſa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-deſſus du Pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphere. C'eſt des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues: on entend ſouvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-deſſous de leurs ſommets; qui, tout expoſés qu'ils ſont aux rayons du ſoleil dans le centre de la zone torride, ſont couverts de neiges éternelles (1).

Montagnes.

(1) Voyez la NOTE XXVII.

De

De ces montagnes élevées à perte de vue, on voit descendre des rivieres d'une largeur proportionnée & avec lesquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Missisipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux, que même longtems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (1).

Lacs.

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivieres: il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse des lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeller proprement des mers méditerranées d'eau douce: ceux-mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisieme classe pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent, à la mer caspienne près.

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

Liv. IV. Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde eſt extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorſqu'un continent comme l'Afrique eſt compoſé d'une maſſe vaſte & ſolide, qui n'eſt point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent ſemble condamnée par la nature à n'être jamais civiliſée & à reſter privée de toute communication active avec le reſte des hommes. Lorſque, comme l'Europe, un continent eſt ouvert par de vaſtes branches de l'ocean, telles que la méditerranée & la mer baltique; ou, lorſque, comme l'Aſie, ſes côtes ſont ouvertes par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer noire & les golfes d'Arabie, de Perſe, de Bengale, de Siam & de Léotang; lorſque les mers environnantes ſont remplies d'iſles grandes & fertiles & que le continent même eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions poſſèdent tout ce qui peut favoriſer les progrès de leurs habitans dans la civiliſation & dans le com-

merce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaiſon avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la ſeptentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle eſt environnée. Les iſles qui y ſont répandues, ne ſont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'archipel Indien. En avançant le long de la partie ſeptentrionale de l'hémiſphere Américain, la baie de Cheſapeak préſente un canal ſpacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; & ſi jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les diſtricts plus ſeptentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudſon peut devenir auſſi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'eſt en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde eſt environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un iſthme étroit qui ſépare la

Liv. IV.

mer atlantique de la mer pacifique ; & quoiqu'elle ne ſoit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en ſont acceſſibles par pluſieurs grandes rivieres qui reçoivent un ſi grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions ſi variées que ſans aucun ſecours de l'art ni de l'induſtrie il eſt aiſé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata juſqu'au golfe de Paria. Cette bienfaiſance de la nature n'eſt pas bornée à la diviſion méridionale de l'Amérique. Le continent ſeptentrional n'eſt pas moins abondant en rivieres qui ſont navigables preſque juſqu'à leur ſource ; & l'immenſe chaîne de ſes lacs eſt un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté juſqu'à celui de Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit enſemble les deux parties du continent Américain, ont auſſi leurs avantages particuliers. Les côtes en ſont baignées d'un côté par la mer atlantique, de l'autre

par la mer pacifique: les rivieres qui y coulent, ſe jettant les unes vers la premiere de ces mers & les autres vers la ſeconde, aſſurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent réſulter d'une communication avec les deux mers. LIV. IV.

Mais ce qui diſtingue ſurtout l'Amérique des autres parties de la terre, c'eſt la température particuliere du climat & les différentes loix qui y reglent la diſtribution de la chaleur & du froid. Ce n'eſt pas ſimplement en meſurant la diſtance d'une partie du globe à l'équateur qu'il eſt poſſible de déterminer avec préciſion le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays eſt affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-deſſus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du ſol, par la hauteur des montagnes voiſines & par d'autres circonſtances. Cependant l'influence de ces cauſes reſpectives eſt par différentes raiſons moins ſenſible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la poſition d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec aſſez de certitude quelle doit y être la chaleur de ſon climat & la nature des productions. Température du climat.

Liv. IV. Prédominance du froid.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphere ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui par sa position devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devroient mûrir sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées sont desséchées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presqu'entierement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallele que des provinces d'Asie & d'Afrique, qui jouissent constamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, & l'hiver y regne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de tems. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région & y modere

(1) Voyez la NOTE XXIX.

l'excès de la chaleur. Tandis que le Negre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (1). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrêmité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays affreux, stériles & presqu'inhabitables par la rigueur du froid (2).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne con-

(1) Voyage de Ulloa, *tom.* 1, *p.* 453. Anson's *voyages*, *p.* 184.

(2) Anson's *voyages*, *p.* 74. *Hist. gén. des voyages*, *tom. XXI.* Richard, *hist. nat. de l'air.*

Liv. IV.

noiſſe pas encore juſqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous ſavons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Aſie ou l'Europe. Il y a au nord de l'Aſie de vastes mers qui ſont couvertes pendant une partie de l'année & lors même qu'elles ſont couvertes de glace, le vent qui y ſouffle a une intenſité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre ſe prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole & s'étend conſidérablement à l'oueſt. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverſe toute cette triſte région. Le vent, en paſſant ſur une ſi grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui ſe conſerve même dans ſa route à travers des climats plus doux & ne ſe corrige entierement que lorſqu'il arrive au golfe de Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale un vent de nord-oueſt & un froid exceſſif ſont des termes ſynonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, ſon activité pénétrante ſe fait ſentir par un paſſage auſſi violent que ſubit

du

du chaud au froid. C'eſt à cette puiſſance qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ſes incurſions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1). Liv. IV.

D'autres cauſes non moins remarquables ſervent à diminuer la puiſſance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique ſituées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent ſouffle invariablement dans une direction de l'eſt à l'oueſt. Ce vent, en ſuivant ſa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embraſé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Aſie & des ſables brûlans des déſerts de l'Afrique. La côte d'Afrique eſt donc la région de la terre qui, étant expoſée à toute l'ardeur de la zone torride ſans aucune circonſtance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays ſitués entre la riviere de Sénégal &

(1) Charlevoix *hiſt. de la nouv. France, tom. III, p.* 165. *Hiſt. gén. des voyages, tom. XXI.*

Liv. IV.

la Cafrerie, traverſe l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il ſe refroidit en paſſant ſur ce vaſte amas d'eau, & ne ſe fait plus ſentir que comme une briſe rafraîchiſſante le long des côtes du Bréſil (1) & de la Guyane ; de ſorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afrique (2). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenſes couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivieres, par des marais & des eaux ſtagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans une direction du nord au ſud. En paſſant ſur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui ſe trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroiſſent ſuſceptibles par leur poſition (3). Dans les autres provin-

(1) Voyez la NOTE XXX.

(2) Voyez la NOTE XXXI.

(3) Acoſta, *hiſt. novi orbis*, *lib. II*, *c.* 2. M. de Buffon,

ces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'oueſt juſqu'à l'empire de Mexique, la chaleur du climat eſt tempérée en quelques endroits par l'élévation du ſol au-deſſus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y ſont répandues. Les iſles de l'Amérique ſous la zone torride ſont ou très-petites ou montagneuſes, & ſont rafraîchies alternativement par les briſes de terre & de mer. Liv. IV.

On ne peut pas expliquer d'une maniere également ſatisfaiſante les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui ſont au-delà. On a ſuppoſé longtems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaſte continent auquel on a donné le nom de *terre auſtrale inconnue*. Les mêmes principes qui ont ſervi à expliquer l'intenſité extrême du froid dans les régions ſeptentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui ſe fait ſentir au cap Horn & dans les pays voiſins. L'immenſe

hiſt. nat. &c. *tom. III*, *p.* 512, &c. *tom. IX*, *p.* 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, *tom. II*, *p.* 868.

Liv. IV.

étendue du continent méridional & les grandes rivieres qu'il verſe dans l'océan ont été regardées par les philoſophes comme des cauſes ſuffiſantes pour occaſionner la ſenſation extraordinaire de froid & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'eſpace qu'il étoit cenſé occuper s'étant trouvé une mer entierement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypotheſe pour expliquer une température de climat ſi différente de celle qu'on trouve dans les pays ſitués à une égale diſtance du pole oppoſé (1).

Etat de l'Amérique lorſqu'on la découvrit.

Après avoir examiné ces qualités caractériſtiques & permanentes du continent Américain qui naiſſent des circonſtances particulieres de ſa ſituation & de la diſpoſition de ſes parties, le principal objet qui doit fixer enſuite notre attention, c'eſt l'état où étoit ce continent lorſqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'induſtrie &

(1) Voyez la Note XXXII.

du travail ſont plus étendus & plus conſi- Liv. IV.
dérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux ſur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature eſt l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorſqu'ils ſe continuent pendant une ſuite de ſiecles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été longtems occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'eſt accoutumé à voir la terre ſous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuſe d'hommes & à leur fournir des ſubſiſtances.

On la trouve ſauvage & inculte.

Mais dans le nouveau monde, l'eſpece humaine n'étoit pas ſi avancée & la nature y préſentoit un aſpect bien différent. Dans toutes les vaſtes régions qui le compoſent; il ne ſe trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & diſtinguées par quelque progrès dans la civiliſation. Le reſte du continent étoit peuplé de petites tribus indé-

Liv. IV.

pendantes, privées d'art & d'induſtrie, qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts, ni le deſir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainſi occupés étoient preſque dans le même état que s'ils fuſſent reſtés ſans habitans. D'immenſes forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte; & comme la main de l'induſtrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux ſtagnantes, pluſieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du ſoleil, l'humidité du climat & la fertilité du ſol concourent à donner de l'activité à toutes les puiſſances de la végétation, les bois ſont tellement embarraſſés par l'exubérance même de la végétation qu'il eſt preſque impoſſible d'y pénétrer, & que la ſurface du terrain y eſt cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes ſauvages. C'eſt dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que

reſtent encore pluſieurs des grandes pro- LIV. IV.
vinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes juſques à la mer. Les colonies Européennes ont défriché & cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels, toujours groſſiers & indolens, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui poſſede tous les avantages de ſituation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces ſeptentrionales de l'Amérique, la nature continue de préſenter un aſpect ſauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre offre une perſpective plus horrible & plus déſerte. Là les forêts, quoique moins embarraſſées par l'excès de la végétation, ſont également vaſtes ; d'immenſes marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'induſtrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'eſt pas ſurprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la premiere vue du nouveau monde : il leur parut déſert, triſte & ſolitaire. Lorſque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils

Liv. IV.

appellerent les pays dont ils prirent poſſeſſion *le déſert*. Il n'y avoit que l'eſpérance flatteuſe de découvrir des mines d'or qui pût engager les Eſpagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils obſervoient à chaque pas l'extrême différence de l'aſpect que préſente la nature inculte & ſauvage d'avec celui qu'elle prend ſous la main induſtrieuſe de l'art (1).

Le climat mal-ſain.

Non-ſeulement les travaux de l'homme améliorent & embelliſſent la terre, mais ils la rendent encore plus ſalubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & deſtituée de culture, l'air eſt ſtagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux ; la ſurface de la terre ſurchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du ſoleil ; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente ; elles en engendrent d'autres, qui ne ſont non moins funeſtes. Auſſi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-ſaines lorſqu'on en fit la découverte. C'eſt ce que les Eſpagnols éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

monde, soit pour tenter des conquêtes, soit pour former des établissemens. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funestes & nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un teint jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avoient résidé (1). Liv. IV.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y Animaux.

(1) Gomera, *hist. c.* 20-22. Oviedo, *hist. lib. II, c.* 13. *lib. V, c.* 10. P. Martyr, *Epist.* 545, *dec. p.* 176.

Liv. IV. Quadrupedes.

avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaſte étendue de l'Amérique & la variété de ſes climats, les différentes eſpeces d'animaux qui lui ſont propres y ſont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémiſphere. On ne trouva dans les iſles que quatre eſpeces de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la groſſeur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété ſur le continent. Les individus de chaque eſpece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes, qui n'étoient encore ni aſſez nombreux ni aſſez unis en ſociété pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des eſpeces diſtinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cents eſpeces différentes de quadrupedes répandues ſur la ſurface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorſqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-ſeulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle ſemble encore avoir été moins vigoureuſe dans ſes productions. Les

(1) M. de Buffon, *Hiſt. nat. tome IX, p.* 36.

quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe, paroiſſent être d'une race inférieure; ils ne ſont ni auſſi robuſtes ni auſſi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (1). Le *tapir* du Bréſil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois. Les *pumas* & les *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (2). Ils ſont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient ſouvent à la moindre apparence de réſiſtance (3). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foi-

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

(2) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, p.* 87. Margravii, *hiſt. nat. Braſil, p.* 229.

(3) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, p.* 13-203. Acoſta, *hiſt. lib. IV, c.* 34. Piſonis *hiſt. p.* 6. Herrera, *dec.* 4, *lib. IV, c.* 1; *lib. X, c.* 13.

Liv. IV.

bles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (1). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (2). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (3).

Insectes & reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes

(1) Churchil, *tom. V*, *p.* 691. Ovalle, *relat. of Chili. Church. tom. III*, *p.* 10. Sommario de Oviedo, *c.* 14-22. Voy. de Des Marchais, *tom. III*, *p.* 299.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, *p.* 103. Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *voy. de la France Equin. p.* 339.

(3) Voyez la NOTE XXXV.

les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus rapidement en Amérique, & les individus y parviennent à une grosseur plus extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Bello produisent une si grande multitude de crapauds que la surface de la terre en est entierement cachée. Les serpens & les viperes ne sont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux, mais les hommes mêmes (1). Dans les isles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dé-

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I, p.* 89. *Idem. p.* 147. Herrera, *dec.* 2, *lib. III, c.* 3-19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

Liv. IV.

vorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres malfaisans & venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (1).

Oiseaux. Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupedes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension à passer d'un pays à un autre, & ils peuvent aisément & sans danger satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux communs aux deux continens est-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les especes mêmes particulieres à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hé-

(1) Voyage de la Condamine, *p.* 167. Gumilla, *tom. III*, *p.* 120, *&c. Hist. gén. des Voyages tom.* XIX. Dumont, *Mémoires sur la Louisiane, tom.* I, *p.* 108. Sommario de Oviedo, *c.* 52-62.

miſphere. Les oiſeaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Aſie & en Afrique, ſont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ſes couleurs; mais la nature qui ſemble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refuſé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuſe l'oreille. Les oiſeaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont auſſi en dédommagement une voix douce & mélodieuſe. En quelques diſtricts de l'Amérique la température mal-ſaine de l'air ſemble avoir été nuiſible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiſeaux que dans les autres contrées, & le voyageur eſt étonné de la ſolitude & du ſilence qui regnent dans les forêts (1). Il eſt cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupedes ſont ſi poltrons, ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuſer la prééminence

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, *p.* 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, *p.* 96. Warren, *deſcript. de Surinam.* Osborn's *collect. tom. II*, *p.* 92-4. *Lettres édifiantes*, *tom. XXIV*, *p.* 339. Charlevoix, *hiſt. de la Nouvelle-France*, *tom. III*, *p.* 155.

Liv. IV. sur toute la race aîlée pour le volume, la force & le courage (1).

Sol. Dans un continent auſſi étendu que l'Amérique, il doit néceſſairement y avoir beaucoup de variété dans le ſol. On trouve dans chaque province quelques particularités diſtinctives, mais dont la deſcription doit être réſervée à ceux qui en écrivent l'hiſtoire détaillée. En général, nous obſervons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere ſi frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence ſur la nature du ſol. Des pays ſitués ſous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne ſe fait jamais ſentir, ſont entierement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre reſſerrée par ce froid exceſſif n'y acquiert jamais une chaleur ſuffiſante pour mûrir les fruits qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'autre hémiſphere. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les

(1) Voyage de Ulloa, *tom.* I, *p.* 363. Voyage de la Condamine, *p.* 175. M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. XVI, p.* 184. Voyage de Des Marchais, *tom. III, p.* 320.

les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réuſſir que dans les parties de ce continent qui ſe trouvent de pluſieurs degrés plus près de la ligne que le ſol naturel de ces productions, parce qu'on auroit beſoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Pluſieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays ſitués ſous les tropiques, ont été cultivés avec ſuccès au cap de Bonne-Eſpérance; tandis qu'à Saint-Auguſtin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui ſont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réuſſir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le ſol de l'Amérique eſt naturellement auſſi riche & auſſi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu induſtrieux & privés du ſecours des animaux domeſtiques dont les nations civiliſées élevent de ſi grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuiſée

(1) Voyez la NOTE XXXVII.
(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

LIV. IV.

par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, & en se pourrissant sur sa surface rentroient dans son sein en y portant un surcroît de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir ; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siecles. Le nombre prodigieux & l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans son moule primitif, & en plusieurs endroits l'industrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiser une fécondité superflue, afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I, p.* 242. Kalm. *tom. I, p.* 151.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France, tom. I, p.* 405.

Liv. IV. Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainſi obſervé l'état du nouveau monde à l'époque de ſa découverte, & conſidéré les traits particuliers qui le diſtinguent & le caractériſent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'eſt de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont paſſé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il eſt le plus probable que s'eſt établie une communication entre les deux hémiſpheres.

Les Américains n'ont conſervé aucune tradition ſur cet objet.

Nous ſavons avec une certitude infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendans d'un ſeul homme, ſous la protection divine & obéiſſant aux ordres du ciel, ſe ſont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent juſqu'à ces tems éloignés où ils ont pris poſſeſſion des diverſes contrées où ils ſont à préſent établis. Nous ne pouvons ni ſuivre les branches de ces premieres familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs ſéparations & la maniere dont elles ſe ſont répandues ſur la ſurface

Voyage de Des Marchais, *tom. III*, *p.* 229. Lery, *ap.* Debry, *p.* 3 & *p.* 174. Voyez la NOTE XXXIX.

Liv. IV.

du globe. Chez les nations mêmes les plus éclairées, le période de l'hiſtoire authentique eſt extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà eſt fabuleux ou obſcur. Il n'eſt donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude ſur l'avenir ni curioſité ſur le paſſé, n'aient aucune connoiſſance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voiſines de l'ancien continent, ſont ſi groſſiers qu'il ſeroit abſolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils ſont venus, ou les ancêtres dont ils ſont deſcendus (1). Nous devons le peu de lumiere que nous ayons ſur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'eſprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypotheſes.

Lorſque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande diſtance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitans dont l'extérieur & les mœurs différoient ſenſiblement du reſte de l'eſpece humaine, la curioſité & l'attention

(1) Venegas, *hiſt. of California*, *tom. I*, *p.* 60.

des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ; mais ce sont pour la plupart des idées si bisarres & si chimériques, que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs si j'entreprenois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre, échappés au déluge qui du tems de Noé détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossieres & sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire

Liv. IV.

livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes avoient dans les tems anciens formé des établissemens sur cet hémisphere occidental. On a dit que dans des tems postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonstances & à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé des zélés partisans, & quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypotheses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre sans beaucoup d'utilité les hypotheses contraires. Ces objets de conjecture & de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites, il se borne à recueillir ce qui paroît fondé sur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir

ces limites en préſentant ici quelques obſervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere ſur ces queſtions curieuſes & ſi ſouvent agitées.

Il ne faut pas s'arrêter à des conjectures.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont ſuppoſé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été ſéparée par le choc d'un tremblement de terre ou la violence ſubite d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiſſeau, détourné de ſa route par la violence d'un vent d'oueſt, avoit pu être pouſſé par accident ſur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent déſert (1). Il ſeroit inutile d'examiner & de diſcuter ces hypotheſes, parce qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun réſultat certain. Les événemens qu'on y ſuppoſe ſont ſimplement poſſibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils ſont arrivés, ni par le témoignage poſitif de l'hiſtoire ni même par les ſuppoſitions vagues de la tradition.

(1) Parſon's, *Remains of Japhet*, *p.* 240. *Ancient univerſ. hiſt. vol. XX*, *p.* 164. P. Freyjoo, *teatro critico*, *tom. V*, *p.* 304, *&c.* Acoſta, *hiſt. mor. novi orbis*, *lib. I*, *c.* 16—19.

Liv. IV. Ni à des reſſemblances de mœurs.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obſervant ſimplement les reſſemblances qui peuvent ſe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on ſuppoſe deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de ſociété également avancée pour la civiliſation & l'induſtrie, ils éprouveront les mêmes beſoins & feront les mêmes efforts pour les ſatisfaire: attirés par les mêmes objets, animés des mêmes paſſions, les mêmes idées & les mêmes ſentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chaſſeur d'Amérique ſeront peu différens de ceux d'un Aſiatique qui tire également ſa ſubſiſtance de la chaſſe. Une tribu de ſauvages ſur les bords du Danube reſſemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arroſe le Miſſiſſipi. Au lieu donc de préſumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelqu'affinité entre ces peuples divers, nous devons ſeulement en conclure que les diſpoſitions & les mœurs des hommes ſont formées par leur ſituation & naiſſent de l'état de ſociabilité où ils ſe trou-

trouvent. Du moment où ces circonſtances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civiliſation, ſes mœurs ſe raffinent, ſes facultés & ſes talens ſe développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le ſuivre dans ſa marche de la ſimplicité groſſiere d'une vie ſauvage juſqu'à ce qu'il arrive à l'induſtrie, aux arts & à l'élégance des ſociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les reſſemblances qu'on a obſervées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & pluſieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le ſujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien & du nouveau continent, ſans en avoir d'autre preuve que cette reſſemblance dans les mœurs, qui eſt le produit néceſſaire d'un état ſemblable de ſociabilité. Il eſt vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes, qui n'ayant leur ſource dans aucun beſoin naturel, ni dans aucun deſir particulier

Liv. IV.

Liv. IV.

à leur ſituation, peuvent être regardées comme des uſages d'une inſtitution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces uſages, il ſeroit naturel de ſoupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelqu'affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui conſacrât tous les ſeptiemes jours à un repos religieux; ſi chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs cet uſage d'inſtitution arbitraire; mais la fête obſervée par la ſeconde ne devroit être regardée que comme une expreſſion de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémiſpheres ſont à la vérité ſi équivoques & en ſi petit nombre qu'on ne peut en déduire aucune théorie ſur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

Ni ſur les rites religieux.

3°. Les hypotheſes que l'on a hazardées ſur l'origine des Américains, d'après l'ob-

ſervation de leurs rites & de leurs pratiques religieuſes, ne ſont pas moins imaginaires & deſtituées de fondemens ſolides. Lorſque les opinions religieuſes d'un peuple ne ſont ni le réſultat d'une combinaiſon raiſonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que biſarres & extravagantes; mais les nations barbares ſont incapables de ſuivre la premiere méthode & n'ont pas été favoriſées des avantages de la révélation. Cependant l'eſprit humain a des procédés ſi réguliers, lors même que ſes opérations ſemblent n'annoncer que de la biſarrerie & du caprice, que dans tous les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines paſſions ſera conſtamment ſuivie des mêmes effets. Le ſauvage, ſoit d'Europe, ſoit d'Amérique, qu'agite la crainte ſuperſtitieuſe des êtres inviſibles ou le deſir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les friſſons de la terreur ou les feux de l'impatience; il a recours à des prodiges & à des moyens de même eſpece, ſoit pour détourner le malheur dont il ſe croit menacé, ſoit pour deviner le ſecret qui excite ſa curioſité. Ainſi le rituel de la ſuperſtition ſur un continent ſemble à pluſieurs égards n'être Liv. IV.

Liv. IV.

que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémiſphere ; l'un & l'autre autoriſent des inſtitutions ſemblables, quelquefois ſi frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois ſi barbares & ſi ſanguinaires qu'elles inſpirent l'horreur. Mais, ſans avoir beſoin de ſuppoſer aucune affinité entre ces nations éloignées, & ſans imaginer que leurs cérémonies religieuſes euſſent été tranſmiſes par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en pluſieurs exemples ſemble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la ſuperſtition & de l'enthouſiaſme ſur la foibleſſe de l'eſprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civiliſée.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette diſcuſſion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès conſidérables dans la civiliſation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de ſociété ſi peu avancé, qu'ils ignoroient les arts qui ſont les premiers eſſais de l'induſtrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique n'avoient aucune connoiſſance de pluſieurs inventions ſimples, preſqu'auſſi anciennes que la ſo-

ciété dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il eſt manifeſte par-là que les tribus qui originairement ont paſſé en Amérique ſortoient de nations qui doivent avoir été auſſi barbares que leurs deſcendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les ſecouſſes violentes, les révolutions & les déſaſtres auxquels les nations ſont expoſées ; mais les arts néceſſaires à la vie ne peuvent plus ſe perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne ſont ſujets à aucune des viciſſitudes des choſes humaines & la pratique en ſubſiſte auſſi longtems que la race même des hommes. Si l'uſage du fer avoit jamais été connu aux ſauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conſervées, & il eſt impoſſible qu'elles euſſent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains ſont deſcendus de quelque peuple qui ſe trouvoit dans un état de ſociété trop peu avancé pour connoître les arts néceſ-

Liv. IV.

Liv. IV.

faires, puiſque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs deſcendans.

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas ſuppoſer qu'aucune des tribus ſauvages établies dans cette partie de notre hémiſphere ait été chercher un pays ſi éloigné. Elles n'avoient ni l'audace, ni l'induſtrie, ni la force qui pouvoient leur inſpirer le deſir & leur fournir les moyens d'exécuter un ſi long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être deſcendus des nations plus civiliſées d'Aſie & d'Afrique; & cela eſt prouvé non-ſeulement par les obſervations que j'ai déjà faites ſur l'ignorance où ils étoient des arts les plus néceſſaires, mais encore par une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Lorſqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en ſociété les animaux domeſtiques, il ne peut plus ni ſubſiſter ſans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ſes travaux ſans leur ſecours. Auſſi le premier ſoin des Eſpagnols, lorſqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domeſtiques

d'Europe; & si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris possession de ce continent, nous y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique il n'y a pas un seul quadrupede, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux continents paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

6°. En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrêmité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communica-

Liv. IV.

tion s'eſt ouverte & qu'il s'eſt établi une correſpondance entre ces deux parties du globe. Les vaſtes contrées d'Amérique, qui ſont ſituées ſous les tropiques ou qui en approchent, ſont remplies d'animaux indigenes de différentes eſpeces, entierement différentes de celles qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'ancien continent. Mais les provinces ſeptentrionales du nouveau monde ſont peuplées d'animaux ſauvages, communs aux parties de notre hémiſphere ſituées ſous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan, & pluſieurs autres eſpeces abondent dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, ainſi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Aſie (1). Il paroît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & ſont unis ou ſi voiſins que ces animaux ont pu paſſer de l'un à l'autre.

Cela eſt prouvé par les découvertes.

7°. Le voiſinage actuel des deux continents eſt clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté ſur la maniere dont s'eſt peuplée l'Amérique. Tant que les vaſtes régions

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, p. 97, &c.*

qui s'étendent vers l'eſt, depuis la riviere d'Oby juſqu'à la mer de Kamtſchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité nord-eſt de notre hémiſphere étoit ſuppoſée à une ſi grande diſtance du nouveau monde, qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Ruſſes ayant ſoumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connoiſſance de cette vaſte contrée, en pénétrant vers l'eſt dans des provinces juſqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chaſſeurs qui ſuivoient le gibier, ou par des ſoldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moſcou n'évaluoit l'importance des nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en réſultoit. Enfin Pierre le Grand monta ſur le trône de Ruſſie. Son génie vaſte & éclairé, occupé à ſaiſir toutes les circonſtances qui pouvoient agrandir ſon empire ou illuſtrer ſon regne, apperçut dans ces découvertes des conſéquences qui avoient échappé aux regards de ſes ignorans prédéceſſeurs. Il ſentit que les régions d'Aſie en s'étendant vers l'eſt, s'approchoient

Liv. IV.

dans la même proportion vers l'Amérique ; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens qu'on cherchoit depuis si longtems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ses domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

Ses successeurs ont adopté ses idées & suivi son projet ; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition, ont trouvé tant de difficultés à vaincre que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sibérie sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragerent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaisseaux sur les rivieres de

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Russes*, *tom. I*, p. 4, 5, 141.

Lena & de Kolyma ; mais dans un océan glacé, que la nature ne ſemble pas avoir deſtiné à la navigation, ces vaiſſeaux éprouverent des déſaſtres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit propoſé. Aucun vaiſſeau armé par la cour de Ruſſie n'a jamais doublé ce cap formidable (1); tout ce qu'on connoît de ces extrêmités de l'Aſie eſt dû aux découvertes qui ont été faites dans des excurſions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vaſtes & fertiles à une diſtance peu conſidérable de leurs côtes; les Ruſſes imaginerent que ces contrées faiſoient partie de l'Amérique; & pluſieurs circonſtances concouroient non-ſeulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur perſuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes eſpeces, inconnues dans ces régions ſtériles de l'Aſie, ſont chaſſés ſur la côte par un vent d'eſt; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiſeaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'eſt conſervé parmi

(1) Voyez la NOTE XL.

les habitans la tradition d'un commerce éta-
LIV. IV. bli anciennement avec des pays ſitués à l'eſt.

Après avoir peſé toutes ces circonſtances, & avoir comparé la poſition des contrées d'Aſie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-oueſt de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Ruſſie forma un plan qu'auroit difficilement oſé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entrepriſes difficiles & à lutter contre de grands obſtacles. On donna ordre de conſtruire deux vaiſſeaux à Ochotz dans la mer de Kamtſchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & ſtérile ne produiſît rien qui pût ſervir à la conſtruction de ces vaiſſeaux, à l'exception de quelque bois de meleſe; quoique non-ſeulement le fer, les cordages, les voiles & tous les agrès néceſſaires pour les épiquer, mais encore les proviſions & les vivres duſſent être tranſportés à travers les immenſes déſerts de la Sibérie, ſur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes preſqu'impraticables, la volonté du ſouverain & la patience du peuple Ruſſe ſurmonterent à la fin tous

les obſtacles. On vint à bout de conſtruire les deux vaiſſeaux, qui appareillerent de Kamtſchatka ſous le commandement des capitaines Beerings & Tſchirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'eſt; une tempête ſépara bientôt les deux vaiſſeaux qui ne purent plus ſe rejoindre; mais, malgré cet accident & pluſieurs autres déſaſtres qu'ils éprouverent, les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas abſolument fruſtrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui ſuivant leurs obſervations ſemble être ſituée à quelques degrés au nord-oueſt de la côte de la Californie. Les deux commandans firent auſſi deſcendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Ruſſes; à l'autre ils enleverent ceux des Ruſſes qui étoient deſcendus & détruiſirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où ſe trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhoſpitalieres. En revenant ils

Liv. IV. 1741. 4 Juin.

Liv. IV.

toucherent à différentes isles qui forment une chaîne de l'est à l'oueſt entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces isles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présenterent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particuliere à ces peuples.

Les isles de ce nouvel archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes isles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays

que Beerings & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique ; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

La possibilité d'une communication entre les deux continens par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves inconteſtables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les isles les plus voisines; & quelque grossiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une isle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des isles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte & la côte de Kamt-

(1) Voyez la NOTE XLI.

(2) *Voy. & Déc.* &c. de Muller, *tome I.*

Liv. IV.

ſchatka. Cependant les habitans des iſles Mariannes ſont évidemment d'origine Aſiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoiſſons que ces iſles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la diſtance ſeule n'eſt pas une raiſon pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique eſt encore plus près de l'Aſie. Les habitans encore barbares du pays ſitué autour du cap nord-eſt de l'Aſie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite iſle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que de-là on découvre un grand continent qui ſelon leur récit eſt couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties ſeptentrionales de la Sibérie & qui ne ſe trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il fau-

(1) *Voy. & déc.* &c. de Muller, *tome I.*

faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'eſt ſéparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés ſur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette queſtion eſt réſervé à la Souveraine qui eſt aſſiſe ſur le trône de Ruſſie & qui, en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant ſuccès à ceux qui illuſtrent déjà ſon regne.

Il eſt évident auſſi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-oueſt de l'Europe. Dès le neuvieme ſiecle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies; cette communication, après avoir été longtems interrompue, s'eſt renouvellée dans le ſiecle dernier. Quelques miſſionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zele ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'eſt à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux ſur la nature du pays & ſur les habitans. Ils nous ont

Communication par le nord oueſt. A. D. 830.

(1) Crantz, *hiſtoire du Groenland*, *tom. I.*

LIV. IV.

appris que la côte nord-oueſt du Groenland eſt ſéparée de l'Amérique par un détroit très-reſſerré ; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il eſt très-probable que les deux continens ſont unis (1) ; que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entr'eux ; que les Eskimaux d'Amérique reſſemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre ; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux ; enfin
1764. qu'un miſſionnaire Morave, très-verſé dans la langue du Groenland, ayant viſité le pays des Eskimaux, découvrit à ſon grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conſéquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (2).

Ces faits déciſifs établiſſent non-ſeulement la conſanguinité des Eskimaux & des Groenlandois ; ils démontrent encore la poſſibilité que l'Amérique ait été peuplée par

(1) Eggede, *hiſtoire du Groenland*, *p.* 2, 3.
(2) Crantz, *hiſtoire du Groenland*, *p.* 261, 262.

le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un ſiecle barbare où la ſcience n'avoit pas encore commencé à éclairer de ſes rayons le nord de notre hémiſphere, ont été cependant aſſez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne ſeroit pas étonnant que leurs ancêtres, auſſi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le ſont à errer par terre, euſſent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laiſſé au Groenland une colonie dont les deſcendans ont pu dans la ſuite des tems paſſer en Amérique. Mais ſi, au lieu de ſe haſarder à voguer directement de leur côté au Groenland, nous ſuppoſons que les Norvégiens ont ſuivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux iſles Feroë & de-là en Iſlande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes iſles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuſe que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuſte & entreprenant.

Liv. IV.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-eſt.

8°. Quoiqu'il ſoit poſſible que l'Amérique ait reçu de notre hémiſphere ſes premiers habitans, ſoit par le nord-oueſt de

Liv. IV.

l'Europe, ſoit par le nord-eſt de l'Aſie, il y a de bonnes raiſons pour ſuppoſer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn juſqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, ſont venus d'Aſie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux ſont les ſeuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractere aient quelque reſſemblance avec les Européens. C'eſt évidemment une eſpece d'hommes particuliere, diſtinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & la maniere de vivre. On peut donc être autoriſé à faire remonter leur origine à la ſource que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une reſſemblance ſi frappante & dans leur conſtitution phyſique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civiliſation, nous devons les regarder comme deſcendus d'une même ſouche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractere particulier qui la diſtingue; mais dans toutes on reconnoît

certains traits communs à la race entiere. C'eſt une choſe remarquable que dans toutes les particularités, ſoit phyſiques, ſoit morales, qui caractériſent les Américains, on leur trouve de la reſſemblance avec les tribus barbares diſperſées au nord-eſt de l'Aſie, mais preſqu'aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur premiere origine, & conclure que leurs ancêtres Aſiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Ruſſes ont découvert le voiſinage des deux continens, ſe ſont enſuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient ſur leur propre origine, & qui tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conſervées avec plus de ſoin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, ſitué au nord-eſt de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant ſucceſſivement dans les provinces intérieures, & c'eſt préciſément la mê-

Liv. IV.

Liv. IV.

me route qu'ils ont dû ſuivre en ſuppoſant qu'ils vinſſent d'Aſie. La deſcription que les Mexicains faiſoient de la figure, des mœurs, de la maniere de vivre de leurs ancêtres à cette époque, eſt une peinture fidele des tribus ſauvages de Tartares, dont je ſuppoſe qu'ils ſont deſcendus.

Je terminerai ici cette diſcuſſion ſur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiſtoire de l'Amérique. J'ai oſé examiner la queſtion, mais ſans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun ſyſtême. Lorſqu'une recherche eſt par ſa nature trop obſcure & trop compliquée pour qu'il ſoit poſſible d'arriver à des conſéquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui ſont probables (1).

Etat & caractere des Américains.

Il eſt plus intéreſſant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens

(1) Acoſta, *hiſt. nat. & mor. lib. VII, c. 2, &c.* Garcia, *Origen. de los Indios, lib. V, c. 3.* Torquemada, *Monor. Ind. lib. 1, c. 2, &c.* Boturini Benaduci, *idea de una hiſt. de l'Am. ſept. §. XVIII, p. 127.*

qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'eſt qu'un objet de curioſité ; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus inſtructives qui ſoient dignes d'occuper le philoſophe ou l'hiſtorien. Si l'on veut completter l'hiſtoire de l'eſprit humain & parvenir à une parfaite connoiſſance de ſa nature & de ſes procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les ſituations diverſes où la nature l'a placé ; il faut ſuivre ſes progrès dans les différens états de ſociabilité par où il paſſe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état ſocial. Il faut examiner à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvemens de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philoſophes & hiſtoriens de la Grece & de Rome, qui ſont nos guides dans cette recherche, comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'au- Liv. IV.

Liv. IV.

cun moyen d'obſerver l'homme dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient, avoient déjà achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scythes & les Germains ſont les peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens auteurs nous aient tranſmis quelque détail authentique ; mais ces mêmes peuples poſſédoient déjà des troupeaux & des beſtiaux, ils connoiſſoient des propriétés de différentes eſpeces, & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civiliſation.

Moins civiliſés qu'aucun autre peuple de la terre.

La découverte du nouveau monde, a aggrandi la ſphere des ſpéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu obſerver les différens peuples de notre continent. C'eſt en Amérique que l'homme ſe montre ſous la forme la plus ſimple où nous concevons qu'il puiſſe ſubſiſter. Nous y voyons des ſociétés qui com-

commencent seulement à se former, & nous pouvons observer les sentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ses liens & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poëtes, existoit réellement dans cet autre hémisphere. La plus grande partie de ses habitans, étrangers à l'industrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelqu'idée de propriété & jouissoient en commun des biens que produisoit la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avoit sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties de cet état grossier, & qui eussent commencé d'une maniere sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Amé-

Liv. IV.

ricains dans le plus haut degré de civiliſa-
LIV. IV. tion où ils ſoient jamais parvenus.

Cette recherche eſt bornée aux tribus les plus ſauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on obſervât quelques diverſités dans le caractere, les mœurs & les inſtitutions de ces différentes tribus, elles ſe trouvoient à peu près dans un même état de ſociété, tellement ſimple & groſſier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *ſauvages*. Dans une hiſtoire générale de l'Amérique il ſeroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonſtances qui contribuent à former le caractere des individus qui la compoſent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails faſtidieux & interminables. Les qualités qui diſtinguent ces différens peuples ont entr'elles une ſi grande reſſemblance, qu'elles peuvent être préſentées ſous les mêmes traits. Si quelques circonſtances paroiſſent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il ſuffira de les indiquer & d'en rechercher

les cauſes, à meſure que l'occaſion de les obſerver ſe préſentera.

Difficultés de ſe procurer des informations exactes.

Il eſt extrêmement difficile de ſe procurer des informations ſatisfaiſantes & authentiques ſur les mœurs des peuples lorſqu'ils ne ſont pas encore civiliſés: pour découvrir ſous cette forme groſſiere leur véritable caractere & pour recueillir les traits qui les diſtinguent, il faut dans l'obſervateur autant d'impartialité que de ſagacité; car dans les différens degrés de ſociabilité, les facultés, les ſentimens & les deſirs de l'homme ſont tellement appropriés à ſa ſituation qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ſes jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede, & partout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. De-là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui ſentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, ſont portées à regarder avec dé-

Liv. IV.

dain les peuples ſauvages; & dans l'orgueil de leur ſupériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaiſirs de ces peuples ſoient dignes de l'homme. Ces nations groſſieres & ſauvages ont rarement été obſervées par des perſonnes douées de cette force d'eſprit ſupérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, ſous quelqu'aſpect qu'il ſe préſente, avec candeur & avec diſcernement.

Incapacité des premiers obſervateurs.

Les Eſpagnols qui entrerent les premiers en Amérique & eurent occaſion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fuſſent ſubjuguées, diſperſées ou détruites, étoient bien loin de poſſéder les qualités néceſſaires pour bien obſerver le ſpectacle intéreſſant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le ſiecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore aſſez de progrès dans les connoiſſances ſolides pour qu'ils euſſent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien obſerver des objets ſi différens de

ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loisir & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatiens de s'emparer d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espece d'hommes, propres uniquement à la servitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractere de leur esprit, ou à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrerent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent, en général, le même esprit & le même caractere; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient. Liv. IV.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions Leurs préjugés.

Liv. IV.

qu'ils nous ont laiſſées ſur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des diſputes ſur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéreſſés à rendre perpétuelle la ſervitude de ce peuple, le préſentoit comme une race ſtupide & obſtinée, incapable d'acquérir des idées religieuſes & d'être formée aux occupations de la vie ſociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la converſion des Indiens, affirmoit que, malgré leur ignorance & leur ſimplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des inſtructions & des réglemens convenables, il ſeroit aiſé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverſe fut ſoutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorſque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les diſputans. La plupart des laïques embraſſerent la premiere opinion; tous les eccléſiaſtiques ſéculiers furent les défenſeurs de l'autre; & nous voyons conſtamment que ſelon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il

étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connoissance parfaite du caractere de ce peuple, & mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Systêmes des philosophes.

Il s'étoit écoulé près de deux siecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considérable dans l'histoire de l'espece humaine, & les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'observation ; mais, au lieu de répandre la lumiere sur ce sujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatiens dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des systêmes, lorsqu'ils auroient dû chercher

Liv. IV.

des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célebres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus longtems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ses habitans, nouvellement appellés à l'existence & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensi-

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tome III, p.* 494; *tom. IX, p.* 113, 114.

bilité & de vigueur dans ſes facultés morales (1). D'autres philoſophes, oppoſés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il ſoit ſuſceptible, longtems avant que de parvenir à un état de civiliſation, & que dans la ſimplicité groſſiere de la vie ſauvage, il déployoit une élévation d'ame, un ſentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des ſociétés policées (2). Ils paroiſſent croire que l'état de l'homme eſt d'autant plus parfait, qu'il eſt moins civiliſé. Ils décrivent les mœurs des ſauvages de l'Amérique avec l'enthouſiaſme de l'admiration, comme s'ils vouloient les propoſer pour modeles au reſte de l'eſpece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs reſſources pour les revêtir d'une apparence de vérité. LIV. IV.

Comme toutes ces circonſtances concourent à embrouiller & obſcurcir toutes les recherches ſur l'état des nations ſauvages de

(1) M. de Paw, *recherches philoſ. ſur les Amériq.*
(2) M. Rouſſeau, *paſſim.*

Liv. IV.

l'Amérique, il eſt néceſſaire d'y procéder avec beaucoup de circonſpection.

Lorſque nous ſommes guidés dans ce travail par les obſervations éclairées du petit nombre de philoſophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons haſarder de porter un jugement; mais lorſque nous n'avons pour garants que les remarques ſuperficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de miſſionnaires, il faut ſouvent héſiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la ſagacité d'obſerver. Sans ſe livrer aux conjectures, ſans montrer de penchant pour aucun ſyſtême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Méthode obſervée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la ſimplifier autant qu'il eſt poſſible. L'homme exiſtoit comme individu avant de devenir membre d'une ſociété. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent ſous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui réſultent du ſecond. Ce procédé

eſt particulierement indiſpenſable pour étudier les mœurs des peuples ſauvages. Leur union politique eſt ſi imparfaite; leurs inſtitutions & leurs réglemens civils ſont en ſi petit nombre, ſi ſimples, revêtus d'une autorité ſi foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une ſociété réguliere. Le caractere d'un ſauvage réſulte preſqu'entiérement de ſes idées & de ſes ſentimens comme individu; il n'eſt que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je ſuivrai cet ordre naturel dans mes recherches ſur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus ſimple au plus compoſé.

Je conſidérerai, I. la conſtitution phyſique des Américains dans les pays dont il eſt queſtion; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domeſtique; IV. leurs inſtitutions & leur état politique; V. leur ſyſtême de guerre & de ſûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs inſtitutions religieuſes; VIII. les coutumes particulieres & iſolées qui ne peuvent ſe ranger ſous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appré-

Liv. IV.

ciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

Conſtitution phyſique des Américains.

I. *Conſtitution phyſique des Américains.* Le corps humain eſt moins affecté par le climat que celui d'aucune autre eſpece animale. Quelques animaux ſont bornés à une région particuliere du globe & ne peuvent exiſter au-delà: d'autres peuvent bien ſupporter les intempéries d'un climat qui leur eſt étranger; mais ils ceſſent de multiplier dès qu'ils ſont tranſportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit aſſignée pour demeure. Ceux-même qui peuvent ſe naturaliſer dans des climats différens éprouvent les effets de toute tranſplantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur eſpece eſt ſuſceptible. L'homme eſt la ſeule créature vivante dont l'organiſation ſoit à la fois aſſez robuſte & aſſez flexible pour lui permettre de ſe répandre ſur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier ſous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'eſt pas abſolument inſenſible à l'influence du climat, & lorſqu'il eſt expoſé aux excès de la chaleur &

du froid, il diminue de grandeur & de force.

La premiere vue des habitans du nouveau monde inſpira à ceux qui les découvrirent une telle ſurpriſe, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémiſphere. Leur teint eſt d'un brun rougeâtre, reſſemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux ſont noirs, longs, groſſiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps ſont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (2). Leurs traits ſont réguliers, quoique ſouvent déformés par les efforts abſurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aſpect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les iſles où les quadrupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produiſoit preſque d'elle-même, la conſtitution phyſique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chaſſe, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; ſur le continent où les forêts abondent en gibier de toute eſpece,

Liv. IV. Leur teint, leur figure, &c.

(1) Oviedo, *Sommario p.* 46. D. *Vie de Colomb, chap.* 24.

(2) Voyez la NOTE XLII.

LIV. IV.

& où la principale occupation de plusieurs peuplades étoit de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus distingués par l'agilité que par la force : ils ressembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail (1). Non-seulement ils avoient de l'aversion pour la fatigue; ils étoient même incapables de la supporter, & lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils succomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foiblesse de constitution, qui étoit universelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espece d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de

(1) Voyez la NOTE XLIII.

(2) Oviedo, *som. p.* 51. *Voy. de* Corréal II, 138. Wafer's *description*, *p.* 131.

(3) B. Las Casas, *brev. relac. p.* 4. Torquem. *Monar.* I, 580. Oviedo *Somario*, *p.* 41 : *Histor. lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 5. Simon, *p.* 41.

foibleſſe, occaſionné par quelques vices dans ſa conſtitution. Il eſt dépourvu d'un ſigne de virilité & de force. Cette particularité qui diſtingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere de ſe nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains ſoient extrêmement inſipides, parce qu'ils ne connoiſſent point l'uſage du ſel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades ſauvages qui vivent d'alimens également ſimples, ſans avoir cette marque de dégradation ni aucun ſymptôme apparent d'une diminution de force. Liv. IV.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la conſtitution de leur corps quelques principes naturels de foibleſſe, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent, a été citée par pluſieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples conſomment, varie ſelon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur conſtitution phyſique. Sous

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouvelle France. III.* 310.

LIV. IV.

la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes paſſent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, ſi remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Eſpagnols témoignerent leur étonnement en obſervant cette particularité non-ſeulement dans les iſles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut ſurpaſſer de beaucoup l'abſtinence des hermites les plus auſteres (1); tandis que d'un autre côté l'appétit des Eſpagnols parut aux Américains d'une voracité inſatiable: ceux-ci diſoient qu'un Eſpagnol dévoroit en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foibleſſe naturelle des Américains eſt le peu de ſenſibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les

(1) Ramuſio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquiſta*, &c. *p.* 39. Hakluyt III, 468, 508.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. II. c.* 16.

les plaiſirs de l'amour. Cette paſſion deſtinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union ſociale & une ſource de tendreſſe & de bonheur, eſt la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état ſauvage; quoiqu'en quelques occaſions l'exceſſive fatigue & dans tous les tems la difficulté de ſe procurer la ſubſiſtance, puiſſent paroître contraires à cette paſſion & concourir à en diminuer l'énergie; cependant les nations les plus ſauvages des autres parties du globe ſemblent éprouver ſon influence d'une maniere plus puiſſante que les habitans du nouveau monde. Le Negre brûle de toute l'ardeur des deſirs qui eſt naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus groſſiers de l'Aſie montrent également un degré de ſenſibilité proportionnée à leur poſition ſur le globe. Mais les Américains ſont à un degré étonnant inſenſibles à la puiſſance de ce premier inſtinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes ſont traitées par les naturels avec froideur & indifférence: elles ne ſont pas l'objet de cette affection tendre qui ſe forme dans les ſociétés civiliſées, & Liv. IV.

Liv. IV.

n'inſpirent point ces deſirs ardens, naturels aux nations encore groſſieres. Même dans les climats où cette paſſion acquiert d'ordinaire ſa plus grande énergie, le ſauvage de l'Amérique regarde ſa compagne avec dédain, comme un animal d'une eſpece inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner ſon affection par des ſoins aſſidus, & s'embarraſſe encore moins de la conſerver par la complaiſance & la douceur (1). Les Miſſionnaires eux-mêmes, malgré l'auſtérité des idées monaſtiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre ſexe (2); & il ne faut attribuer cette réſerve à aucune opinion particuliere, qui leur faſſe attacher quelque mérite à la chaſteté des femmes; c'eſt une idée trop rafinée pour un ſauvage, & qui tient à une dé-

(1) Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *p.* 32, &c. Rochefort, *Hiſt. des Iſles Antilles*, *p.* 461. *Voyage de* Coréal II, 141. Ramuſio, III, 309. F. Lozano, *Deſcription del Gran Chaco*, 71. Falkner's, *Deſcription of Patagon. p.* 125. *Lettere di* P. Cataneo, *ap.* Muratori II, *Chriſtian. Felice I*, 305.

(2) Chanvalon *p.* 51, *Lettr. édif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas I, 81. Ribas, *Hiſt. de los triumf. p.* 2.

licateſſe de ſentiment & d'affection qui lui eſt étrangere.

Réflexion ſur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait ſur les facultés phyſiques ou intellectuelles des races particulieres d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus ſéduiſante que celle d'attribuer à un ſeul principe des ſingularités caractériſtiques qui ſont l'effet de l'action combinée de pluſieurs cauſes. Le climat & le ſol d'Amérique different à tant d'égards de ceux de l'autre hémiſphere, & cette différence eſt ſi ſenſible & ſi frappante que des philoſophes diſtingués ont trouvé cette circonſtance ſuffiſante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la conſtitution des Américains. Ils attribuent tout aux cauſes phyſiques & regardent la foibleſſe de corps & la froideur d'ame des Américains comme des conſéquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des cauſes morales & politiques méritoit quelqu'attention, car elles operent avec autant de force que celles par leſquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phénomenes ſinguliers dont on a parlé. Partout où l'état de ſociété eſt tel qu'il en réſulte des beſoins & des

Liv. IV.

desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulieres ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il

pourroit acquérir un degré de force qu'il ne poſſede point dans ſon état actuel. C'eſt une vérité confirmée par l'expérience. Partout où les Américains ſe ſont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils ſont devenus robuſtes de corps & capables d'exécuter des choſes qui paroiſſent non-ſeulement ſurpaſſer les forces d'une conſtitution auſſi foible que celle qu'on ſuppoſoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1). LIV. IV.

Le même raiſonnement peut s'appliquer à ce qui a déja été obſervé ſur le peu de nourriture dont ils ont beſoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & ſouvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonſtance relative à la conſtitution phyſique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique ſont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de ſe procurer leur ſubſiſtance, & partout où ils ſont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'eſt pas inférieur à celui des autres hommes ; & en

(1) Voyez la NOTE XLIV.

Liv. IV.

quelques endroits ils ont même paru à quelques obſervateurs d'une voracité remarquable (1).

L'action des cauſes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux ſexes. Dans un état de civiliſation très-avancé, cette paſſion, enflammée par la contrainte, rafinée par la délicateſſe des ſentimens, encouragée par la mode, occupe & embraſe le cœur tout entier. Ce n'eſt plus un ſimple inſtinct de nature; le ſentiment ajoute à l'ardeur des deſirs & l'ame ſe ſent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle ſoit ſuſceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur ſituation ſont exempts des ſoins & des travaux de la vie. Parmi ceux des claſſes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette paſſion a moins de violence: occupés ſans relâche à ſe procurer leur ſubſiſtance & à pourvoir au premier beſoin de la nature, ils ont peu de loiſir pour ſe livrer aux impreſſions d'un beſoin ſecondaire. Mais ſi la

(1) Gumilla II, 12-70-237. Laſitau I, 515. Ovalle Church. III, 81. Muratori I, 295.

nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différens des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé, doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation. LIV. IV.

On observe en conséquence que dans les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des

LIV. IV.

exemples frappans dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivieres, où abondent les subsistances, & parmi d'autres peuplades qui possedent des terreins où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force ; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs ; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossieres ; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoi-

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *Mém. sur la Louisiane* I, 155.

Liv. IV.

Aucun Américain difforme.

Quoique la conſtitution phyſique des Américains ſoit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui ſoit difforme, mutilé ou privé de quelques ſens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leur figure & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cauſe de ce phénomene dans l'état phyſique de ces peuples. Ils ſuppoſent que les enfans naiſſent ſains & vigoureux, parce que les peres ne ſont ni épuiſés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état ſauvage, le corps humain, toujours nud & ſans entraves depuis la premiere enfance, en conſerve mieux ſa forme naturelle; que tous les membres acquierent une proportion plus juſte que lorſqu'ils ſont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en alterent les formes (1). On ne peut pas ſans doute refuſer de reconnoître à quelques égards l'influence de ces cauſes; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui eſt commun à toutes les nations ſauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le gé-

(1) Piſo, *p.* 6, *lib. IX*, *c.* 4.

Liv. IV.

nie de cet état de société. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours, qu'il eſt très-difficile d'élever les enfans chez les nations ſauvages. Les moyens de ſubſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrein & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche auſſi pénible & auſſi longue que celle d'élever leurs enfans, étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir, & par l'uſage de certaines herbes ſe procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations, perſuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui ſoient en

(1) Ellis, *voyage à la baye d'Hudſon*, 198. Herrera, *dec.* 7.

état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroissent foibles & mal constitués, comme peu dignes d'être conservés (1). Chez ceux-mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très peu de ceux qui naissent avec quelqu'imperfection physique parviennent à l'âge viril (2). Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constans, assurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent se conserver malgré la difformité & les vices physiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner longtems leur misérable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde, où l'établissement des Eu-

Liv. IV.

(1) Gumilla, 2--234. Techo's, *hist. of Paraguay*, &c. Churchill's, *collect.* 6—108.

(2) Creuxii *hist. Canad.* p. 57.

Liv. IV.

ropéens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, & où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelqu'imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Ressemblance frappante dans la forme des Américains.

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la premiere fois les différentes contrées situées sous la zone torride, ils dûrent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de Negres en Amérique (2), & la cause de ce phé-

(1) *Voyage de Ulloa I*, 233.

(2) P. Martyr, *dec. p.* 71.

nomene extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du Negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singuliere dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie & les parties tempérées de l'Afrique sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique, où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par diffé- Liv. IV.

Liv. IV.

rentes cauſes que j'ai déjà expliquées, le climat ſemble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans ſur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent ſous la zone torride eſt à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des obſervateurs attentifs qui ont eu occaſion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort diſtantes les unes des autres, ont été frappés de la reſſemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais ſi la main de la nature ſemble n'avoir ſuivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes auſſi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été reſſuſcitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée auſſi d'êtres humains d'une forme monſtrueuſe & fantaſtique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produiſoit des Géans

(1) Voyez la Note XLV.

d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des deſcriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes ſans tête, dont les yeux & la bouche ſe trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ſes productions eſt ſi grande, qu'il y auroit de la préſomption à vouloir fixer des bornes à ſa fécondité & à rejetter indiſtinctement toute relation qui ne ſeroit pas entierement conforme à notre expérience & à nos obſervations limitées. Mais ſe hâter d'adopter, ſur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un caractere de merveilleux, c'eſt une autre extrêmité encore moins digne d'un eſprit philoſophe; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foibleſſe à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire aſſez. A meſure que les connoiſſances s'étendent & que la nature eſt obſervée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amuſoient les ſiecles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus ſur l'Amérique; on a cherché en vain les monſtres qu'ils ont décrits, &

l'on ſait aujourd'hui que ces provinces où
LIV. IV. ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme extraordinaire, ſont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puiſſe, ſans entrer dans aucune diſcuſſion, rejetter de pareilles relations comme fabuleuſes, il y a d'autres variétés de l'eſpece humaine qu'on prétend avoir été obſervées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiſſant fondées ſur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulierement obſervées en trois cantons différens; la premiere ſe trouve à l'iſthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curioſité & d'intelligence qu'on ne s'attendroit à en trouver dans un aſſocié des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuſe, mais ſinguliere. Suivant ſa deſcription ils ſont d'une petite taille, d'une conſtitution délicate & incapable de ſupporter la fatigue. Leur teint eſt d'un blanc de lait fade, qui ne reſſemble point à celui des blonds par-

(1) Voyez la NOTE XLVI.

mi les Européens, & ſans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau eſt couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs ſourcils & leurs cils ſont de la même nuance. Leurs yeux ſont d'une forme ſinguliere & ſi foibles qu'ils ont de la peine à ſupporter la lumiere du ſoleil; mais ils voient diſtinctement à la lumiere de la lune, & ils ſont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race ſemblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il eſt vrai, parmi les animaux rares & monſtrueux que Montézuma avoit raſſemblés, quelques créatures humaines reſſemblant aux hommes blancs du Darien (2); mais comme l'empire du Mexique étendoit ſa domination juſqu'aux provinces qui bordent l'iſthme de Darien, il eſt probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque ſingularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme conſtituant une eſpece particuliere. Parmi

(1) Wafer, *deſcr. de l'Iſthme de Darien, dans les voyages de Dampierre; tom. III.*

(2) Cortès, *ap. Ramus. p.* 241, *E.*

Liv. IV.

les Negres de l'Afrique, ainſi que dans quelques iſles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractériſtiques des hommes blancs du Darien : les premiers ſont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs ſont de la même couleur que ceux des habitans du pays : cette obſervation s'applique également à la progéniture anomale des Negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'eſt pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui eſt propre à ſon pays (1). On peut donc tirer une concluſion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'eſt qu'ils forment une race dégénérée & non une claſſe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foibleſſe particuliere qui marque leur dégradation, leur a été tranſmiſe par quelque maladie ou vice phyſique de leurs parens. On a obſervé, comme une preuve déciſive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les

(1) Margrav. *hiſt. rer. nat. braſ. lib. VIII, c.* 4.

Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfans naiſſent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même ſol (1). Liv. IV.

Le ſecond diſtrict occupé par des habitans qui different à l'extérieur des autres Américains, eſt ſitué ſous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le pays eſt habitable. Les malheureux habitans de ces triſtes régions, connus en Europe ſous le nom d'Eſquimaux, ſe ſont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce ſentiment d'orgueil national qui conſole les peuples les plus groſſiers & les plus miſérables. Ils ſont robuſtes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une groſſeur déméſurée & les pieds d'une petiteſſe également diſproportionnée. Leur teint, quoique baſané, parce qu'ils ſont continuellement expoſés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains, & les hommes ont des barbes qui

(1) Wafer, *p.* 348. Demanet, *hiſt. de l'Afrique II, p.* 234. *Recherches philoſ. ſur les Amér. II, p.* 1, *&c.*

LIV. IV.

ſont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités diſtinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui eſt l'affinité de leur langue avec celle des Groenlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec aſſez de confiance que les Eſquimaux ſont une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude ſur les habitans du troiſieme diſtrict, qui eſt ſitué à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui pendant deux ſiecles & demi ont été un ſujet de diſpute pour les ſavans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, diſperſées ſur cette région vaſte, mais peu connue, de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata juſqu'au détroit de Magellan. Leur réſidence propre eſt dans cette partie de l'intérieur des terres qui borde le fleuve Negron ; mais dans la ſaiſon des chaſſes ils pouſſent ſouvent leurs

(1) Ellis, *voyage à la baie d'Hudſon*, *p.* 130-131 ; de la Potherie, *tom. I*, *p.* 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river. Phil. tranſ. vol. LX*, *p.* 109.

courſes juſqu'au détroit qui ſépare la terre-de-feu du continent. Les premieres relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race giganteſque d'une taille au-deſſus de huit pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On obſerve parmi différentes claſſes d'animaux des différences tout auſſi remarquables pour la groſſeur. Les grandes races de chevaux & de chiens ſurpaſſent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons ſont ſuppoſés s'élever au-deſſus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur eſpece eſt ſuſceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourriſſans. Ce n'eſt donc pas dans les déſerts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de ſauvages dépourvus d'induſtrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de ſa nature & diſtingué par une ſupériorité de grandeur & de force, fort au-deſſus de

Liv. IV.

(1) Falkner's, *deſcript. of Patagonia*, p. 102.

Liv. IV.

tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a beſoin des preuves les plus poſitives & les plus inconteſtables pour établir un fait ſi contraire aux loix & aux maximes générales qui ſemblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités eſſentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique pluſieurs voyageurs, dont le témoignage eſt d'un grand poids, aient depuis Magellan viſité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1); quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille giganteſque & que d'autres aient tiré la même concluſion en meſurant la trace de leurs pieds ou les ſquelettes des morts; cependant les relations des uns & des autres different dans des points ſi eſſentiels & ſont mêlés de tant de circonſtances évidemment fauſſes & fabuleuſes qu'il eſt impoſſible d'y donner une entiere confiance. D'un autre côté, quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus diſtingués par le diſcernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien

(1) Voyez la NOTE XLVII.

faits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problêmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complettes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé. Liv. IV.

Leur santé.

Pour nous former une idée complette sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphere, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse

par la dégradation ſucceſſive de la nature.
LIV. IV. On trouve en effet parmi les Américains, ainſi que chez d'autres peuples ſauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite ſemble indiquer une vieilleſſe extraordinaire. Mais, comme la plupart des ſauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient auſſi aiſément le paſſé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il eſt impoſſible de connoître leur âge avec un certain degré de préciſion (1). Il eſt évident que la durée commune de leur vie doit varier conſidérablement, ſelon la diverſité des climats & la maniere différente dont les hommes ſe nourriſſent. Cependant, ils ſemblent être partout exempts de pluſieurs des infirmités qui affligent les nations civiliſées. Ils ne connoiſſent aucune des maladies qui ſont le produit immédiat du luxe ou de la pareſſe, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortege de maux accidentels auxquels nous ſommes ſujets.

Leurs maladies. Mais, quelle que ſoit la ſituation où l'homme

(1) Ulloa, *notic. Américc.* 323. Bauc.oft, *nat. hiſt. of Guiana, p.* 334.

me ſe trouve placé, il eſt né pour ſouffrir. Ses maladies dans l'état ſauvage ſont, à la vérité, en plus petit nombre; mais, comme celles des animaux, à qui l'homme reſſemble beaucoup dans ce genre de vie, elles ſont plus violentes & plus funeſtes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie ſauvage en produiſent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de ſubſiſtance ſont précaires, ils paſſent ſouvent d'une diſette extrême à une extrême abondance, ſelon les viciſſitudes de la fortune dans leurs chaſſes ou celles des ſaiſons dans les productions de la nature. Leur exceſſive voracité dans l'une de ces ſituations & leur abſtinence rigoureuſe dans l'autre ſont également nuiſibles; car, quoique l'homme puiſſe s'accoutumer par l'habitude, ainſi que les animaux de proie, à ſupporter une longue abſtinence & à manger enſuite avec voracité, ſa conſtitution ne peut manquer d'être fortement affectée par ces contraſtes violens & ſubits. Ainſi la force & la ſanté des ſauvages eſt dans certains tems altérée par ce que leur fait ſouffrir la diſette

Liv. IV.

Liv. IV.

d'alimens, & en d'autres tems ils ſont ſujets aux maladies qui naiſſent des indigeſtions & de l'excès de nourriture. Ces maladies ſont ſi communes qu'on peut les regarder comme une ſuite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils ſont très-ſujets auſſi à la conſomption, aux pleuréſies, à l'aſthme & à la paralyſie (1), maladies produites par la fatigue & les peines exceſſives qu'ils ont à ſupporter dans la chaſſe & dans la guerre, ou par les intempéries des ſaiſons auxquelles ils ſont continuellement expoſés. Dans la vie ſauvage l'excès de fatigue attaque violemment la conſtitution; dans les ſociétés policées l'intempérance la mine. Il n'eſt pas aiſé de déterminer laquelle de ces deux cauſes produit les plus funeſtes effets & contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere eſt certainement plus étendue: les effets pernicieux du luxe ne ſe font ſentir dans toutes les ſociétés qu'à un petit nombre d'individus; les peines de la vie ſauvage ſe font égale-

(1) Charlevoix, *Nouv. Fr.* 3. Lafitau II, *p.* 460. De la Potherie, *p.* 2, 37.

ment ſentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine eſt plus courte parmi les ſauvages que chez les peuples induſtrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des deſirs criminels, ſemble avoir été particuliere aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoiſonnoient déjà la vie humaine, a peut-être plus que compenſé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant ſon nom du pays où elle a d'abord exercé ſes ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal françois. Elle ſe montra d'abord ſi terrible, avec des ſymptômes ſi violens, & des progrès ſi rapides & ſi funeſtes, qu'elle ſe jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans ſa marche & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annon-

Liv. IV.

cât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siecles & demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une maniere sensible; enfin, semblable à la lepre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siecles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale, ainsi que celle de l'Orient, ne sera plus connue que par les descriptions (1).

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir eu de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espece; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

dans leur action. Dans les premiers âges de la ſociété, où l'état de l'homme eſt encore ſimple & groſſier, ſa raiſon eſt très-peu exercée & ſes deſirs ſe meuvent dans une ſphere très-étroite. De-là naiſſent deux caracteres remarquables qui diſtinguent l'eſprit humain dans cet état : ſes facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées ; ſes efforts & ſes émotions ſont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres ſe remarquent clairement chez les plus ſauvages des tribus Américaines & forment une partie eſſentielle de leur deſcription.

Facultés intellectuelles très-limitées.

Ce que les nations polies appellent raiſonnemens ou recherches de ſpéculation, eſt entierement inconnu dans ce premier état de ſociété, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amuſement de l'homme, juſqu'à ce qu'il ait fait aſſez de progrès pour ſe procurer une ſubſiſtance conſtante & aſſurée & pour jouir du loiſir & du repos. Les penſées & l'attention d'un ſauvage ſont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéreſſent immédiatement ſa conſervation ou une jouiſſance actuelle. Tout ce qui eſt au-delà échappe à ſes regards, ou lui eſt parfaitement indifférent : ſemblable aux ani-

Liv. IV.

maux, ce qui eſt ſous ſes yeux l'intéreſſe & l'affecte; ce qui eſt hors de la portée de ſa vue ne lui fait aucune impreſſion (1). Il y a en Amérique pluſieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune diſpoſition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs ſoins ne s'étendent pas juſques-là. Ils ſuivent aveuglément l'impulſion du ſentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarraſſent point des conſéquences qui peuvent en réſulter dans la ſuite, ni même de celles qui ne ſe préſentent pas immédiatement à leur eſprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur préſente quelqu'utilité ou quelque jouiſſance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'eſt pas l'objet d'un beſoin ou d'un deſir du moment (2). Lorſqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe ſe ſent diſpoſé à ſe livrer au ſommeil, il n'y a aucune conſidération qui puiſſe le tenter de vendre ſon hamac; mais le matin, lorſqu'il ſe leve pour ſe livrer aux travaux ou aux plaiſirs que le jour lui

(1) Ulloa, *Noticias Americ. p.* 222.

(2) Venegas, *hiſtoire de la Californie, 1, p.* 66. Churchill *collect. V*, 693. Borde, *deſcr. des Caraïbes, p.* 16. Ellis, *Voy.* 194.

annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper ſon imagination (1). A la fin de l'hiver, quand l'impreſſion de ce que la rigueur du froid lui a fait ſouffrir eſt encore récente dans l'eſprit du ſauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour ſe bâtir une hutte commode qui puiſſe le garantir contre l'inclémence de la ſaiſon ſuivante; mais à meſure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ſes travaux & n'y penſe plus, juſqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (2). Liv. IV.

Si pour les intérêts les plus preſſans, & à ce qu'il ſemble les plus ſimples, la raiſon de l'homme ſauvage & dénué de culture, differe ſi peu de la légereté des enfans & du pur inſtinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence ſur les autres actions de ſa vie. Les objets ſur leſquels la raiſon s'exerce & les recherches auxquelles elle ſe livre, dépendent de la ſituation où l'homme eſt placé, & lui ſont indiquées par ſes affections & ſes beſoins.

(1) Labat, *Voy. II*, 114, 115. Dutertre, *II*, 385.
(2) Adair, *hiſt. of Amer. ind.* 417.

Liv. IV.

Les réflexions qui paroiſſent les plus néceſſaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de ſociété, ne ſe préſentent jamais à eux dans un autre ordre de choſes. Chez les nations civiliſées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres eſt regardée comme une ſcience eſſentielle & élémentaire, dont l'invention & l'uſage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'hiſtoire. Mais parmi des ſauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richeſſes accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique eſt un art inutile & ſuperflu; auſſi eſt-elle entierement inconnue à pluſieurs peuplades Américaines. Il y a des ſauvages qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & n'ont aucun terme pour diſtinguer un nombre ſupérieur (1). Quelques-uns comptent juſqu'à dix, & d'autres juſqu'à vingt. Lorſqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au-delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre eſt égal à celui de leurs cheveux, ou diſent avec étonnement qu'il eſt ſi

(1) La Condamine, *p.* 67. Stadius, *ap. de Bry*, X. 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres Edif.* 23-314.

si grand qu'il est impossible de l'exprimer (1). Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans cet état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul (2). Cependant, aussitôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Brésil, du Paraguai & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres (3). Les Cherakis, qui forment une nation moins

(1) Dumont, *Louis. I, p.* 187. Herrera, *decad.* 1, *lib. III, c.* 3. Biet, 396. Borde, 6.

(2) C'est le cas des Groenlandois, *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtschadales, *voy.* l'Abbé Chappe, *tom. III, p.* 17.

(3) Charlevoix, *Nouv. Fr. III, p.* 402.

Liv. IV.

considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (1).

Ils n'ont point d'idées abstraites.

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut gueres en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales; il ne considere point leurs qualités particulieres & ne se rend point compte des impressions qu'ils font sur son propre esprit.

(1) Adair, *hist of Amer. ind. p.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

Ainſi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *univerſelles*, *abſtraites* ou *réfléchies*. L'activité de ſon intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & ſon raiſonnement ne peut s'exercer que ſur les choſes ſenſibles. Cela eſt ſi évident chez les nations les plus groſſieres de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un ſeul mot pour exprimer ce qui n'eſt pas matériel. Les mots de *tems*, d'*eſpace*, de *ſubſtance* & mille autres termes qui expriment des idées abſtraites & univerſelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un ſauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans ſa miſérable cabane, ou couché ſous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de ſe livrer à de vaines ſpéculations. Ses penſées ne ſe portent pas au-delà de ce qui intéreſſe la vie animale, & lorſqu'elles ne ſont pas dirigées vers quelqu'objet d'utilité préſente, ſon eſprit reſte dans une entiere inaction. Dans les ſituations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'induſtrie pour ſatisfaire aux beſoins ſimples de la na-

(1) La Condamine, *p.* 54.

Liv. IV.

ture, l'esprit est si rarement mis en activité que les facultés du raisonnnement n'ont presqu'aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la premiere fois, qu'ils ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espece humaine & les regarderent comme des animaux qui leur étoient inférieurs. (1) Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce tems, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 15.

(2) Torquemada, *mond. ind. III.* 198.

auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occaſion d'obſerver les plus ſauvages de ces peuples, ont été auſſi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme eſt peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut ſe procurer ſa ſubſiſtance avec la même facilité, où les hommes ſont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la néceſſité développe leurs talens & aiguiſe leur invention; de ſorte que les facultés intellectuelles y ſont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands diſtricts de ce continent, ſont des peuples d'un eſprit cultivé & étendu en comparaiſon de ceux qui habitent les iſles ou les bords du Maragnon & de l'Orenoque. Leurs occupations ſont plus variées, leur ſyſtême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne ſoient dirigées vers les objets qui intéreſſent im-

Liv. IV.

médiatement l'homme ſauvage. Les Américains ſeptentrionaux, ainſi que ceux du Chili, lorſqu'ils ne ſont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chaſſe, conſument leur tems dans une indolence ſtupide, & ne connoiſſent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur eſprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raiſon humaine ſe meut dans une ſphere ſi étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ſes plus grands efforts, à la connoiſſance des principes & des maximes générales qui ſervent de fondement à la ſcience, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état ſauvage, ne ſe portant point ſur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Facultés intellectuelles, foibles & languiſſantes.

Par un effet des mêmes cauſes, les puiſſances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & preſque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civiliſée mettent les hommes en mouvement & les portent à ſoutenir longtems des efforts pénibles de vigueur ou d'induſtrie,

(1) Laſitau, II, 2.

nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence & une inaction totale: tout le bonheur auquel ils aspirent c'est d'être dispensés de travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole (1). Liv. IV.

Leur aversion pour le travail est telle, que ni l'espérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la surmonter. Ils paroissent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude Manque de précaution.

(1) Bouguer, *voyag. au Pérou*, 102. Borde, 15.

Liv. IV.

pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut appaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme leurs desirs ne sont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces ressorts puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, en quelque partie de l'Amérique, se montre sous une forme si grossiere que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, & que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux il n'a point de résidence fixe ; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons ; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante ; il ne sait ni semer, ni recueillir ; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit successivement d'elle-même ; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut rester longtems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particulierement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; c'est alors que les travaux réguliers commencent & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit de paresse & d'insouciance de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossieres le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyan-

Liv. IV. Variété sur ces objets.

Liv. IV. ce n'eſt pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils ſuivent, relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent ſur la pêche pour leur ſubſiſtance pendant une partie de l'année, ſur la chaſſe pour une autre partie, & ſur le produit de leur culture pour une troiſieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes ſaiſons & à faire quelques proviſions pour les beſoins reſpectifs de ces tems divers, ils n'ont point la ſagacité de proportionner ces proviſions à leur conſommation, ou bien ils ſont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent ſouvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus groſſieres. Ce qu'ils ſouffrent une année ne ſert ni à augmenter leur induſtrie, ni à leur inſpirer plus de prévoyance pour prévenir un ſemblable malheur (1). Cette indifférence ſi peu réfléchie ſur l'avenir, qui eſt l'effet de l'ignorance & la cauſe de la pareſſe, caractériſe l'homme dans tous les de-

(1) Charlevoix, *Nouv. France. III*, 338. *Lettr. édif.* 23. 98. *Deſcript. de la Nouv. France.* Osborn's *collect.* 2, 880. De la Potherie. II, 63.

grés de la vie ſauvage; & par une biſarre ſingularité de ſa conduite, il devient d'autant moins inquiet ſur ſes beſoins que les moyens d'y pourvoir ſont plus incertains & plus difficiles à obtenir (1). Liv. IV.

III. Après avoir examiné quelle étoit la conſtitution phyſique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les conſidérer comme raſſemblés en corps de ſociété. Juſqu'à préſent nos recherches ſe ſont bornées aux effets de leur induſtrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles ſont les affections & quel eſt le degré de ſenſibilité qu'ils montrent pour leurs ſemblables. Etat ſocial.

L'état domeſtique eſt la premiere & la plus ſimple forme des aſſociations humaines. L'union des deux ſexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne ſe forme aucune union permanente parmi les eſpeces où la durée de l'enfance eſt très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mere ſeule le ſoin d'élever Union domeſtique.

(1) Voyez la NOTE L.

Liv. IV.

les petits & ſa tendreſſe ſuffit à ce devoir ſans aucune autre aſſiſtance. Mais dans les eſpeces où l'enfance eſt très-longue & très-foible, où les ſecours réunis du pere & de la mere ſont néceſſaires pour le ſoutien des petits, il ſe forme des unions plus intimes, qui continuent juſqu'à ce que l'objet de la nature ſoit accompli & que la nouvelle race ſoit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme eſt beaucoup plus foible & a plus beſoin de ſecours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus auſſi des ſoins & de la prévoyance de ſes parens, l'union de l'homme & de la femme doit être conſidérée comme le contrat non-ſeulement le plus ſolemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais exiſté que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des ſociétés, quand l'homme ſans arts & ſans induſtrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les ſoins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit ſe conſerver ſi leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue.

En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit ſoumiſe à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de ſubſiſter étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conſéquent très-grandes, l'homme ſe bornoit à une ſeule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de ſe procurer des ſubſiſtances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, leur faiſoient rompre le nœud du mariage ſur le plus léger prétexte, & même ſouvent ſans en aſſigner aucune cauſe (2). Liv. IV.

Mais ſoit qu'ils conſidéraſſent le mariage Condition des femmes.

(1) *Lettres édif.* 23--318. Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, 551. Lery, *ap. de Bry III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

(2) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hiſt.* 345. Lozanzo, *deſcr. del gran. Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *p.* 30--33.

LIV. IV.

comme une union paſſagere, ſoit qu'ils le regardaſſent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé ſi la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civiliſation, & c'eſt-là encore une de ces vaines queſtions qui nourriſſent les diſputes des philoſophes. Mais il n'eſt point douteux que les femmes ne ſoient redevables à la politeſſe des mœurs d'un changement très-heureux dans leur ſort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractériſe particulierement l'état ſauvage, c'eſt le mépris & l'oppreſſion auxquels y eſt condamné le ſexe le plus foible. L'homme enorgueilli de ſa force & de ſon courage, qui ſont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une eſpece inférieure. Peut-être que les ſauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une ſuite de cette inſenſibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur conſtitution phyſique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême

indifférence pour leurs femmes. Ce n'eſt point, comme je l'ai déjà obſervé, par ces ſoins complaiſans qu'inſpire la tendreſſe, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils deſirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, eſt plutôt une chaîne qui lie une eſclave à ſon maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a obſervé que partout où l'on achete les femmes leur condition eſt infiniment malheureuſe (1). Elles deviennent les eſclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette obſervation ſe vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'eſt établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civiliſation, renfermées dans des appartemens ſéparés, elles gémiſſent ſous la garde vigilante & ſévere de leur maître. Chez les peuples groſſiers, elles ſont condamnées aux plus viles occupations. Parmi pluſieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'eſt proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achete une femme de ſes parens. Quoiqu'on n'y con-

(1) *Sketches of hiſt. of Man. I*, 184.

Liv. IV.

noiſſe l'uſage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civiliſées pour en tenir lieu, on y ſait cependant ſe procurer les objets qu'on deſire en donnant en échange quelque choſe d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur conſacre ſes ſervices pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chaſſe pour eux dans l'occaſion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuſer leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait préſent des choſes les plus eſtimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1) : il en reçoit ſa femme en retour. Toutes ces cauſes jointes au peu de cas que tous les ſauvages font des femmes, portent un Américain à regarder ſa femme comme une ſervante qu'il a acquiſe, & à ſe croire en droit de la traiter comme un être inférieur (2). Chez tou-

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, *p.* 560. Charlevoix, *Nouv. France III*, *p.* 285. Herrera, *dec.* 4, *lib. VI*, *c.* 7. Dumont II, *p.* 156.

(2) Dutertre II, *p.* 382. Borde, *Relat. des Mœurs des Caraïbes*, *p.* 21. Biet, 357. La Condamine, *p.* 110. Fermin, I, *p.* 79.

toutes nations non civiliſées, il eſt vrai, les fonctions de l'économie domeſtique, naturellement réſervées aux femmes, ſont ſi nombreuſes qu'elles les aſſujettiſſent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux ſexes. Mais en Amérique particulierement, leur condition eſt ſi miſérable, & la tyrannie qu'on exerce ſur elles ſi cruelle, que le mot de ſervitude eſt encore trop doux pour donner une juſte idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus la femme eſt conſidérée comme une bête de ſomme deſtinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, &, tandis que l'homme perd ſa journée entiere dans la diſſipation ou dans la pareſſe, elle eſt condamnée à un travail continuel, on lui impoſe les ouvrages les plus pénibles ſans en avoir de reconnoiſſance. Il n'eſt point de circonſtance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur eſt permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond reſpect; les hommes ſont pour elles des êtres ſi ſupérieurs qu'elles ne

Liv. IV.

Liv. IV.

peuvent pas même manger en leur préſence (1). Enfin, dans quelques contrées de l'Amérique, leur deſtinée eſt ſi affreuſe qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvemens même de la tendreſſe maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la ſervitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'eſt ainſi que la premiere inſtitution de la vie ſociale eſt pervertie en Amérique: c'eſt ainſi qu'en mettant tant d'inégalité, en établiſſant des diſtinctions ſi cruelles dans cette union domeſtique, que la nature avoit deſtinée à inſpirer aux deux ſexes des ſentimens doux & humains, on la fait ſervir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abaiſſement de la ſervitude.

Femmes peu fécondes.

C'eſt peut-être à cette oppreſſion dans laquelle elles gémiſſent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations ſauvages (2). La vigueur de leur conſtitution phyſique eſt épuiſée

(1) Gumilla I, *p.* 153. Baſſere, *p.* 164. Labat, *vol. II*, *p.* 78. Chanvalon, *p.* 51. Dutertre II, *p.* 300.

(2) Gumilla II, 233-238. Herrera, *decad.* 7, *lib. IX*, c. 4.

par l'excès du travail: les moyens de ſubſiſtance dans la vie ſauvage ſont ſi peu nombreux & ſi (1) incertains, qu'elles ſont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une trop grande fécondité. Parmi les tribus errantes, dont la ſubſiſtance dépend principalement de la chaſſe, la mere ne peut guere donner ſes ſoins à un ſecond enfant avant que le premier ait atteint aſſez de force pour être en quelque ſorte indépendant des ſoins de la tendreſſe maternelle. C'eſt-là ſans doute la ſource de cet uſage univerſel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant pluſieurs années (2), & comme elles ſe marient preſque toujours fort tard, le tems de leur fécondité eſt paſſé avant qu'elles aient pu achever d'élever ſucceſſivement deux ou trois enfans (3). Parmi les tribus groſſieres, qui n'ont ni aſſez de prévoyance ni aſſez d'induſtrie pour faire des proviſions de vivres, c'eſt une maxime générale qu'il ne faut jamais ſe charger

(1) Lafitau, I, *p.* 590. Charlevoix, III, *p.* 304.

(2) Herrera, *decad.* 6, *lib. I, c.* 4.

(3) Charlevoix III, 303. Dumont, *Mém. ſur la Louiſiane II, p.* 270. Denys, *hiſt. nat. de l'Amérique II, p.* 365. Charlevoix, *hiſt. du Parag. II, p.* 422.

LIV. IV.

d'élever plus de deux enfans (1); auſſi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles auſſi nombreuſes que dans les ſociétés civiliſées (2). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux eſt communément abandonné, parce que la mere ne pourroit ſuffire à les élever l'un & l'autre (3). Lorſqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit ſon enfant, on ne peut plus eſpérer de conſerver ſa vie & on l'enterre à côté de ſa mere (4). Enfin, dans ces diſettes fréquentes auxquelles les Américains ſont expoſés par leur ſtupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois ſi grande qu'il n'eſt point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (5). C'eſt ainſi que le ſentiment des peines qu'il faut ſe donner dans la vie ſauvage pour conduire les enfans juſques à l'âge mûr, étouffe ſouvent la voix de la na-

(1) Techo's *account of Paraguay, &c.* Churchill *collect.* 6, 108. *Lettr. édif.* XXIV-200. Lozano, *deſcr.* 92.

(2) Maccleur's *Journal*, 63.

(3) *Lettr. édif. X, p.* 200. Voyez la NOTE LI.

(4) Charlevoix III, *p.* 368. *Lettr. édif. X, p.* 200. P. Melch. Hernandès, *Memor. de Cheriqui.* Colbert *collect. orig. pap.* 1.

(5) Venegas, *hiſt. of Californ. I, p.* 82.

ture parmi les Américains & les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle. Liv. IV.

Tendresse entre les peres & les enfans.

Mais, quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres in-

(1) Gumilla I, *p.* 211. Biet, *p.* 390.

LIV. IV.

quiétudes des parens ne ſont pas finies : leur protection eſt encore ſouvent néceſſaire ; leur ſageſſe & leur expérience ſont encore des guides utiles. C'eſt ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la ſimplicité de la vie ſauvage la tendreſſe paternelle, ſemblable à cette affection d'inſtinct que les animaux ont pour leurs petits, ceſſe dès que les enfans ſont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues inſtructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Les parens, auſſitôt qu'ils ont conduit leurs enfans juſqu'au-delà de cet âge de foibleſſe où ils ne peuvent point ſubvenir à leurs propres beſoins, leur laiſſent une entiere liberté. Ils ne leur donnent preſque jamais de conſeils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laiſſent enfin maîtres abſolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine, le pere, la mere & les enfans vivent enſemble comme des perſonnes que le haſard auroit raſſemblées, ſans avoir jamais

(1) Charlevoix III, *p.* 272. Biet, 390. Gumilla, I, *p.* 212. Lafitau, I, *p.* 602. Creuxii *Canad.*, *p.* 71. Fernandès, *relat. hiſt. de los chequit. p.* 33.

les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (1). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel. Plein du sentiment de sa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entierement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles intro-

(1) Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, *p.* 273.

(2) Gumilla, I, *p.* 212. Dutertre, II, *p.* 376. Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, *p.* 309. Charlevoix, *hist. du Paraguay*, *I*, *p.* 115. Lozano, *descr. del gran Chaco*, *p.* 68, 108-110. Fernand. *relac. hist. de los chiquit. p.* 426.

Liv. IV.

duiſent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoibliſſent la force de l'union des peres & des enfans.

Inſtitutions politiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domeſtique chez les Américains, nous ſommes conduits naturellement à conſidérer leur gouvernement civil & leurs inſtitutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme raſſemblé en ſociété, les moyens de ſubſiſtance ſont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les inſtitutions naiſſent des idées & des beſoins des tribus où elles s'établiſſent: celles des peuples pêcheurs & chaſſeurs, qui peuvent à peine ſe former l'idée de quelqu'eſpece de propriété, doivent être beaucoup plus ſimples que celles des peuples qui ſe ſont fixées ſur une terre qu'ils cultivent réguliérement, & chez leſquels il exiſte des droits de propriété, non-ſeulement ſur les productions du ſol, mais ſur le ſol même.

Leurs reſſources pour vivre.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la premiere claſſe. Mais quoiqu'ils puiſſent être tous

éga-

également compris ſous le nom de peuples ſauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des ſubſiſtances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'eſt montré & n'exiſtera peut-être dans un état plus ſauvage qu'on ne le trouve dans les vaſtes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne ſubſiſtent que des productions ſpontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient preſqu'aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune induſtrie pour s'aſſurer les choſes les plus néceſſaires à la vie. Les *Topayers* du Breſil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples du Paraguay, ne connoiſſent abſolument aucune eſpece de culture. Ils ne ſavent même ni ſemer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de caſſave, eſt un art trop compliqué pour leur induſtrie, ou trop fatigant pour leur pareſſe. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits, les baies & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terreins gras & arro-

Liv. IV.

sés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1).

La pêche.

Ils vivent de la pêche le reste du tems. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivieres de l'Amérique méridionale fourniſſent en abondance les poiſſons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, ſont remplis de différentes especes de poiſſons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans: il y a des lieux où le poiſſon est en si grande abondance qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher (2). En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes, qui enivre le poiſſon de manie-

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil.* Churchill *collect. II, p.* 134. Simon, *conquista de tierra-firme, p.* 156. Techo, *account of Paraguay.* Churchill, *VI*, 78. *Lettr. édif.* 23-384-10-190. Lozano, *descr. del gran Chaco, p.* 81. Ribas, *hist. de los Triumfos, p.* 7.

(2) Voyez la NOTE LII.

re qu'il vient flotter sur la surface de l'eau où l'on le prend avec la main (1). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent (2). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur les côtes & à se confier entiérement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent (3). Dans cette partie du globe, la chasse n'a été ni la premiere occupation de l'homme, ni le premier effort de son esprit & de son activité; il y a été pêcheur avant d'être chasseur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même dégré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, sont évidemment les moins actives & les plus

(1) Voyez la NOTE LIII.

(2) La Condamine, *p.* 159. Gumilla, II, *p.* 37. *Lettr. Edif.* 14. 199. 23. 328. Acugna, *relat. de la riv. des Amazones*, *p.* 138.

(3) Barrere, *relat. de la Fr. équinox*, *p.* 155.

stupides de toutes les nations Américaines.

Liv. IV.

La chasse.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulierement celles du midi de l'Amérique, fussent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adresse pour le poursuivre & pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation; & comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adresse, elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle étoit réservée particulierement aux hommes: ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué & l'alliance du premier étoit souvent préférée à celle du second (2). Pres-

(1) P. Martyr, *decad. p.* 324. Gumilla, II, *p.* 4, *&c.* Acugna, I, *p.* 156.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fran. III, p.* 115.

que aucun des moyens que l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle, ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, & deviennent actifs, conſtans & infatigables. Leur ſagacité à découvrir leur proie égale leur adreſſe à la tuer. Toutes leurs facultés étant conſtamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention & leurs ſens ont acquis un degré de fineſſe, qu'on a peine à concevoir. Ils diſtinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les pourſuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorſqu'ils attaquent le gibier directement, preſque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorſqu'ils lui tendent des pieges, il eſt preſqu'impoſſible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de ſe marier que lorſqu'ils

Liv. IV.

(1) Biet, *voy. de la Fr. Equinox*, *p.* 357. Davies, *diſcov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, *p.* 1287.

Liv. IV.

avoient fait preuve de leur habileté dans la chaſſe & lorſqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient capables de ſubvenir à tous les beſoins d'une famille. Quoique l'eſprit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau, le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant, malgré ſa violence & ſa ſubtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr : on peut la manger en toute ſûreté & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Maragnon & de l'Orénoque compoſent principalement ce poiſon avec des ſucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui eſt une eſpece de liane (1).

(1) Gumilla II, *p.* 1. La Condamine, *p.* 208. *Recher-*

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le ſuc du *Mancenilier*, qui agit pour le moins avec une activité auſſi funeſte. Pour les peuples qui poſſedent ce ſecret, l'arc eſt une arme plus meurtriere qu'un fuſil, & dans leurs mains habiles ſert à faire un grand carnage des oiſeaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique ſont remplies. LIV. IV.

Mais la vie de chaſſeur n'eſt qu'un degré qui conduit l'homme à un état de ſociété plus avancé. La chaſſe, dans les pays même où le gibier eſt le plus abondant & où les chaſſeurs ont le plus d'adreſſe, ne peut donner qu'une ſubſiſtance incertaine & qui manque même totalement dans certaines ſaiſons de l'année. Si le ſauvage fait dépendre entierement ſa ſubſiſtance de ſes fleches, il ſe voit ſouvent réduit avec ſa famille aux plus cruelles extrêmités (1). Il n'eſt guere de pays où la terre produiſe aſſez d'elle-même pour ſuffire à tous les beſoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres ſont les plus fécon-

ches philoſoph. II, p. 239. Bancroft, *Nat. hiſt. of Guyana*, *p.* 281.

(1) Voyez la NOTE LIV.

Liv. IV.

des, l'induſtrie & la prévoyance ſont néceſ-
faires juſqu'à un certain point pour s'aſſurer
Leur agriculture. une ſubſiſtance conſtante. L'expérience des diſettes qu'éprouvent les peuples chaſſeurs leur fait ſurmonter enfin cette horreur preſqu'invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme à un ſupplément à la chaſſe. Il y a des ſituations particulieres où de petites tribus peuvent ſubſiſter de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il ſeroit difficile de trouver quelque nation de chaſſeurs qui n'eût pas une eſpece de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'eſt cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poiſſon ſont leur principale nourriture, ils ne ſe propoſent en cultivant la terre que de ſuppléer au défaut accidentel de ces moyens de ſubſiſtance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornoient leur induſtrie à élever certains végétaux, qui dans un ſol riche & ſous un climat chaud parviennent aiſément à la maturité. Le principal étoit le maïz, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Tur-

quie, espece de grain très-prolifique, d'une culture simple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & savoureuse. Le second de ces végétaux est le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appellés pain de cassave, & qui, quoiqu'insipides au goût, ne font pas une mauvaise nourriture (1). Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse ; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages ; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

(1) Sloane, *hist. of Jamaica*, *introd. p.* 18. Labat I, *p.* 394. Acosta, *hist. ind. Occid. natur. lib. IV*, *c.* 17. Ulloa I, *p.* 62. Aublet, *mémoire sur le manioc. Hist. des plantes*, *tom. II*, *p.* 65, *&c.*

LIV. IV.

Il y a une espece de manioc, entierement dépouillée de qualité nuisible, & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture ; & la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espece, ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique, ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisieme des végétaux dont nous avons parlé est le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (2). Le quatrieme est la patate, dont la culture & les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment, arbuste qui produit une

(1) Martyr, *dec.* 301. Labat, I, *p.* 411. Gumilla, III, *p.* 192. *Machuca milie Indiana*, *p.* 164. Voyez la NOTE LV.

(2) Voyez la NOTE LVI.

épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes & piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (1). Liv. IV.

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs, sont incapables de toute assiduité réguliere au travail, & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provisions de subsistance que les Américains tiroient de la culture, étoient si bornées & si peu assurées, que si quelqu'accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étoient réduits à la plus grande disette.

Dans les isles la maniere de vivre étoit fort différente. On n'y connoissoit aucun

(1) Gumilla III, *p.* 117. Acosta, *lib. IV*, *c.* 20.

Liv. IV.

des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux, qui sur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (3) : leurs rivieres, & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (4).

(1) Oviedo, *lib. XII, in præm.*

(2) Ribas, *hist. de los triumf, p.* 13. De la Potherie, II, 33. III, 20.

(3) Oviedo, *lib. XIII, c.* 1. Gomara, *hist. gén. c.* 28.

(4) Gomara, *hist. gén. c.* 9. Labat II, 221, *&c.*

En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (1). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque ſorte de culture. Le maïz (2), le manioc, & d'autres plantes étoient cultivés dans les iſles de la même maniere que ſur le continent; mais tout le produit de leur induſtrie, joint à ce que la terre produiſoit d'elle-même, n'étoit pour eux qu'une foible reſſource. Quoiqu'ils ſe contentaſſent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit néceſſaire à leur conſommation, & ſi quelques Eſpagnols venoient à s'établir dans un canton, il ſuffiſoit de ce petit ſurcroît de bouches ſurnuméraires pour épuiſer leurs proviſions & amener la famine.

Agriculture bornée & imparfaite.

Deux circonſtances, communes à toutes les nations ſauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-ſeulement à rendre leurs agriculture très-imparfaite, mais encore à reſtreindre leur induſtrie dans toutes leur opérations. Ils n'avoient point d'animaux domeſtiques & ils ne connoiſſoient point l'uſage des métaux.

Raiſons de cette imperfection.

(1) Oviedo, *lib. XIII, c* 3.
(2) Voyez la NOTE LVII.

LIV. IV.

Manque d'animaux domestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux, qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, & les habitans même du Kamtschatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir, que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure: sans cet empire, sa domination est imparfaite; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras, & telle étoit la condition des nations sauvages en Amérique. Leur esprit étoit si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissoient pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils

laiſſoient tous les animaux jouir de leur liberté ſans ſonger à exercer leur pouvoir ſur aucun. Il eſt vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domeſtiques ſur notre continent, n'exiſtoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui ſont particuliers à l'Amérique, ne ſont ni aſſez farouches ni aſſez redoutables pour n'avoir pu être domptés & aſſervis. Il y a quelques animaux dont les eſpeces ſont communes aux deux continens; mais le renne qui a été apprivoiſé & ſoumis au joug dans un des deux hémiſpheres, eſt reſté ſauvage dans l'autre. Le biſon d'Amérique eſt évidemment de la même eſpece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus groſſieres de notre continent ont rendu cet animal domeſtique, & c'eſt par ſon ſecours que les hommes ont ſçu exécuter des travaux néceſſaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de ſubſiſtance. Les habitans de pluſieurs régions du nouveau monde, où le biſon eſt très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'eſt pas d'une nature ſi indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. art.* Biſon.

LIV. IV.

mêmes ſervices que lui rendent les bêtes à cornes (1). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un ſauvage eſt l'ennemi des autres animaux, non leur ſupérieur. Il les chaſſe & les détruit; mais il ne ſait ni les multiplier ni les gouverner (2).

Cette circonſtance forme peut-être la diſtinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civiliſés plus de ſupériorité ſur ceux qui reſtent ſauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ſes efforts les plus puiſſans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des ſecours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoiſés & formés au travail. C'eſt par leur force qu'il parvient à dompter le ſol rebelle & à convertir en champs fertiles les déſerts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civiliſa-

(1) Hennepin, *Nouv. dec. p.* 192. Kalin, *voy. dans l'Am. ſept.* I, 207.

(2) M. de Buffon, *hiſt. nat. IX*, 95. *Hiſt. philoſ. & politique des deux Indes VI*, 364.

ſation eſt ſi familiariſé avec l'uſage des animaux domeſtiques, qu'il ne réfléchit guere ſur les avantages ineſtimables qu'il en retire. Suppoſons-le cependant, même dans l'état de ſociété le plus parfait, privé de l'utile ſecours de ces animaux, nous verrons ceſſer à quelques égards ſon empire ſur la nature, & il reſtera un animal foible, embarraſſé de trouver les moyens de ſubſiſter, & incapable de tenter ces entrepriſes pénibles que leur aſſiſtance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Uſage des métaux utiles inconnu.

Il eſt très-difficile de décider ſi l'empire que l'homme exerce ſur les animaux, ou l'uſage qu'il a ſu faire des métaux, a le plus contribué à étendre ſon pouvoir. L'époque de cette importante découverte eſt inconnue, & dans notre hémiſphere elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques inſtrumens groſſiers de nos ancêtres, retrouvés par haſard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'uſage des métaux & tâchoient d'y ſuppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres ſubſtances dures aux mêmes uſages auxquels les peuples policés font ſervir les métaux.

Liv. IV.

La nature complette la formation de quelques métaux: l'or, l'argent & le cuivre ſe trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le ſein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit uſage. Mais le fer, qui eſt le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne ſe trouve jamais dans ſon état parfait: ſon minerai groſſier & rebelle doit être ſoumis deux fois à la puiſſance du feu & ſubir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun ſervice. L'homme a dû connoître pendant longtems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'induſtrie néceſſaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les inſtrumens au moyen deſquels il ſubjugue la terre & commande à tous ſes habitans. Mais à cet égard, ainſi qu'à pluſieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus ſauvages, diſperſées ſur le continent & dans les iſles, ne connoiſſoient point du tout les métaux que le ſol produit en abondance, ſi nous en exceptons un peu d'or qu'ils re-

cueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faiſoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour ſuppléer au défaut de ces métaux néceſſaires, étoient extrêmement groſſiers. L'ouvrage le plus ſimple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre & ils y employoient des mois entiers. Creuſer un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & ſouvent le bois dont ils le faiſoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nettoyer le champ qu'on deſtinoit à la culture & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir aſſez fait quand ils avoient ainſi préparé groſſiérement la terre; les femmes, chargées du reſte de la culture, la creuſoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois & ſemoient ou plantoient enſuite. Là ſe terminoient tous les travaux, & la fertilité

Liv. IV.

Liv. IV.

naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & indiquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1. Ils sont partagés en petites communautés.

1°. Ils sont partagés en petites peuplades indépendantes. Quand la chasse seule fournit presque seule à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multi-

plient & se réuniſſent, les animaux qui leur ſervent de proie, diminuent ou fuient à de grandes diſtances des habitations de leur ennemi. Tant que la chaſſe eſt le principal moyen de ſubſiſtance, la population eſt fort bornée & les hommes ſont obligés de ſe diſperſer, comme le gibier même qu'ils pourſuivent, ou de recourir à d'autres moyens plus faciles pour ſe procurer de quoi vivre. Les animaux de proie, ſolitaires & inſociables de leur nature, ne vont point à la chaſſe en compagnie; ils ſe plaiſent dans les profondeurs des forêts, où ſans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chaſſeurs reſſemblent par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps parce qu'il leur ſeroit impoſſible de trouver leur ſubſiſtance, & ils ſont obligés de repouſſer bien loin tous les rivaux qui voudroient empiéter ſur le territoire qu'ils regardent comme une propriété excluſive. Tel étoit l'état des tribus Américaines: leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fuſſent répandues ſur de très-vaſtes contrées: elles étoient très-éloignées les unes des autres & dans des guerres & des

Liv. IV.

Liv. IV.

rivalités continuelles. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'auſſi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites ſociétés qui ne ſont compoſées que de deux ou de trois cents perſonnes, mais qui occupent ſouvent des pays plus conſidérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & diviſée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, ſans rencontrer une ſeule cabane & ſans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat eſt plus rigoureux & la terre moins fertile, la miſere & la dépopulation ſont encore plus grandes. C'eſt-là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts & des campagnes déſertes. L'homme ne peut gueres occuper toute la terre, tant que la chaſſe continue d'être ſa principale reſſource pour ſa ſubſiſtance.

2. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2o. Les peuples chaſſeurs ne connoiſſent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourriſſent le chaſſeur ne ſont

point élevés par ſes ſoins, il ne peut avoir aucun droit ſur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier eſt ſi abondant, qu'on peut le prendre ſans beaucoup de peine, on ne ſonge point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir ſi aiſément. Dans les pays, au contraire, où il eſt ſi rare que les dangers & les fatigues de la chaſſe exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au ſuccès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chaſſeurs ſont conſidérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'eſt point d'individu qui puiſſe s'arroger quelque portion particuliere de propriété, excluſivement à tous les autres membres de la ſociété. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magaſin commun où l'on a mis le butin de la chaſſe, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent auſſi aux travaux acceſſoires qu'ils y joi-

Liv. IV.

Liv. IV.

gnent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complette de la propriété. Tandis que les hommes chaſſent, les femmes travaillent à la terre, & tous enſemble, après avoir fini leurs tâches, jouiſſent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre ſont dépoſées dans des greniers publics, pour être partagées enſuite entre tous les membres, ſuivant une juſte proportion des beſoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers ſéparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit aſſez excluſif de propriété pour qu'il ſoit permis à quelqu'un de jouir du ſuperflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du néceſſaire. Toutes les diſtinctions qui naiſſent de l'inégalité des richeſſes leur ſont inconnues. Les noms même de *riche* & de *pauvre* n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils ſont enfin abſolument étrangers à tous les rapports qui naiſſent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette baſe principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis ſur la terre.

Les hommes dans cet état conſervent toujours

jours un sentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Partout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connoître, & ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse & l'expérience des vieillards qui prescrivent les mesures que l'on doit prendre. Lorsqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit & le plus heureux dans ses entreprises se met encore à la tête de la troupe & en regle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus aucune espece de prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de

Liv. IV. Sentiment d'indépendance & d'égalité.

(1) Acosta, *hist. VI, c.* 19. Stadius *hist. Brasil. lib. II, c.* 13. Debry, III, *p.* 10. Biet, 361.

Liv. IV.

la communauté qu'ils ſont égaux. Ils ſont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui conſtitue la ſupériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'eſt connu chez eux. Tout homme eſt & ſent qu'il eſt libre, & il défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à ſa condition (1). Ce ſentiment d'indépendance eſt tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu ſoumettre leur fierté à la ſervitude. Accoutumés à être les maîtres abſolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un ſupérieur. N'ayant jamais eſſuyé aucune réprimande, ils ne peuvent ſouffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorſqu'ils virent que les Eſpagnols les traitoient en eſclaves, moururent de douleur ou ſe tuerent de déſeſpoir (3).

Idées imparfaites de la ſubordination.

IV. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foi-

(1) Labat VI, 124. Brickell, *hiſt. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III, c. 6, p. 97.* Vega, *conquiſta de la Florida, I,* 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hiſt. nov. orb. IV, c.* 25.

ble chez des peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplettes; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenans à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les concitoyens aucune de ces diſcuſſions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique. Liv. IV.

Quand les droits qui naiſſent d'une propriété excluſive ne ſont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exiſter. Lorſque les ſauvages vont aux combats, ou pour leur propre défenſe, ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorſqu'ils ſont engagés dans quelqu'entrepriſe de chaſſe difficile & périlleuſe, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu ſont partie d'un corps politique; alors ils ſentent qu'ils ont une exiſtence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils ſuivent avec ſoumiſſion celui qui s'eſt diſtingué par ſa valeur & par ſa ſageſſe. Mais hors de ces cas, où ils réuniſſent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'u-

LIV. IV.

nion politique (1), on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magiſtrat* & de *ſujet* n'y ſont pas même en uſage. Chacun ſemble jouir encore de toute ſon indépendance naturelle. Si l'on propoſe quelqu'entrepriſe pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté eſt libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Ils n'ont ni réglemens qui leur impoſent des ſervices, ni loix coactives qui les forcent à les exécuter. Toutes leurs réſolutions ſont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades groſſieres on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établiſſement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance eſt laiſſé dans les mains des particuliers (3). Lorſqu'il y a eu quelque violence commiſe ou du ſang répandu, la communauté ne ſe charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'eſt aux parens ou aux amis à venger l'offenſé ou la victime, & à recevoir la réparation

(1) Lozano, *deſc. del gran Chaco*, 93. Melendez, *teſoros verdaderos*, *II*, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. France*, *III*, 266, 268.

(3) Herrera, *dec.* 8. *lib. IV*, *c.* 8.

offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'eſt jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conſeils qui ne ſont preſque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laiſſer une offenſe impunie, le reſſentiment eſt toujours implacable & éternel (1). On peut dire que parmi les ſauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente; & ſi des travaux communs maintiennent quelqu'union entre les membres d'une tribu, c'eſt ſurtout pour attaquer ou repouſſer l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage. Liv. IV.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez preſque toutes les nations de l'Amérique. C'eſt dans cet état que ſe trouvent toutes les peuplades répandues dans les vaſtes provinces qu'arroſe le Miſſiſſipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, juſqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Bréſil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guya- A quels peuples on doit appliquer cette deſcription.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fran.* III, 261. Laſitau I, 486. Caſſani, *hiſt. de Nuevo Reyno de Granada*, 226.

ne, & celles qui habitent les contrées qui
LIV. IV. s'étendent depuis l'embouchure de l'Orenoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous chercherions ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légeres différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique, qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & grossieres que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche & qui n'avoient aucune espece d'agriculture, l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions

quelqu'apparence d'ordre & de gouvernement. Leurs beſoins étoient en petit nombre, l'objet de leurs entrepriſes étoit ſimple; elles formoient des peuplades ſéparées & agiſſoient de concert par inſtinct, par habitude ou par intérêt, plutôt que par des principes raiſonnés d'union & d'aſſociation. Il faut placer dans cette claſſe les Californiens, pluſieurs des nations qui habitent la vaſte contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1). Liv. IV.

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité eſt reſſerrée dans des bornes ſi étroites, on trouve quelquefois des inſtitutions qui donnent au chef un pouvoir qui ſemble oppoſé au caractere des peuples ſauvages. En obſervant les inſtitutions politiques établies par l'homme, ſoit dans l'état ſauvage, ſoit dans la civiliſation, on en découvre toujours quelques unes d'irrégulieres qui ſortent des regles générales, qui contrarient l'ordre de Quelques apparences de gouvernement.

(1) Venegas I, *p.* 68. *Lettr. édif. II, p.* 176. Techo, *hiſt. of Parag.* Churchill VI, 78.

Liv. IV.

toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le ſyſtême général des loix & des principes qui gouvernent les ſociétés dans les mêmes circonſtances. On en rencontre quelques-unes de ſemblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus ſous le nom commun de Sauvages. Elles ſont ſi curieuſes & ſi importantes, que je crois néceſſaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Surtout dans quelques parties des pays chauds.

Dans le nouveau monde, comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées ſont le ſiege favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames ſont fortes & vigoureuſes comme les corps. Plein du ſentiment de ſa dignité perſonnelle & capable des plus grands efforts pour la faire reſpecter, l'homme y aſpire toujours à l'indépendance, & rien ne peut ſoumettre ſa fierté opiniâtre au joug de la ſervitude. Dans les climats chauds, où les corps ſont toujours énervés, où une ſenſation agréable & préſente paroît la ſuprême félicité, l'homme conſent aiſément à paſſer ſous la puiſſance d'un maître. Auſſi, en parcourant le continent de l'Amérique

du nord au ſud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à meſure que le ſoleil en acquiert davantage. Dans la Floride l'autorité des chefs & des caciques étoit non-ſeulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diſtingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs ſujets n'oſoient les approcher qu'avec ces démonſtrations de reſpect & de vénération, que les ſujets d'un deſpote ſont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite ſur les bords du Miſſiſſipi, on connoît des différences de rang qui ſont abſolument ignorées des nations ſeptentrionales. Quelques familles ſont réputées nobles & jouiſſent de pluſieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple eſt conſidéré comme vil & formé ſeulement pour la ſujétion. Ces diſtinctions ſont fixées par des noms, qui marquent l'élévation de la premiere claſſe & l'abaiſſe-

Liv. IV.

Chez les Natchez.

(1) Cardenas y Cano *enſuyo Chrinel, à la hiſt. de Florida, p.* 46. Lemoine de Morgues *Joenes Floridæ, ap. de Bry, p.* 1, 4, *&c.* Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III, p.* 467.

Liv. IV.

ment ignominieux de la seconde. On donne aux nobles le nom de *respectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du soleil, le seul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuse & on lui rend les honneurs qui sont dûs au représentant de la Divinité. Ses volontés sont des loix, auxquelles on doit une obéissance aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie: il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci: plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe; & telle est la vénération qu'il a inspirée, que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1) d'être choisis pour accompagner

(1) Dumont, *Mémoire hist. sur la Louisiane*, I, p. 175.

leur maître au tombeau. Ainsi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait, avec tout son cortege de superstition, d'arrogance & de cruauté ; & par une singuliere fatalité ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré. Liv. IV.

A Hispaniola, à Cuba & dans les grandes isles, les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers ; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel & Dans les isles.

Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III, p.* 419, *&c. Lettr. édif.* XX, 106, 111.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. I, c.* 16; *lib. III, c.* 44, *p.* 88. *Vie de Colomb, chap.* 3.

Liv. IV.

prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, transmises par tradition & observées avec un grand soin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une maniere convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement & un tribunal éta-

(1) Piedrahita, *hist. de las conquistas del nouv. reino de gran. p. 46.*

bli pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroissoit jamais en public sans une suite nombreuse: il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une espece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de son passage & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit sur les taxes & sur les présens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération si imposant que personne n'osoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage(1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus, moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit

Liv. IV.

(1) Herrera, *dec.* 6, *lib. I*, *c.* 2, *lib. V*, *c.* 56. Piedrahita, *c.* 5, *p.* 25, *&c.* Gomera, *hist. c.* 72.

Liv. IV.

déjà ſoumis à une ſorte de police, & qui avoient des caciques revêtus d'une autorité aſſez étendue.

Cauſe de ces variétés.

Il n'eſt pas aiſé d'indiquer les circonſtances ni de démêler les cauſes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement ſi différente de celui des tribus qui les environnent, & ſi oppoſée au génie des nations ſauvages. Si les hommes qui ont eu occaſion de les obſerver dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de diſcernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres ſuffiſantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'hiſtoire d'un peuple à qui l'uſage de l'écriture eſt inconnu, n'étoit pas enveloppé de ténébres impénétrables, nous pourrions tirer de cette ſource quelques éclairciſſemens. Mais nous ne pouvons rien recueillir de ſatisfaiſant ni des relations des Eſpagnols ni des traditions même des habitans; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui ſe préſentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà perdu leur liberté &

leur indépendance naturelle, étoient ſituées ſous la zone torride ou dans des pays qui en ſont voiſins, on peut ſuppoſer que le climat a contribué à les diſpoſer à cet état de ſervitude, qui ſemble être la deſtinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais, quoique l'influence du climat, plus puiſſante que celle d'aucune autre cauſe naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonſtance ſeule ne peut cependant pas ſuffire pour donner la ſolution du problême. Les actions des hommes ſont ſi compliquées qu'il ne faut pas ſe hâter d'attribuer à un ſeul principe la forme particuliere qu'on leur voit prendre. Quoique le deſpotiſme ne ſe trouve en Amérique que ſous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoiſinent, j'ai déjà obſervé que ces pays ſont habités par différentes tribus, dont les unes jouiſſent d'une grande liberté & les autres ne ſont ſoumiſes à aucune eſpece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitans des iſles les rendoient tellement incapables des ſentimens & des efforts néceſſaires pour reſter dans l'indépendance, qu'il ſeroit inutile de chercher quelqu'autre cauſe de leur lâche ſou- LIV. IV.

Liv. IV.

miſſion à la volonté d'un chef. La ſervitude des Natchez & des habitans de Bogota ſemblent avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, réſidant conſtamment dans le même lieu. La chaſſe n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroiſſent pas avoir compté ſur cette reſſource pour en faire un moyen de ſubſiſtance. Les uns & les autres avoient fait aſſez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins préciſe de la propriété. Dans cet état de ſociété, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets ſur leſquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt réveillent les égoïſtes, le déſir de commander excite les eſprits entreprenans: les uns & les autres aſpirent à la domination, & des paſſions inconnues à l'homme ſauvage les portent à empiéter ſur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui ſont également étrangers à toutes les nations ſauvages, obligent le peuple à ſe ſoumettre ſans réſiſtance à l'autorité uſurpée de leurs ſu-

ſupérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, ſans le ſecours de la ſuperſtition, rendre l'eſprit des peuples ſi docile & le pouvoir des chefs ſi étendu. C'eſt la fatale influence de la ſuperſtition, qui dans tous les degrés de la ſociété abaiſſe & dégrade l'eſprit humain, briſe ſa vigueur & ſon indépendance naturelle. Quiconque ſait manier cet inſtrument redoutable eſt ſûr de dominer ſur ſon eſpece. Malheureuſement pour les peuples dont les inſtitutions ſont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des iſles pouvoient faire parler comme il leur plaiſoit, leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interpoſition & en leur nom qu'ils impoſoient des tributs & des charges ſur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal miniſtre, ainſi que le repréſentant du ſoleil qu'ils adoroient. Le reſpect que le peuple de Bogota avoit pour ſes monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, ſous une diſcipline auſtere, & avec des cérémonies

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *c.* 3.

Liv. IV.

particulieres, propres à inſpirer à ſes ſujets la plus haute opinion de la ſainteté de ſon caractere & de la dignité de ſa place (1). Ainſi la ſuperſtition, qui dans les premiers périodes de la ſociété eſt entierement inconnue, ou qui épuiſe toute ſa force en pratiques vaines & puériles, avoit déjà pris un empire marqué ſur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civiliſation; ainſi c'étoit déjà le principal inſtrument qui avoit ſervi à plier leur ame à une ſervitude prématurée; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit ſoumis à un deſpotiſme preſqu'auſſi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la guerre.

V. Après avoir examiné les inſtitutions politiques des peuples ſauvages en Amérique, notre attention ſe porte naturellement ſur leur art de faire la guerre; c'eſt-à-dire, ſur les moyens qu'ils ont imaginés pour la ſûreté & la défenſe nationale. Les petites tribus diſperſées ſur ce continent ſont non-ſeulement indépendantes & iſolées,

(1) Piedrahita, *p.* 27.

mais ſe trouvent engagées dans des hoſtilités perpétuelles les unes avec les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un ſeul individu leur ſoit étrangere, les Américains les plus groſſiers connoiſſent le droit que chaque communauté a ſur ſes propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & excluſif, autoriſant le poſſeſſeur à repouſſer par la force toute uſurpation des tribus voiſines. Comme il eſt de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrein de chaſſe, ils défendent avec une attention jalouſe cette propriété nationale; mais comme en même tems leurs territoires ſont fort étendus & que les limites n'en ſont pas exactement fixées, il s'éleve des ſujets innombrables de querelles qui rarement ſe terminent ſans effuſion de ſang. Même dans cet état ſimple & primitif de la ſociété, l'intérêt eſt une ſource de diſcorde, qui ſouvent oblige les tribus ſauvages à prendre les armes, pour repouſſer ou punir ceux qui font des incurſions dans les

Liv. IV.

(1) Ribas, *hiſt. de los triumf.* p. 9.

forêts ou dans les plaines d'où ils tirent
Liv. IV. leur ſubſiſtance.

Leurs motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'eſt pas le motif le plus fréquent ni le plus puiſſant des hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les nations ſauvages. Il faut en chercher la principale cauſe dans cette paſſion de vengeance qui brûle dans le cœur des ſauvages avec tant de violence, que le beſoin de la ſatisfaire peut être regardé comme le caractere diſtinctif des hommes dans l'état qui précede la civiliſation. Des circonſtances très-puiſſantes, ſoit dans la police intérieure des tribus ſauvages, ſoit dans leurs opérations au dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une paſſion ſi funeſte à la tranquilité générale. Lorſqu'on laiſſe à chaque individu le droit de venger ſes injures de ſes propres mains, toute offenſe eſt reſſentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animoſité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il eſt rare qu'elle ne ſoit pas à la fin expiée par le ſang de l'agreſſeur. Les nations ſauvages ſont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même eſprit que dans

Eſprit de vengeance.

la pourſuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés chaque individu eſt affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il eſt membre, comme ſi c'étoit une atteinte directe à ſon propre honneur ou à ſa ſûreté perſonnelle. Le deſir de la vengeance ſe communique de l'un à l'autre & devient bientôt une eſpece de fureur. Comme les ſociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le ſentiment de ſa propre importance & ſait qu'une partie conſidérable de la vengeance publique dépend de ſes propres efforts. Ainſi la guerre qui entre de grands états ſe fait avec peu d'animoſité, ſe pourſuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le reſſentiment de ces nations eſt auſſi implacable que celui des individus. Il peut diſſimuler ou ſuſpendre ſes effets, mais il ne s'éteint jamais, & ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins il éclate avec un ſurcroît de fureur (1).

De-là la férocité de leurs guerres.

(1) Boucher, *hiſt. nat. de la Nouv. Fr. p.* 93. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III, p.* 215-251. Lery, *ap. de Bry, III, p.* 204. Creuxii, *hiſt. Canad. p.* 72. Lozano, *deſ. del gran Chaco, p.* 95. Hennepin, *mœurs des Sauv. p.* 40.

Liv. IV.

Lorſque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieuſement une guerre; mais les ſauvages ne ſont ſatisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui eſt l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hoſtilités, c'eſt avec la réſolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, & de pourſuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le deſir de la vengeance eſt le premier & preſque le ſeul principe qu'un ſauvage ſonge à inculquer dans l'ame de ſes enfans (2). Ce ſentiment croît avec eux à meſure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne ſe porte que ſur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les paſſions ſont diſſipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce deſir de vengeance qui s'empare du cœur des ſauva-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, *p.* 251. Colden, I, 108; II, 126. Barrere, *p.* 170--173.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 326. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 236. Lozano, *hiſt. du Parag. I*, 144.

ges, reſſemble plutôt à la fureur d'inſtinct des animaux qu'à une paſſion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inamimés. Si un ſauvage eſt bleſſé par haſard par une pierre, il la ſaiſit ſouvent par un tranſport de colere & tâche d'appaiſer ſur elle ſon reſſentiment en la briſant (1). S'il eſt bleſſé d'une fleche en combattant, il l'arrache de ſa bleſſure, la rompt avec ſes dents & la jette en pieces ſur la terre (2). A l'égard de ſes ennemis, la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette paſſion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne ſait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner. LIV. IV.

La violence de cette paſſion eſt ſi bien connue des Américains eux-mêmes, que c'eſt elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; ſi un chef ſe propoſe d'engager une troupe de guerriers à le ſuivre dans une incurſion ſur le terri-

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 190.

(2) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 208. Herrera, *dec.* 1, *lib. VI*, *c.* 8.

Liv. IV.

toire ennemi, c'eſt de l'eſprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puiſſans de leur éloquence martiale. „ Les os de „ nos concitoyens, diſent-ils, ſont encore expoſés ſur la terre. Leur lit enſanglanté n'a pas encore été nettoyé. Leurs „ eſprits crient contre nous; il faut les appaiſer. Allons & dévorons ceux qui les „ ont maſſacrés. Ne reſtez pas plus long-„ tems dans l'inaction ſur vos nattes; le-„ vez la hache; conſolez les eſprits des „ morts & dites-leur qu'ils vont être ven-„ gés (1)."

Perpétuité des guerres.

Echauffés par ces exhortations, les jeunes ſauvages ſe ſaiſiſſent de leurs armes avec un tranſport de fureur; ils entonnent la chanſon de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers raſſemblent ſouvent de petites troupes & vont attaquer une tribu ennemie ſans conſulter les chefs de la bourgade. Un ſeul guerrier, par un mouvement, ou de caprice ou de vengeance, ſe met quelquefois ſeul en campagne

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 216, 217. Lery, *ap. de Bry, III*, 204.

pagne & fait plusieurs centaines de milles pour surprendre & tuer quelques ennemis (1). Les exploîts d'un guerrier dans ces excursions solitaires, forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne Américaine (2), & les chefs se prêtent à ces saillies irrégulieres du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (3). Mais, lorsqu'il s'éleve une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent ; ils exposent leurs opinions dans des discours solemnels ; ils pesent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés ; quelquefois même on prend l'avis des femmes (4). Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare

Liv. IV.

(1) Voyez la Note LXIII.

(2) Voyez la Note LXIV.

(3) Bossu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 41. Lafitau, II, 169.

(4) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 215-268. Biet, 367-380.

LIV. IV.

avec beaucoup de cérémonie. Il ſe préſente un chef pour diriger l'expédition, & il eſt accepté; mais perſonne n'eſt obligé de le ſuivre: la réſolution qu'a priſe la communauté de commencer les hoſtilités, n'impoſe à aucun de ſes membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reſte le maître de ſa conduite, & il ne s'engage à ſervir que de ſa pure volonté (1).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civiliſées, ſont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la ſubſiſtance durant de longs voyages, à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de pluſieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de prévoyance & d'induſtrie que ne peuvent en faire des ſauvages. Leurs armées ne ſont point embarraſſées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ſes armes une natte & un petit ſac de maïz, & c'eſt ce qui forme

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* 217--223.

tout ſon équipage militaire. Quand ils ſont encore à une certaine diſtance des frontieres du pays ennemi, ils ſe diſperſent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poiſſons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils raſſemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils n'ont recours qu'aux embuſcades & aux ſtratagêmes. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le ſurprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ſes guerriers. Comme la chaſſe & la guerre ſont leurs ſeules occupations, ils y portent le même eſprit & les mêmes ruſes. Ils ſuivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chaſſeur pour découvrir ſa proie, cette adreſſe à ſe tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant pluſieurs jours juſqu'à ce qu'elle ne puiſſe plus lui échapper & qu'il ſoit plus ſûr de la prendre. Lorſqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent juſques dans les villages, mais avec

LIV. IV.

tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils ſe gliſſent ſouvent dans les forêts en marchant ſur les mains & ſur les pieds ; & pour mieux ſe cacher ils ſe peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorſqu'ils ſont aſſez heureux pour n'être pas découverts, ils profitent du ſilence de la nuit pour mettre le feu aux cabanes & maſſacrer les habitans, qui fuient nuds & ſans défenſe pour ſe dérober aux flammes. S'ils eſperent de n'être pas pourſuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques priſonniers, qu'ils deſtinent au ſort le plus affreux. Mais ſi, malgré toutes leurs précautions & toute leur adreſſe, leurs deſſeins & leurs mouvemens ſont découverts, l'ennemi a pris l'allarme & ſe prépare à les recevoir, ils penſent alors que le parti le plus ſage eſt de ſe retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorſqu'il eſt ſur ſes gardes & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le ſuccès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte conſidérable de ſes compa-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 237--238. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *p.* 59.

gnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3). LIV. IV.

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers montroient toutes plus de ruse que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser surtout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4); mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement la plupart de ces tribus savent se défendre avec opiniâtreté, mais

Ils ne manquent pas de courage.

(1) Voyez la NOTE LXV. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 248.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 238-307. Biet.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la NOTE LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Américains. I.* 115. *Voy. de Des March. IV. p.* 410.

Liv. IV.

qu'elles attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, & montrent une préſence d'eſprit qui ne craint ni le danger ni la mort, nous verrons bien que leurs précautions doivent avoir quelqu'autre cauſe que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu eſt ſi petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie ſauvage ſont ſi conſidérables, que la vie d'un citoyen eſt extrêmement précieuſe & ſa conſervation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puiſſantes de l'Europe, ſi elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en mépriſant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entierement par des maximes ſi peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus aſſez nombreuſes pour être en état d'agir avec des forces plus conſidérables & de ſoutenir des pertes ſans un affoibliſſement ſenſible, les opérations militaires des Amé-

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. II*, 248--249. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. France III*, 307.

ricains reſſembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Bréſiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata, entroient en campagne avec des corps de troupes aſſez conſidérables pour mériter le nom d'armée. Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & diſputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui ſemble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi ſans demander ni faire de quartier (1). Dans les puiſſans empires du Mexique & du Pérou, on aſſembloit de très-grandes armées, & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune diſcipline dans les armées.

Mais, quoique la vigilance & l'attention ſoient les qualités les plus néceſſaires, partout où la guerre ſe fait par la ruſe & par les ſurpriſes; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adreſſe à cacher leurs mouvemens & à pénétrer ceux de l'ennemi, c'eſt une choſe très-remarquable que lorſqu'ils entrent en campagne ils prennent

(1) Voyez la Note LXVII.

LIV. IV.

rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination & de les faire agir de concert; telle est leur présomption & leur aversion pour toute espece de contrainte, que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres & les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes & égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent, comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais si, malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées (2). Ils les conservent comme des monumens, non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les

(1) Charlevoix, III, 136.

(2) Voyez la NOTE LXVIII.

objets du reſſentiment public (1). Ils emploient plus de ſoins encore pour faire des priſonniers. Dans leur retraite, s'ils eſperent la faire ſans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune inſulte à ces priſonniers, & ils les traitent même avec quelqu'humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuſe.

Traitement des priſonniers.

Mais après cette ſuſpenſion momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorſqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le ſuccès de leur expédition. C'eſt alors que les priſonniers commencent à preſſentir le ſort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne ſont pas encore en âge de porter les armes s'aſſemblent : ils ſe rangent en deux lignes, armés de pierres & de bâtons, dont ils maltraitent cruellement (2) les priſonniers lorſqu'ils paſſent au milieu d'eux. Des lamentations ſur la perte des concitoyens qui ſont tombés dans le combat, avec les expreſſions de la douleur la plus exceſſive,

(1) Laſitau, *Mœurs des Sauvages*, *t.* 2, *p.* 256.

(2) Lahontan, II, 184.

LIV. IV.

ſuccedent à ces premiers cris de joie & de vengeance; mais dans un moment, à un ſignal donné, les larmes ceſſent, on paſſe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les affreux tranſports d'un triomphe barbare (1). Le ſort des priſonniers eſt cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'aſſemblent pour le décider. Quelques-uns ſont deſtinés à être tourmentés juſqu'à la mort pour aſſouvir la vengeance des vainqueurs; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuſe qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui ſont réſervés à ce ſort plus doux, ſont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & ſi elles les reçoivent leurs ſouffrances ſont finies. Ils ſont adoptés dans la famille & placés ſuivant leur maniere de s'exprimer, ſur la natte du mort. Ils prennent ſon nom, ſon rang & ſont traités avec la tendreſſe que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. France. III*, 241. Lafitau, *Mœurs des Sauv.* II, 264.

un ami. Mais ſi par un caprice, ou par un reſte de deſir de vengeance, les femmes refuſent de recevoir le priſonnier qui leur eſt offert, ſon arrêt eſt prononcé, & il n'eſt aucun pouvoir qui puiſſe le ſauver de la torture & de la mort. Liv. IV.

Indifférence des priſonniers ſur leur ſort.

Les priſonniers, quand leur ſort eſt encore incertain, vivent comme s'ils étoient abſolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouiſſoient du ſort le plus tranquille & comme ſi aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent ſans changer de viſage l'arrêt fatal qu'on leur prononce, ſe préparent à le ſubir en hommes, & entonnent la chanſon de mort. Les vainqueurs s'aſſemblent comme à une fête ſolemnelle, réſolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'eſt alors que l'on voit une ſcene dont la deſcription doit glacer d'horreur tous ceux que des inſtitutions douces ont accoutumés à reſpecter l'homme & à s'attendrir à l'aſpect de ſes ſouffrances. Le priſonnier eſt lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui ſont préſens, hommes, femmes, enfans, tous fondent ſur lui comme des fu-

ries. On emploie contre ce malheureux tou-
LIV. IV. tes les eſpeces de torture que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; d'autres le coupent en morceaux avec des coûteaux; d'autres ſéparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent enſuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en accélérant leur mort par l'excès des ſouffrances; & telle eſt leur ingénieuſe barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils ſeroient mortels; ils prolongent pendant pluſieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ſes ſouffrances, chante d'une voix ferme la chanſon de mort, célebre ſes propres exploits, inſulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne ſavoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de ſa mort, & excite enfin leur férocité par toutes ſortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait écla-

ter dans cette ſituation terrible, eſt le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ſes tourmens par une mort volontaire, eſt une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laiſſe échapper quelque ſigne de foibleſſe, eſt mis à mort ſur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces ſentimens, les Américains ſouffrent, même ſans pouſſer un ſeul gémiſſement, des tourmens que la nature humaine ne ſembleroit pas être capable de ſupporter. On diroit qu'ils ne bravent pas ſeulement les tourmens, mais qu'ils les déſirent. LIV. IV.

„ Laiſſez-là, " diſoit un vieux chef des Iroquois à un de ſes bourreaux qui l'avoit bleſſé d'un coup de coûteau, „ laiſſez-là „ vos coups de coûteau & faites-moi mou„ rir par le feu, afin que par mon exem„ ple j'apprenne à ces chiens, vos alliés „ d'au-delà des mers, à ſouffrir comme des „ hommes (2)". Cette magnanimité, dont les exemples ſont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de

(1) De la Potherie. II, 237; III, 481.
(2) Colden, *hiſt. of five nations*, I, 200.

LIV. IV.

l'admiration ou d'inſpirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance féroce des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (1). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la conſtance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de ſon poignard ou de ſa maſſue (2).

A ces ſcenes barbares en ſuccedent ſouvent de plus horribles encore. Il eſt impoſſible d'aſſouvir jamais l'affreux ſentiment de la vengeance dans le cœur d'un ſauvage & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont ſi cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conſervé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui ſe nourriſſoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (3), dans plu-

(1) *Voy.* de Lahontan, I, 236.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 243, *&c.* 385. Laſitau, *Mœurs*, II, 365. Creuxii *hiſt. Canad. p.* 73. Hennepin, *Mœurs des Sauv. p.* 64, *&c.* Lahontan, I. 233, *&c.* Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, *&c.*

(3) Stadius, *ap. de Bry.* III, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettr. édif.* XXIII, 341. Piſo, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hiſt. de los triumfos*, 473.

sieurs des isles (1), & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (2). Dans les pays de l'Amérique, où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent *allons & mangeons cette nation.* S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (3). Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus grossieres & les moins civilisées: le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle subsistoit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux en-

(1) *Life of Columb.* 529. Martyr, *decad. p.* 18. Dutertre, II, 405.

(2) Dumont, *mém.* I, 25. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* I, 259; II, 14; III, 21. De la Potherie, III, 50.

(3) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 208-209. *Lettr. édif.* XXIII, *p.* 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

Liv. IV.

core de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la diſette des alimens & les beſoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à ſe nourrir ainſi de leurs ſemblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les mépriſes de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faiſoient un des moyens ordinaires de leur ſubſiſtance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1); mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les priſonniers qu'ils avoient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorſqu'ils n'étoient pas maſſacrés dans la fureur d'une premiere incurſion en pays ennemi (3).

Les peuples de l'Amérique méridionale af-

(1) Biet, 383. Bianco, *converſion de Piritu*, *p.* 28. Bancroft, *nat. hiſt. of Guiana*, *p.* 259, *&c.*

(2) Voyez la NOTE LXX.

(3) Biet, 82. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *deſcript. de Surinam*, I, 54.

Liv. IV.

assouvissent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (1); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les soigner & les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un rafinement de cruauté; car, tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble; le captif est amené en grande solemnité; il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, & un seul coup lui fait

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 122.

Liv. IV.

perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps & l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des transports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme le plaisir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (2).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez des nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 128, *&c.* Lery, *ibid.* 210.
(2) Voyez la NOTE LXXI.

eſt le fruit de la ſupériorité des talens ou du courage, les ſoldats ſont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'eſprit & les maximes de la guerre ſont très-différens, le courage paſſif eſt la vertu qu'on eſtime le plus. Auſſi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à ſe comporter en hommes, lorſque leur fermeté ſera miſe à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains diſputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les ſouffrances. Ils endurciſſent les organes de la ſenſibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à ſouffrir, ſans ſe plaindre, les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nuds & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier aſſez d'impatience pour ſecouer le charbon (1). Lorſqu'un jeune homme eſt admis à la claſſe des

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 307.

Liv. IV.

guerriers, où lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orenoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus austeres hermites. Les chefs s'assemblent ensuite; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies; & s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, il est deshonoré & rejetté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses, dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les ju-

ges de ſon courage ſe tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels inſectes s'attachent aux parties les plus ſenſibles de ſon corps, il ne faudroit qu'un ſoupir, un gémiſſement, un ſeul mouvement involontaire de ſenſibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne ſuffit pas encore pour établir complétement le degré de mérite qu'on attend de lui; il faut qu'il ſe ſoumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de ſubir. On le ſuſpend de nouveau dans ſon hamac & on le couvre de feuilles de palmier: on allume au-deſſous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en ſent la chaleur & qu'il eſt enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & preſqu'étouffé, il eſt obligé de montrer la même patience & la même inſenſibilité. On en voit pluſieurs périr dans ce terrible eſſai de fermeté; mais ceux qui le ſubiſſent avec applaudiſſement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & ſont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans les occaſions les plus criti- Liv. IV.

Liv. IV.

ques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique ſeptentrionale le noviciat d'un guerrier n'eſt ni auſſi rigoureux ni ſoumis à autant de formalités. Cependant, un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que ſa patience & ſon courage ont été éprouvés par le feu, par des coups, & par des inſultes plus intolérables encore pour des ames fieres (2).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels, a porté quelques auteurs à croire que par une ſuite de la foibleſſe particuliere de leur conſtitution, ils ont moins de ſenſibilité que les autres hommes; de même que les femmes & les perſonnes qui ont la fibre molle & lâche, ſont moins affectées de la douleur que les hommes robuſtes dont la fibre eſt plus forte & plus tendue; mais les Américains ne different pas tellement du reſte de l'eſpece humaine par leur conſtitution phyſique, que cela ſuffiſe pour expliquer cette ſingularité de leurs mœurs. Elle a ſa ſource dans un principe d'honneur,

(1) Gumilla, II, 286, *&c.* Biet, 376, *&c.*
(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 219.

inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable, comme la principale distinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur, sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi, lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un sauvage, se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourmens qui paroissent au-dessus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs, cette fermeté dans

(1) Voyez la Note LXXII.

Liv. IV.

les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture ; alors leur foiblesse & leurs plaintes mettent le comble au triomphe de leurs ennemis & réfléchissent une idée de deshonneur sur leurs concitoyens (1).

Dépopulation causée par ces guerres perpétuelles.

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines, produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le tems de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources; tous les habitans du district exposé à cette invasion sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 248-385. De la Potherie, III, 48.

peu de moyens de ſubſiſter, & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec leſquelles leurs opérations militaires ſont dirigées, & le ſoin que prend chaque chef pour conſerver la vie de ſes compagnons, comme ils jouiſſent rarement de quelqu'intervalle de paix, la perte des hommes eſt très-conſidérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre ſe réuniſſent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus ſont foibles, & pluſieurs de celles qui étoient autrefois puiſſantes, ſe ſont épuiſées par degrés & ont à la fin diſparu; il n'en reſte aujourd'hui que le nom (1).

Ils ſe repeuplent en adoptant leurs priſonniers.

Pour remédier à cet affoibliſſement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les priſonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet uſage n'eſt cependant pas univerſellement établi. Le reſſentiment agit en général avec plus de force ſur les ſauvages que les conſidérations de politique. Preſque tous leurs captifs étoient ancien-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 202-429. Gumilla, II, 227.

Liv. IV.

nement sacrifiés à la vengeance, & ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais, ceux qui se trouvent ainsi naturalisés, renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs, ainsi que les passions du peuple qui les adopte (1), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs anciens concitoyens. Un changement si subit & si contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il est encore plus inexpliquable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes & si profondément enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut point avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu & ses parens le regardent comme mort (2). Il s'est couvert

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 255. Lafitau, II, 308.

(2) Voyez la Note LXXIII.

d'une honte ineffaçable, en se laissant surprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à son honneur, ses plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoissent (1). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le deshonneur dont il avoit couvert son pays en le mettant à mort sur le champ (2). Le malheureux prisonnier se voyant donc proscrit de sa patrie & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite & complette cette union, & rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Liv. IV.

(1) Lahontan, II, 185.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *c.* 16, *p.* 173.

LIV. IV. Ils sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage, & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

les Européens allerent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supério- Liv. IV.
rité se fit sentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages, les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

Arts des Américains.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelqu'attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un sauvage peut éprouver, doit naître de la maniere dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelqu'indécence à se montrer entierement

Vêtemens & parure.

LIV. IV.

nud (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faiſoit éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitans des iſles & une grande partie de ceux du continent reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais, quoique nuds, ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornemens; & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (2). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes; ils paſſoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la parure eſt devenue un art très-compliqué, doit ſe

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, III, *p.* 164. *Vie de Colomb*, *c.* 24. Venegas, *hiſt. of Californ. p.* 70.

(2) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettr. édif.* XX, 223.

trouver circonſcrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très petit nombre d'objets chez des ſauvages nuds; auſſi ces peuples ne ſe contentent pas de ces ſimples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un ſingulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit univerſelle chez les tribus les plus groſſieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'inſtant même où l'enfant eſt né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatiſſent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent ſouvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & abſurdes pour déranger le plan de la nature, ſous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, ſoit pour orner leurs perſonnes, ou pour changer leurs formes naturelles, ils ſemblent s'être moins pro-

(1) Oviedo, *hiſt. lib. III, c.* 5. Ulloa, I, 329. Labat, *voy. II*, 72. Charlevoix, III, 270. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riv. des Amaz.* II, 83. Lawſon's, *voy. to Carolina, p.* 33.

Liv. IV.

posé de plaire ou de s'embellir, que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se plaire l'un à l'autre. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se proposoit d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ses plus beaux ornemens & qu'il paroit sa personne avec le plus de recherche & de soin (1). Le vêtement, parure des femmes, étoit très-simple & peu varié; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étoient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris; il ne leur restoit pas le loisir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insen-

(1) Wafer's, *voy. p.* 142. Lery, *ap. de Bry, III*, 167. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 216-222.

ſible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir pareſſeuſes & négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur paſſion favorite, eſt particuliérement réſervé à l'autre ſexe (1). C'étoit tout-à-la-fois la diſtinction du guerrier & une de ſes plus ſérieuſes occupations (2). Un uſage des Américains qui, au premier coup-d'œil, paroît très-ſingulier & très-biſarre, n'eſt qu'un moyen ingénieux que leur ſagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, ſouvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'uſage des vêtemens, ſont dans l'uſage d'oindre leur corps avec de la graiſſe d'animaux, des gommes viſqueuſes & des huiles de différente eſpece. Ils arrêtent par-là cette tranſpiration ſurabondante qui, ſous la zone torride, épuiſe la force de la conſtitution & abrege la durée de la vie humaine; ils ſe garantiſſent en même tems contre l'exceſſive humidité qui regne pen-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 278-327. Lafitau, *II*, 53. Kalm, *voy. en Amériq. III*, 273. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 169. Purchas, *pilgr. IV*, 1287. Ribas, *hiſt. de los triumfos*, 472.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

Liv. IV.

dant la saison des pluies (1). Ils mêlent aussi en certains tems différentes couleurs avec ces substances onctueuses & couvrent leurs corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis, non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil, mais l'odeur ou le goût de ce mêlange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, surtout dans les climats chauds, & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entierement nuds (2).

Habitations.

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un sauvage est de se former quelqu'habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractere militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible & inactive. Ain-

(1) Voyez la Note LXXVI.

(2) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190-202. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 279-280.

si, quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guere d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la maniere de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connoissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens genres d'industrie, reglent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore si grossiers & si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature, qu'ils n'avoient aucune espece de cabane. Dans cet état ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, & la nuit ils se forment un couvert de branches & de feuilles (1). Dans le tems des pluies ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (2). D'autres, qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(2) *Lettr. édif. II*, 176; *V.* 273. Venegas, *hist. of Californ. I*, 176. Lozano, *descript. del gran Chaco*, *p.* 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 377.

LIV. IV.

du gibier, se logent pour un tems dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrein, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (1). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux-même qui étoient plus industrieux & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossiere: c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient si basses qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans

(1) Gumilla, I, 225. Herrera, *dec.* 1, *lib.* IX, *c.* 6. Oviedo, *sommar. p.* 53. C.

fenêtres, & le toît étoit percé d'un grand trou par où ſortoit la fumée. Liv. IV.

Il ſeroit au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de ſuivre les voyageurs dans les autres détails circonſtanciés de leurs relations. Un ſeul trait mérite d'être obſervé, parce qu'il eſt ſingulier & qu'il jette du jour ſur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maiſons aſſez grandes pour y loger quatre-vingts ou cent perſonnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient enſemble ſous le même toît (1), ſouvent autour d'un feu commun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, où chacun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſingulie-re d'habitation chez les Américains peut donc être conſidérée non-ſeulement comme

(1) Voyez la Note LXXVIII.

Liv. IV.

l'effet de la communauté des biens qui subsistoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naissoient de ce mêlange des différens sexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une semblable situation puissent éviter le tumulte & les animosités (1).

Armes.

Après avoir pourvu à son vêtement & à son habitation, le sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'in-

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane*, p. 65. Lafitau, *Mœurs*, &c. II, 4. Torquemada, *monarq.* I, 227. Joutel, *Journ. hist.* 217. Lery, *hist. Brasil*, *ap. de Bry*, III, 238. Lozano, *desc. del gran Chaco*, 67.

duſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés : les premieres armes offenſives furent, ſans doute, celles que le haſard préſenta & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelqu'animal, ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres, mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance : l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils aient imaginée pour cet objet ; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il eſt cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus aſſez dépourvues d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui paroiſſoient ne connoître l'uſage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la conſtruc-

(1) Piedrahita, *conq. de nouvo. reyno*, 9-12.

Liv. IV.

tion n'eſt pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'uſage n'eſt pas moins ancien chez pluſieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale (1) ou des iſles; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (2). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui leur eſt propre: ils attachent des pierres groſſes environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adreſſe qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils viſent (3).

Uſtenſiles domeſtiques.

Chez des peuples qui ne connoiſſoient guere d'autre occupation que la guerre & la chaſſe, les principaux efforts de l'eſprit & de l'induſtrie ont dû naturellement ſe diriger vers ces deux objets (4). A l'égard de tous

(1) *Naufr. de Aly. Nun. Cabeca de Vaca*, c. X, p. 12.

(2) Piedrahita, p. 16. Voyez la NOTE LXXIX.

(3) Ovalle, *relat. of Chili. Churchill. collect.* III, 82. Falkner's *deſc. of Patag.* p. 130.

(4) Voyez la NOTE LXXX.

tous les autres, leurs beſoins & leurs deſirs étoient ſi bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement ſimples, leurs uſtenſiles domeſtiques étoient très-groſſiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaiſſeaux de terre & de les cuire au ſoleil, de maniere qu'ils pouvoient ſupporter le feu. Les habitans de l'Amérique ſeptentrionale creuſoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la rempliſſoient d'eau qu'ils faiſoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1): ils ſe ſervoient de ces vaiſſeaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le rafinement & le luxe; car dans le premier état de ſociété les hommes ne connoiſſent d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller ſur le feu; & dans pluſieurs peuplades Américaines, c'eſt la ſeule eſpece de cuiſine qui ſoit encore connue (2). Mais le chef d'œuvre de l'art chez les ſauvages du

Liv. IV.

Maniere de cuire les alimens.

Conſtruction des canots.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. France*, III, 332.

(2) Voyez la Note LXXXI.

LIV. IV.

nouveau monde, c'eſt la conſtruction de leurs canots. Un eſquimaux, enfermé dans ſon bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la ſtérilité de ſon pays le force à chercher la principale partie de ſa ſubſiſtance (1). Les naturels du Canada ſe haſardent ſur leurs rivieres & ſur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & ſi légers que deux hommes peuvent les porter lorſque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (2). C'eſt dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (3). Les habitans des iſles & du continent méridional ſe font des canots en creuſant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroiſſent lourds & mal conſtruits, ils s'en ſervent avec tant de dextérité que des Européens qui connoiſſent tous les progrès qu'a faits la ſcience de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre ſont

(1) Ellis, *voy. à la baye d'Hudſon*, 133.
(2) Voyez la NOTE LXXXII.
(3) Laſitau, *mœurs des Sauv.* II, 213.

assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (1). La forme, ainsi que les matériaux de ces différens bâtimens, est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés, & plus on les examine avec soin, plus on admire le méchanisme & la convenance de leur construction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui se marque d'une maniere sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, &, comme les enfans, s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paroissent les plus intéressantes, & où les plus puissans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une molleſſe & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (2). Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à

(1) Labat, *voy.* II, 91-131.
(2) Gumilla, II, 297.

Liv. IV.

pourrir de vieilleſſe avant d'être achevé. Ils laiſſeront périr une partie de toît avant de finir l'autre (1). L'opération manuelle la plus facile conſume un grand eſpace de tems, & ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelqu'effort d'induſtrie, eſt pour les ſauvages une longue & pénible entrepriſe. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute eſpece, peut être attribuée à différentes cauſes. Pour des ſauvages qui ne doivent point leur ſubſiſtance aux travaux d'une induſtrie réguliere, le tems eſt de ſi peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puiſſent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarraſſent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient ſont ſi imparfaits, ſi peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiſte le plus habile & le plus induſtrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus ſimple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelqu'animal: il n'y a que le tems qui puiſſe

(1) Borde, *relat. des Caraïbes*, *p.* 22.

ſuppléer à ce défaut de moyens; mais c'eſt le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains qui rend ſurtout leurs opérations ſi languiſſantes. Il eſt preſqu'impoſſible de les tirer de cette indolence habituelle, & à moins qu'ils ne ſoient engagés dans une expédition de guerre ou de chaſſe, ils paroiſſent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'eſt pas aſſez forte pour donner l'eſſor à cet eſprit inventif qui ſuggere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever ſont faſtidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoiſſance de leurs inſtrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains ſe remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'aſſiduité au travail; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minucieuſe; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce peuple pré-

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

Liv. IV.

domine ; leurs mouvemens ſont naturellement peſans, & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

Religion.

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peuples ſauvages qui ait excité une plus grande curioſité que leurs opinions & leurs pratiques religieuſes; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou repréſentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les miſſionnaires ſont les perſonnes qui ont eu le plus d'occaſion de ſuivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civiliſées ; mais leur eſprit, prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ſes inſtitutions, eſt toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque choſe qui reſſemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les inſtitutions qu'ils obſer-

(1) Ulloa, *voy.* I, 335. *Lettr. édif.* XV, 348.

vent, non à les expliquer conformément aux idées groſſieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il eſt incapable d'avoir, & le ſuppoſent inſtruit de principes & de faits dont il eſt impoſſible qu'il ait la connoiſſance. De-là quelques miſſionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que ſurprenantes d'une connoiſſance diſtincte des myſteres ſublimes & des inſtitutions particulieres du Chriſtianiſme. En interprêtant arbitrairement certaines expreſſions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoiſſoient la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation, du fils de Dieu, de ſon ſacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des ſacremens (1). On ſent que des guides ſi crédules & ſi peu éclairés ne méritent guere de confiance. LIV. IV.

Mais, lors même que nous choiſirons avec le plus grand ſoin nos autorités, il ne faut pas les ſuivre avec une foi aveugle. Toute

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen*, 122. Herrera, *dec.* 4, *lib.* IX, *c.* 7; *dec.* 5, *lib.* IV, *c.* 7.

Liv. IV.

recherche dans les notions religieuſes des peuples ſauvages eſt enveloppée de difficultés particulieres, & il faut ſouvent s'arrêter pour ſéparer les faits qu'on rapporte d'avec les raiſonnemens dont ils ſont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Pluſieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du ſujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les ſentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux ſur leſquels eſt établi le ſyſtême entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les ſeules lumieres de la nature. L'un regarde l'exiſtence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'eſt un objet non-ſeulement de curioſité, mais auſſi d'inſtruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique ſur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laiſſant à d'autres l'examen des opinions ſubordonnées & le détail des ſuperſtitions locales.

Qui-

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

Liv. IV. Exiſtence de Dieu.

Quiconque a eu occaſion d'obſerver les opinions religieuſes des hommes des dernieres claſſes de la ſociété, même chez les nations les plus éclairées & les plus civiliſées, trouvera que leur ſyſtême de croyance leur a été communiqué par l'inſtruction, & n'eſt point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuſe partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale & preſqu'unique eſt de s'aſſurer une ſubſiſtance, conſidere ſans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loiſir, ni la capacité d'entrer dans ces ſpéculations ſubtiles & compliquées, qui conduiſent à la connoiſſance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie ſauvage, de pareilles recherches ſont abſolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent ſeulement à ſe développer & que leurs premiers efforts ſe portent ſur un petit nombre d'objets de premiere néceſſité; quand l'eſprit n'eſt pas encore aſſez étendu pour ſe former des idées générales & abſtraites; quand le langage eſt tellement borné qu'il manque de mots pour diſtinguer tout ce qui n'affecte pas quel-

LIV. IV.

ques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre, & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Partout où l'esprit a été étendu par la philosophie & éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familiere que nous ne réfléchissons guere combien cette idée est abstraite & profonde, & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être suprême ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce spectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consument leurs jours, semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnoître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils

n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la divinité, & les obſervateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune inſtitution, aucun uſage qui parût ſuppoſer qu'ils reconnuſſent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupaſſent à mériter ſes faveurs (1). Ce n'eſt cependant que dans l'état de nature le plus ſimple & lorſque les facultés intellectuelles de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui, lorſqu'elles ſont corrigées & épurées, ſont deſtinées à être une grande ſource de conſolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres inviſibles & puiſſans

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill. coll.* II, 132. *Lettr. édif.* II, 177. *id.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *deſcr. del gran Chaco* 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, *p.* 468. Margrave, *hiſt. in append. de Chilienſibus*, 235. Ulloa, *notic. Americ.* 335, *&c.* Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. to Guiana.* Purchas, *Pilgr.* IV, *p.* 1273. *Account of Braſil, by a Portugueſe ibid. p.* 1239. Jones's *journal*, *p.* 59. Voyez la NOTE LXXXV.

Liv. IV.

dans les uſages de pluſieurs tribus Américaines qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété. Ces notions ſont dans l'origine vagues & obſcures, & paroiſſent plutôt provenir d'un ſentiment de crainte pour des maux dont l'homme eſt menacé, que d'un ſentiment de reconnoiſſance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature pourſuit ſon cours avec une régularité conſtante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure ſans en rechercher la cauſe; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorſqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'eſt point accoutumé, il en cherche les cauſes avec une curioſité active. Son entendement eſt incapable de les démêler; mais l'imagination, qui eſt une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuſe, décide ſans héſiter: elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres inviſibles & ſuppoſe que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans ſont leur ouvrage. On a trouvé chez pluſieurs nations groſſieres quelques idées confuſes d'une puiſſance ſpirituelle ou inviſible, dirigeant les fléaux naturels qui déſolent la ter-

re & épouvantent ſes habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie ſauvage ſont ſi multipliés, l'homme dans cet état ſe trouve ſouvent dans des ſituations ſi critiques, que ſon eſprit eſt forcé par le ſentiment de ſa propre foibleſſe de recourir à l'action d'une intelligence ſupérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, expoſé à des dangers qu'il ne peut repouſſer, le ſauvage ne compte plus ſur lui-même; il ſent toute ſon impuiſſance, & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interpoſition de quelque bras inviſible. Ainſi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premieres pratiques qui préſentent quelques reſſemblances avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut ſouffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique ſeptentrionale, étoient des eſpeces d'amulettes ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de préſerver de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance; ou bien on les re- Liv. IV.

(1) Voyez la Note LXXXVI.

LIV. IV.

gardoit comme des esprits tutélaires dont on pouvoit implorer le secours dans des circonstances malheureuses (1). Les habitans des isles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis* ; & qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espece humaine ; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux (2). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaisoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal ; mais chez ces peuples même la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prieres ni de reconnoissance ; ainsi leur unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 343. Creuxii, *hist. Canad. p.* 82.

(2) Oviedo, *lib.* III, *c.* 1, *p.* 3. P. Martyr, *dec. p.* 102.

puiſſances malfaiſantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (1). Liv. IV.

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens inviſibles, & telle étoit preſqu'univerſellement le vil & groſſier objet de leurs ſuperſtitions. Si nous pouvions remonter à la ſource des idées des autres nations, juſqu'à ce premier état de ſociété où l'hiſtoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une reſſemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aiſément que dans des circonſtances ſemblables l'eſprit humain ſuit partout à peu près la même route dans ſes progrès & arrive preſqu'aux mêmes réſultats. Les impreſſions de la crainte ſe marquent d'une maniere ſenſible dans tous les ſyſtêmes de ſuperſtition formés dans cet état de ſociété, & les notions les plus exaltées des hommes ſe bornent à une idée obſcure de certains êtres dont la puiſſance, quoique ſurnaturelle,

(1) Dutertre, II, 365. Borde, *p.* 14. *State of Virginia, by a native*, *III*, *p.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroſt, *nat. hiſt. of Guiana*, 309.

Liv. IV.

est limitée dans ses objets, comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples, qui sont unis en société depuis plus longtems, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelqu'étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence, & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses, & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop ab-

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 343. Sagard, *voy. au pays des Hurons*, 226.

ſurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'hiſtoire. Ces mêmes peuples ne connoiſſent aucune forme établie de culte public; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni miniſtres ſpécialement conſacrés à leur ſervice. Les différentes cérémonies & pratiques ſuperſtitieuſes reçues parmi eux leur ont été tranſmiſes par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorſque des circonſtances particulieres les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à réclamer la puiſſance & à implorer la protection de quelques êtres ſupérieurs (1).

Syſtêmes des Natchez & des naturels de Bogota.

La tribu des Natchez & les naturels de Bogota ſont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainſi que dans leurs inſtitutions politiques, que les autres nations ſauvages de l'Amérique; & il n'eſt pas moins difficile de trouver la cauſe de cette diſtinction que de celle dont nous avons déjà parlé. Le ſoleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblême le plus pur de leur

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr*, *III*, 345. Colden, I, 17.

Liv. IV.

divinité ; ces temples étoient conſtruits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens, autant que le comportoit leur groſſiere architecture. Ils avoient des miniſtres chargés de veiller à l'entretien du feu ſacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéiſſance au ſoleil tous les matins ; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais ſans répandre du ſang (1). Ces fêtes ſont la pratique de ſuperſtition la plus rafinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus ſéduiſantes. Le ſoleil eſt la ſource apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues ſur toute la nature ; &, tandis que l'eſprit humain, dans ſes premiers eſſais de ſpéculation, contemple & admire la puiſſance univerſelle & active de cet aſtre, il eſt naturel que ſon admiration s'arrête à ce qui eſt viſible, ſans pénétrer juſqu'à la cauſe qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaiſant de l'être

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* II, 418-429. Laſitau, I, 167.

ſuprême un culte qui n'eſt dû qu'à ſon auteur. Comme le feu eſt le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il reſſemble au ſoleil par quelques-unes de ſes qualités & de ſes effets, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a été choiſi pour emblême de l'action puiſſante de cet aſtre. Les anciens Perſes, peuple bien ſupérieur à tous égards aux nations ſauvages dont je rappelle les uſages, fonderent leur ſyſtême religieux ſur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public, moins groſſieres & moins abſurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du ſecours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de ſociété ſi différens, eſt une des circonſtances les plus ſingulieres & les plus inexpliquables qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire des révolutions humaines. LIV. IV.

A Bogota, le ſoleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le ſyſtême de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des ſacrifices & tout ce long cortege

LIV. IV.

de cérémonies, que la superstition introduit partout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires: il offroit à ses dieux des victimes humaines, & plusieurs de ses usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale & se plaît à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espece humaine: il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette dou-

(1) Piedrahita, *conq. del nuovo reyno*, *p.* 17. Herrera, *dec.* 6, *lib. V*, *c.* 6.

ce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obscure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence: ils esperent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printems éternel; où les forêts abondent en gibier & les rivieres en poisson; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais, en se formant ces premieres idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes suppoſent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs & de suivre les mêmes occupations; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui sont à leur estime. Ainsi les Américains

Liv. IV.

accordoient le premier rang dans la région des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à une coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils espérent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux oú des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des

Ils enterrent avec ceux qui meurent, leurs armes, &c.

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 222. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 551. De la Potherie, II, 40; III, 5.

choſes néceſſaires de la vie (1). Dans quelques provinces, lorſqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ſes femmes, de ſes favoris & de ſes eſclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût ſe montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes perſonnes dans ſon autre vie (2). Cette perſuaſion eſt ſi profondément enracinée, qu'on voit les perſonnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & ſolliciter comme une grande diſtinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occaſions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthouſiaſme d'affection & de dévouement & à réduire le cortege d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en ſouffrît pas un dommage trop conſidérable (3).

Chez les Américains, ainſi que chez les

(1) Chronica de Cieca de Leon, *c.* 28. Sagard, 288. Creuxii *hiſt. Canad. p.* 91. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 568. Biet, 391. De la Potherie II, 44; III, 8. Bianco, *converſ. de piritu*, *p.* 35.

(2) Dumont, *mémoire ſur la Louiſ. I*, 208. Oviedo, *lib. V*, *c.* 3. Gomera, *hiſt. gén. c.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 421. Herrera, *dec.* 1, *lib. III*, *c.* 3. P. Melchior Hernandez, *memor. de Chiriqui. Coll. orig. papers I. Chron. de Cieca de Leon*, *c.* 33.

(3) Voyez la NOTE LXXXVII.

Liv. IV. Superſtition liée avec la piété.

autres nations non civiliſées, pluſieurs des rits & des pratiques qui reſſemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & ſont l'effet ſeulement d'un deſir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'eſt lorſque les facultés intellectuelles ſont plus foibles & moins exercées que l'eſprit humain eſt plus porté à ſentir & à montrer cette vaine curioſité. Etonné des événemens dont il lui eſt impoſſible de concevoir la cauſe, il y ſuppoſe naturellement quelque choſe de merveilleux & de myſtérieux: allarmé, d'un autre côté, par des circonſtances dont il ne peut prévoir la ſuite & les effets, il eſt obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de ſa propre intelligence. Partout où la ſuperſtition a fait aſſez de progrès pour former un ſyſtême régulier, ce deſir de percer dans les ſecrets de l'avenir ſe trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme des miniſtres du ciel, prétendent annoncer ſes oracles. Ils ſont les ſeuls devins, augures & magiciens, qui poſſedent l'art important & ſacré de découvrir ce qui eſt caché aux yeux des autres hommes.

Chez

Chez ceux des peuples ſauvages qui ne reconnoiſſent point de puiſſance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuſes, la curioſité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui eſt inconnu, tient à un principe différent & tire ſa force d'une autre aſſociation d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état ſauvage ſont, ainſi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la ſouffrance & le deſir de retrouver la ſanté lui inſpirent aiſément un reſpect extraordinaire pour ceux qui ſe vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funeſtes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient ſi ignorans ſur la ſtructure du corps humain, qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y ſurvenir, ni de la maniere dont ils ſe terminoient. L'enthouſiaſme ſuperſtitieux réuni ſouvent à la ruſe ſuppléoit à la ſcience. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence ſurnaturelle, & preſcrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies myſtérieuſes auxquelles on ſuppoſoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du mer-

Liv. IV. Cet emploi appartient à leurs médecins.

LIV. IV.

veilleux, ſi naturels à des hommes ignorans, favoriſoient l'impoſture & les diſpoſoient à en être aiſément dupes. Les premiers médecins des ſauvages ſont des eſpeces de magiciens qui ſe vantent de connoître le paſſé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la ſorcellerie & diverſes cérémonies auſſi vaines que biſarres, ſont les moyens qu'ils emploient pour chaſſer les cauſes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance ſur l'efficacité de ces moyens, ils prédiſent hardiment quel ſera le deſtin de leurs malades. Ainſi la ſuperſtition dans ſa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de ſe délivrer d'un mal préſent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée ſur la médecine, non ſur la religion. Un des premiers & des plus ſages hiſtoriens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hiſpaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peu-

(1) P. Melch. Hernandez, *memor. de cheriqui, collect. orig. p.* 1.

(2) Oviedo, *lib. V, c.* 1.

ples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. suivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Bulitos* l'étoient à Hispaniola. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'observer l'esprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques & à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiroient aisément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (1).

La superstition s'étend par degrés.

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne supposerent pas longtems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet: ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lors-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. III, c.* 4. Osborne, *collect. II*, 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 361. Lawson, *Nouv. Carol.* 214. Ribas, *triumf. p.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

Liv. IV.

qu'ils éprouvoient des déſaſtres à la guerre, lorſqu'ils étoient contrariés dans leur chaſſe par des contre-tems imprévus, lorſque les inondations ou la ſéchéreſſe menaçoient leurs moiſſons, ils appelloient leurs magiciens & leur faiſoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cauſe de ces calamités ou pour prédire quelle en ſeroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelqu'embarras ou qui vouloit s'engager dans quelqu'entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples les plus ſauvages de l'Amérique, & la divination y eſt un art tenu dans la plus haute eſtime. Longtems avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpire le reſpect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutai- Liv. IV.
re ſous lequel la providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'adminiſtration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une puiſſance modératrice de l'univers; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance & une preuve de ſa foibleſſe.

C'eſt à cette même foibleſſe qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les ſonges, leur ſoin d'obſerver les préſages, leur attention au ramage des oiſeaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonſtances comme des indications des événemens futurs, & ſi quelques-uns de ces pronoſtics leur paroiſſent défavorables, ils renoncent auſſitôt à l'entrepriſe qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 262-353. Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 120. Creuxii, *hiſt. Canad.* 84. Techo, *hiſt. of Parag. Churchill. coll. VI*, 37. De la Potherie, III, 6.

Liv. IV. Coutumes particulieres.

Si l'on veut se former une idée complette des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulieres, qui, quoiqu'universelles & caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Amour de la danse.

L'amour de la danse est une passion favorite des sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur & d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danse; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appellé un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes les

circonſtances de la vie publique & privée. Si une entrevue eſt néceſſaire entre deux bourgades Américaines, les ambaſſadeurs de l'une s'approchent en formant une danſe ſolemnelle & préſentent le calumet ou emblême de paix: les Sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre ſe déclare contre un ennemi, c'eſt par une danſe qui exprime le reſſentiment dont ils ſont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaiſer la colere de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits, s'ils ſe réjouiſſent de la naiſſance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (3), ils ont des danſes convenables à chacune de ces ſituations & appropriées aux ſentimens divers dont ils ſont pénétrés. Si l'un d'eux eſt malade, on ordonne une danſe comme le moyen le plus efficace de lui rendre la ſanté; & s'il ne peut pas ſupporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou ſorcier exécute la danſe lui-même,

(1) De la Potherie, *hiſt.* I, 17. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 211, 212. Lahontan, I, 100-137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 298. Lafitau, I, 523.

(3) Joutel, 343. Gomera, *hiſt. gén. c.* 196.

LIV. IV.

comme si la vertu de sa propre activité pouvoit se transmettre à son malade (1).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelqu'action, & quoique la musique qui en regle les mouvemens, soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa platte monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes: c'est la représentation d'une campagne Américaine complette. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la maniere de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme; leurs gestes, leurs phy-

(1) Denys, *hist. nat.* 189. Brikell, 372. De la Potherie, II, 36.

physionomies, leurs voix sont si bisarres & si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractere de la race entiere. Les chansons, les danses & les amusemens des autres nations, emblêmes des sentimens qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle, que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la délicatesse des sentimens & ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses & indécentes. Telle est la *Calenda* dont les naturels d'Afrique sont si passionnés (2): tel-

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 297. Lafitau, I, 523.

(2) Adanson, *voy. au Sénégal*, *p.* 3. Labat, *voy. IV*, 463.

LIV. IV.

les ſont les danſes des jeunes filles d'Aſie qui ſemblent exciter tous les deſirs de la volupté dans ceux qui en ſont témoins. Mais chez les Américains, qui par des cauſes qu'on a déjà expliquées, ſont plus froids & plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertiſſemens. Leurs chanſons & leurs danſes ſont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus ſérieuſes & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles ſont rarement communes aux deux ſexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occaſions il eſt permis aux femmes de ſe joindre à la fête, le caractere des danſes reſte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun

---

Sloane, *nat. hiſt. of Jamaïca: introd. p.* 48. Fermin, *deſc. de Surinam*, *I*, 139.

(1) *Deſcrip. de la Nouv. Fr.* Osborne, *collect. II*, 883. Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 84.

(2) Wafer's, *account of Iſthm.* 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *hiſt. de Parag. I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *c.* 8; *dec.* 4, *lib. X*, *c.* 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

geſte qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (1).

Amour du jeu.

L'amour exceſſif du jeu, & particulierement des jeux de haſard, qui ſemble être naturel à tous les hommes qui ne ſont pas accoutumés aux occupations d'une induſtrie réguliere, eſt univerſel chez les Américains. Les mêmes cauſes qui dans la ſociété civiliſée portent les hommes qui ont de la fortune & du loiſir, à rechercher cet amuſement, en font les délices des ſauvages. Les premiers ſont diſpenſés du travail; ceux-ci n'en ſentent pas la néceſſité, & comme ils ſont également oiſifs, ils ſe livrent avec tranſport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainſi les Américains qui pour l'ordinaire ſont ſi indifférens, ſi flegmatiques, ſi taciturnes & ſi déſintéreſſés, deviennent, dès qu'ils ſont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur preſque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs uſtenſiles domeſtiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorſque tout eſt perdu, on les voit ſouvent dans l'égarement du déſeſpoir ou de l'eſpérance, riſquer d'un ſeul coup

(1) Barrere, *Fr. Equin. p.* 191.

Liv. IV.

leur liberté perſonnelle, malgré leur paſſion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades ces parties de jeu ſe renouvellent ſouvent & deviennent l'amuſement le plus intéreſſant dans toutes les occaſions de fêtes publiques. La ſuperſtition, toujours prête à tourner à ſon profit les paſſions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt ſouvent à confirmer & à fortifier cette diſpoſition des ſauvages. Leurs magiciens ſont accoutumés à preſcrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiſer leurs divinités ou de rendre la ſanté aux malades (2).

Goût des liqueurs fortes.

Des cauſes ſemblables à celles qui inſpirent aux Américains l'amour du jeu, les portent auſſi à l'ivrognerie. Il ſemble qu'un des premiers efforts de l'induſtrie humaine ait été de découvrir quelque boiſſon enivrante; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque groſſiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réuſſi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 261-318. Lafitau, *II*, 338. Ribas, *triumf.* 13. Brikell, 335.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 262.

Américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte ; celles-même qui sont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles, ceux de la Californie & du nord de l'Amérique, emploient pour cet objet la fumée du tabac, qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines & dont les vapeurs en montant au cerveau y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les autres parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïz ou de la racine de manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïz ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de

Liv. IV.

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus. III*, 113. Venegas, I, 63. *Naufr. de Cabeca de Vaca, cap.* 26. Voyez la Note LXXXIX.

Liv. IV.

jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'eſt pas déſagréable au goût, & lorſqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'eſt la boiſſon générale des Américains, qui la déſignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'eſt pas plus aiſé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une ſucceſſion d'occupations & d'amuſemens divers tient l'eſprit dans une activité continuelle, le deſir des liqueurs fortes eſt modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue ſelon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organiſation ſenſible & délicate des habitans n'a pas beſoin du ſtimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la conſtitution des naturels, plus robuſte & plus peſante, en a beſoin pour être excitée & miſe en mouvement. Mais, parmi les ſauvages, le deſir de tout ce qui a la faculté d'enivrer eſt le même dans toutes les poſitions du globe. A l'exception de quelques petites tribus diſperſées près du détroit de Magellan, tous les habitans de l'Amérique, ſoit qu'ils habitent la zone torride ou les ré-

(1) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, III.

gions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats plus rigoureux des deux extrêmités nord & sud de ce continent, paroissent être également dominés par cette passion (1). Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques, où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces scenes intéressantes succedent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez étonnant ou important pour mériter son attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de son corps est un emblême de l'état de son ame: là, accroupi près du feu dans sa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il consume ses

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 56-103. Ribas, 8. Ulloa, I, 249-337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *mission. de las Chiquit.* 35. Barrere, *p.* 203. Blanco, *convers. de piritu*, 31.

Liv. IV.

journées dans un ſommeil preſque continuel, ou dans une inaction inſipide & ſtupide qui n'en eſt guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ſes eſprits & l'animent encore plus fortement que la danſe ou le jeu, il en eſt exceſſivement avide. Un ſauvage qui n'eſt pas en action eſt un animal triſte & penſif; mais dès qu'il boit ou qu'il a ſeulement l'eſpérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaité (1). Quelque ſoit l'occaſion ou le prétexte qui raſſemble les Américains, la ſéance ſe termine toujours par une débauche. Pluſieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des tranſports de joie. Comme ils ne ſont accoutumés à contraindre aucun de leurs ſentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure ſouvent ſans interruption pendant pluſieurs jours, & quelque funeſtes que puiſſent être les ſuites de leurs excès, ils ne ceſſent de boire que lorſqu'il ne reſte plus une ſeule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui ſont les plus diſtin-

(1) Melendes, *teſoros verdad. III*, 169.

gués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur sageſſe, n'ont pas plus d'empire ſur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irréſiſtible d'un plaiſir préſent les aveugle ſur les conſéquences, & ces hommes qui dans d'autres ſituations ſemblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne ſont dans celle-ci que de vils eſclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfans en prévoyance auſſi bien qu'en raiſon (1). Lorſque leurs paſſions, qui ſont naturellement fortes, ſont encore excitées & enflammées par l'ivreſſe, ils ſe portent aux plus terribles excès, & la fête ſe termine rarement ſans des actes de violence & même ſans du ſang répandu (2). Liv. IV.

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonſtance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines il n'eſt pas permis aux femmes de prendre part à la fête (3). Leur occupation eſt de préparer la liqueur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.
(2) *Lettr. édif. II*, 178. Torquemada, *mon. Ind. I*, 335.
(3) Voyez la NOTE XC.

Liv. IV.

& de leurs parens lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les ſauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitans ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec auſſi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Uſage de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il ſeroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en paſſer ſous ſilence une qui paroît auſſi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorſqu'un Américain devient vieux ou qu'il ſouffre d'une maladie que leur médecine groſſiere ne peut guérir,

(1) Hutchinſon, *hiſt. of Maſſachuſet Bay.* 469. Laſitau II, 125. Sagard, 146.

ſes enfans ou ſes parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le ſoigner. Cette coutume s'eſt trouvée établie chez les tribus les plus ſauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudſon juſqu'à la riviere de la Plata; & quelqu'oppoſée qu'elle paroiſſe à ces ſentimens de tendreſſe & d'affection que les hommes civiliſés regardent comme naturels à l'eſpece humaine, l'homme ſemble y être conduit par la condition de la vie ſauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour ſe procurer des ſubſiſtances, qui en quelques cas empêchent les ſauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foibleſſe de ceux-ci auroit beſoin des mêmes ſecours que l'enfance. Les uns & les autres ſont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chaſſeurs, & de ſupporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les ſauvages ſont ſi ſouvent expoſés par leur défaut de prévoyance & d'induſtrie. Incapables de ſubvenir aux beſoins ou de ſecourir la foibleſſe des autres, ce ſurcroît d'embarras leur donne une impatience qui

Liv. IV.

les porte à terminer une vie qu'il leur ſeroit trop difficile de conſerver. Cela n'eſt point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, ſentant qu'il ne peut plus compter ſur le ſecours de ceux qui l'environnent, ſe place lui-même d'un air content dans ſon tombeau, & c'eſt des mains de ſes enfans ou de ſes plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miſeres de la vie (1).

Idée générale de leur caractere.

IX. Après avoir conſidéré les peuples ſauvages d'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs uſages dans tant de ſituations diverſes, il ne reſte qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans ſon état primitif, ſortant pour ainſi dire des mains de la nature, eſt partout le même. Dans les premiers inſtans de l'enfance, ſoit parmi les ſauvages les plus bruts, ſoit dans la ſociété la plus civiliſée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque diſ-

(1) Caſſani, *hiſt. de N. Reyno de gran. p.* 300. Piſo, *p.* 6. Ellis, *voy.* 161. Gumilla, I, 333.

tinction ou quelque ſupériorité. Il paroît partout ſuſceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la ſuite, ainſi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entierement de l'état de ſociété dans lequel il ſe trouve placé. Son eſprit ſe conforme naturellement à cet état & en reçoit ſes lumieres & ſes talens. Ses facultés intellectuelles ſont miſes en activité, en proportion des beſoins habituels que ſa ſituation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impoſe. Les affections de ſon cœur ſe développent ſelon les rapports qui ſe trouvent établis entre lui & les êtres de ſon eſpece. Ce n'eſt qu'en ſuivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel eſt le caractere de l'homme dans les différens périodes de ſes progrès. LIV. IV.

Facultés intellectuelles.

Si nous l'appliquons à la vie ſauvage & que nous meſurions à cette regle les qualités de l'eſprit humain dans cet état de ſociété, nous trouverons comme je l'ai déjà obſervé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles ſont renfermées dans l'étroite ſphere de ce qu'il regar-

Liv. IV.

de comme néceſſaire pour ſubvenir à ſes beſoins: tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point ſon attention & n'eſt point l'objet de ſes recherches. Mais, quelque bornées que puiſſent être les connoiſſances d'un ſauvage, il poſſede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquiſes: elles ne lui ont point été communiquées par une inſtruction méthodique; elles ne ſont point pour lui un objet de curioſité & de pure ſpéculation; c'eſt le réſultat de ſes propres obſervations & le fruit de ſon expérience; elles ſont analogues à ſa condition & à ſes beſoins. Tandis qu'il eſt engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations difficiles & périlleuſes, dont il ne peut ſe tirer que par des efforts de ſagacité; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de ſa pénétration à diſcerner le danger auquel il eſt expoſé & de ſon habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus ſont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'eſprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de ſageſſe politique dans la

conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil de vieillards délibérant sur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre & de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens, emploient beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez ces nations grossieres les talens politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Partout où l'idée de propriété particuliere n'est pas encore connue & qu'il n'y a point de juridiction criminelle établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de com- LIV. IV.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr. III*, 269.

munication entre les différentes tribus, où
LIV. IV. les haines nationales ſont implacables & les hoſtilités preſque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à diſcuter avec ſes voiſins, & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'eſt pas aſſez compliqué pour demander une politique bien profonde. Partout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne ſavoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conſervation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les meſures publiques réglées par la conſidération de l'avenir. Le génie des ſauvages eſt de ſe conduire par les impreſſions du moment. Ils ſont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les aſſemblées des Américains ſont à la vérité ſi fréquentes, & leurs négociations ſi longues & ſi multipliées (1), que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté; mais c'eſt moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cauſe, que

(1) Voyez la NOTE XCI.

que dans la froideur de leur caractere qui les rend très-lents à prendre une réſolution (1). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative, dont on parlera en ſon lieu, nous ne découvrirons parmi les nations ſauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui ſuppoſe un certain degré de prévoyance ou de ſupériorité d'eſprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus ſouvent dirigées par la férocité impétueuſe de leurs jeunes gens que par l'expérience & la ſageſſe de leurs vieillards. LIV. IV.

En même tems que la conduite de l'homme dans l'état ſauvage eſt peu favorable aux progrès de l'eſprit, elle tend auſſi à quelques égards à reſſerrer le cœur & à réprimer l'exercice de la ſenſibilité. Le ſentiment le plus fort qui ſoit dans l'ame d'un ſauvage, eſt celui de ſon indépendance. Il a ſacrifié une ſi petite portion de ſa liberté naturelle en devenant membre d'une ſociété, qu'il reſte preſque entiérement maître de ſes actions (2). Il prend ſouvent ſes Affection ſociale.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 271.
(2) Fernandez, *Miſſion de los Chiquit*, 33.

Liv. IV.

réſolutions ſeul, ſans conſulter perſonne, ſans conſidérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans pluſieurs de ſes démarches il reſte auſſi ſéparé du reſte des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il ſent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de ſon ame contribue à augmenter cette inſouciance: ne ſongeant qu'à lui-même en délibérant ſur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarraſſe guere des conſéquences que relativement à ſon intérêt. Il pourſuit ſa carriere & ſe livre à ſes idées, ſans rechercher ſi ce qu'il fait eſt agréable ou déſagréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelqu'avantage ou en recevoir du dommage. De-là ces caprices indomptables des ſauvages, cette impatience de toute eſpece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs déſirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conſeils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit preſque les mêmes effets que la perſonnalité dans un état de ſociété

plus avancé. Par ces deux ſentimens l'individu rapporte tout à lui-même & uniquement occupé de ſatisfaire ſes deſirs, fait de ce ſeul objet la regle de ſa conduite.

Dureté de cœur.

C'eſt à la même cauſe qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'inſenſibilité qu'on reproche à tous les peuples ſauvages. Leurs ames, peu ſuſceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impreſſions fortes (1). Leur union ſociale eſt ſi incomplette que chaque individu agit comme s'il avoit conſervé ſes droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, ſi on lui rend un ſervice, il les reçoit avec beaucoup de ſatisfaction, parce qu'il en réſulte un plaiſir ou un avantage pour lui; mais ce ſentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne ſent point de reconnoiſſance & ne ſonge point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les perſonnes mêmes qui ſont le plus étroitement unies, il y a peu de correſpondance ni d'échange de ces ſervices qui fortifient l'attachement, attendriſſent le cœur

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 309.

(2) Oviedo, *hiſt. lib. XIV.* Voyez la Note XCII.

Liv. IV.

& adouciſſent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractere une réſerve ſombre qui les ſépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de ſe faire quelque demande, de ſolliciter quelques ſervices (1), de crainte d'avoir l'air de vouloir impoſer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

Inſenſibilité.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractere ſur la vie domeſtique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfans. Les effets n'en ſont pas moins ſenſibles dans l'exercice des devoirs mutuels d'affection qu'exigent ſouvent la foibleſſe & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorſqu'un Américain eſt attaqué d'une maladie, il ſe voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui ſans s'embarraſſer de ſa guériſon, fuient dans la plus grande conſternation pour éviter le danger ſuppoſé de la contagion (2). Chez les na-

(1) De la Potherie, III, 28.

(2) *Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Chriſtian I*, 309. Duterre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *dec.* 4,

tions même où l'on n'abandonne pas ainſi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils ſont ſoignés ne leur procure que de foibles conſolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expreſſions, ni ces ſervices officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs ſouffrances (1). Leurs parens les plus proches refuſent ſouvent de ſe ſoumettre à la plus petite incommodité ou de ſe priver de la moindre bagatelle pour les ſoulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un ſauvage eſt ſi peu ſuſceptible des ſentimens qu'inſpirent aux hommes ces attentions tendres qui adouciſſent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Eſpagnols ont jugé néceſſaire de fortifier par des loix poſitives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, ſous des peines très-graves, à prendre ſoin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caracte- LIV. IV.

lib. VIII, *c.* 5; *dec.* 5, *lib. IV*, *c.* 2. Falkener's *deſcrip. of Patagonia*, 98.

(1) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(2) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *dec.* 4, *lib. VIII*, *c.* 5.

(3) Cogulludo, *hiſt. de Yucatan*, *p.* 300.

LIV. IV.

re eſt encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique ſeptentrionale avoient quelques chiens apprivoiſés qui les accompagnoient dans leurs chaſſes & les ſervoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulieres à cette eſpece. Mais, au lieu de cet attachement que nos chaſſeurs ſentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaiſirs, le chaſſeur Américain recevoit avec dédain les ſervices de ſon chien, le nourriſſoit rarement & ne le careſſoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordonnés, nous retrouvons le même caractere, nous reconnoiſſons les opérations d'une

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 119, 337.
(2) Ulloa, *notic. American* 312.

ame qui n'eſt occupée qu'à ſe ſatisfaire & réglée que par ſon caprice, ſans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent. Liv. IV.

Après avoir fait voir combien la vie ſauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la ſenſibilité du cœur, je n'aurois pas cru néceſſaire de m'arrêter ſur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, ſi le caractere des nations, comme celui des individus, ne ſe marquoit ſouvent plus clairement par des circonſtances qui paroiſſent frivoles, que par celles qui ſont plus importantes. Le ſauvage, accoutumé à ſe trouver dans des ſituations périlleuſes & embarraſſantes, ne comptant que ſur ſes propres forces, enveloppé tout entier dans ſes plans & dans ſes penſées, ne peut être qu'un animal ſérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ſes penſées parcourent un cercle fort étroit. De-là cette taciturnité ſi déſagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie ſociale. Un Américain, lorſqu'il n'eſt pas obligé d'agir, eſt ſouvent aſſis des jours entiers dans la même poſture ſans ouvrir les Taciturnité.

levres (1). Lorſqu'ils ſe réuniſſent pour al-
Liv. IV. ler à la guerre ou à la chaſſe, ils marchent d'ordinaire ſur une ligne, à quelque diſtance l'un de l'autre, & ſans ſe dire une parole. Ils obſervent le même ſilence en ramant enſemble dans un canot (2). Ce n'eſt que lorſqu'ils ſont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danſe, qu'on les voit s'égayer & converſer entr'eux.

Fineſſe. On peut expliquer par les mêmes cauſes la fineſſe avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne ſont pas accoutumés à ſe communiquer avec franchiſe leurs ſentimens & leurs penſées, ſont naturellement défians, ne ſe livrent à perſonne & emploient une ruſe inſidieuſe pour venir à bout de leurs deſſeins. Dans la ſociété civiliſée, les hommes, qui par leur ſituation n'ont que très-peu d'objets où leurs deſirs ſe portent, mais dont leur eſprit eſt ſans ceſſe occupé, ſont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruſe dans la conduite de leurs pe-

(1) *Voy. de Bouguer*, 102.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 340.

petits projets. Ces circonſtances doivent agir encore plus puiſſamment ſur les ſauvages, dont les vues ſont également bornées & qui ſuivent leur objet avec la même attention & la même perſévérance; auſſi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une ſubtilité dont il faut ſe défier; & cette diſpoſition ſe fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéreſſantes de leur vie. La guerre eſt chez eux un ſyſtême de ruſe, où ils préferent le ſtratagême à la force ouverte, & où leur imagination eſt continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de ſurprendre leurs ennemis. Comme chaſſeurs, leur conſtant objet eſt de tendre des pieges au gibier qu'ils veulent détruire. Auſſi l'artifice & la fineſſe ont été généralement regardés comme formant le caractere diſtinctif de tous les ſauvages. Ceux des tribus les plus groſſieres de l'Amérique ſont diſtingués par leur adreſſe & leur duplicité. Ils mettent un ſecret impénétrable dans la combinaiſon de leurs plans; ils les ſuivent avec une patience & une conſtance à toute épreuve, & il n'y a aucun rafinement de diſſimulation

Liv. IV.

Liv. IV.

qu'ils ne puiſſent employer pour en aſſurer le ſuccès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur ſoulévement ſous la vice-royauté du marquis de Villa-Garcia ; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas tranſpiré la moindre indication pendant ce long eſpace de tems ; perſonne n'avoit trahi ſon ſecret ; aucun regard indiſcret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre ſoupçon ſur le plan qui ſe tramoit (1). Cet eſprit de diſſimulation & de fineſſe n'eſt pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper, ils ſe déguiſent avec tant d'artifice qu'il eſt impoſſible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs deſſeins (2).

Vertus.

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie ſauvage, il y a auſſi des vertus qu'elle fait naître & de bonnes qualités dont elle favoriſe l'exercice & le développement. Les liens de la ſociété ſont ſi peu gênans pour les membres des tribus les

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

(2) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

plus ſauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De-là cet eſprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un ſauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de ſe ſoumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un ſupérieur, ſon ame, quoique bornée dans l'exercice de ſes facultés & égarée par l'erreur ſur pluſieurs points, acquiert par le ſentiment de ſa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occaſions une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Liv. IV.

Eſprit d'indépendance.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les ſauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces intervalles de tranquilité, fréquens dans les états civiliſés. Leurs haines, comme je l'ai déjà obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe, ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes des

Courage.

Liv. IV.

nations ennemies dont ils ſont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles, ils ſe familiariſent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, réſultant naturellement de leur ſituation & fortifiée par un exercice conſtant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puiſſans & civiliſés. Le ſyſtême de guerre & les idées de valeur peuvent ſe former ſur différens principes; mais l'homme ne ſe montre dans aucune ſituation plus ſupérieur au ſentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de ſociété le plus ſimple & le moins cultivé.

Attachement à la communauté.

Une autre vertu qui diſtingue les ſauvages, c'eſt leur attachement à la communauté dont ils ſont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible; mais il y a des circonſtances qui rendent très-puiſſante l'influence de cette forme d'aſſociation, toute imparfaite qu'elle eſt. Les tribus Américaines ne ſont pas très-peuplées: armées les unes contre les autres, ou pour ſatisfaire d'anciennes inimitiés, ou

pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne ſont ni nombreux ni compliqués. Ce ſont-là des objets que l'eſprit brut d'un ſauvage peut comprendre aiſément, & ſon cœur eſt capable de former des attachemens qui ne ſont pas fort étendus. Il adhere avec chaleur à des meſures publiques, dictées par des paſſions ſemblables à celles qui reglent ſa conduite. De-là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entrepriſes les plus périlleuſes, lorſque la communauté les juge néceſſaires. De-là cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics. De-là ce zele pour l'honneur de leurs tribus ; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, & à ſupporter ſans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la deshonorer. LIV. IV.

Ainſi dans toutes les ſituations, même les plus défavorables où des êtres humains puiſſent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulierement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaiſante ſait plier l'eſprit de l'homme à ſa Contentement qu'ils goûtent dans leur condition.

Liv. IV.

condition; & ſes idées & ſes deſirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de ſociété à laquelle il eſt accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouiſſance que ſa ſituation lui préſente, rempliſſent & ſatisfont ſon ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer ſur de vaſtes plaines & à ſubſiſter du produit de ſes troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions ſur la tête de ſon ennemi, en lui ſouhaitant d'être condamné à réſider conſtamment dans le même lieu & à ſe nourrir de l'extrémité d'une plante. Les ſauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéreſſent & ſatisfaits de leur ſort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les ſociétés policées ſont devenues eſſentielles aux douceurs de la vie. Loin de ſe plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civiliſés, ils ſe regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutu-

més à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang & la subordination établie dans la vie policée, & considerent la sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins & contens de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle

Liv. IV.

(1) Charlevoix, *hist. de la Nouv. Fr.* III, 308. Lahontan, II, 97.

Liv. IV.

de *premiers des hommes* (1). Le mot de *Caraïbe*, qui eſt le nom primitif des féroces habitans des iſles du vent, ſignifie *peuple guerrier* (2). Les Cherakis, pleins du ſentiment de leur ſupériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & ſe donnent le nom de *peuple chéri* (3). Le même principe a formé les idées que les autres Américains ſe faiſoient des Européens; car, quoiqu'ils paruſſent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puiſſance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent enſuite que la maniere de vivre étoit ſi différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *ſans pere ni mere*. Ils ſuppoſerent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puiſqu'ils venoient envahir celui des autres (4), ou que ne trouvant pas de quoi ſubſiſter chez eux, ils étoient obligés d'errer ſur l'océan pour aller dépouiller ceux

(1) Colden, I, 3.
(2) Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 455.
(3) Adair, *hiſt. of Amer. Indians*, p. 32.
(4) Benzoni, *hiſt. novi orbis, lib. III*, c. 21.

qui poſſédoient les biens qui leur manquoient. Liv. IV

Des hommes ſi contens de leur état ſont bien loin d'être diſpoſés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civiliſée. Le paſſage eſt trop violent pour être franchi bruſquement. On a tenté de ſevrer pour ainſi dire un ſauvage de ſon genre de vie & de le familiariſer avec les commodités & les agrémens de la vie ſociale ; on l'a mis à portée de jouir des plaiſirs & des diſtinctions qui ſont les principaux objets de nos deſirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir ſous la contrainte des loix & des formes, ſaiſir la premiere occaſion de s'en débarraſſer, & retourner avec tranſport dans la forêt ou le déſert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette eſquiſſe difficile du caractere & des mœurs des peuples groſſiers, diſperſés ſur le vaſte continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler, ni pour la hardieſſe du deſſein, ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont compoſé & embelli le tableau de la vie ſauvage. Je ſuis content de l'hum-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 322.

ble mérite d'avoir perſiſté avec une patien-
Liv. IV. ce laborieuſe à conſidérer mon ſujet ſous un grand nombre de faces diverſes, & à recueillir d'après les obſervateurs les plus exacts, les traits détachés & ſouvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait reſſemblant à l'original.

Précaution générale pour faire cette recherche.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il eſt important de faire encore une obſervation qui ſervira à juſtifier les conſéquences que j'ai tirées, ou à prévenir les mépriſes où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée auſſi vaſte que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diverſité des climats ſous leſquels ils ſont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cauſe, relativement à pluſieurs circonſtances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures ſi différentes, que cette variété ſeule ſuffit pour établir une diſtinction ſenſible entre leurs habitans. Dans quelque partie du glo-

be que l'homme exiſte, le climat exerce une influence irréſiſtible ſur ſon état & ſon caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence eſt ſi ſenſible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous conſidérions l'homme ſimplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'eſt dans les régions tempérées de la terre qu'il a conſtamment acquis la plus grande perfection dont ſa nature ſoit ſuſceptible; c'eſt-là que ſa conſtitution eſt plus vigoureuſe, ſa forme plus belle, ſes organes plus délicats. C'eſt-là auſſi qu'il poſſede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une ſenſibilité d'ame qui donne naiſſance à des paſſions non-ſeulement ardentes, mais durables. C'eſt dans cette ſituation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de ſon génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embelliſſent & perfectionnent la vie (1).

(1) Ferguſon's *eſſai on the hiſt. of civil ſociety, Part. III, c.* 1.

LIV. IV.

Cette puiſſance du climat ſe fait ſentir plus fortement chez les nations ſauvages & y produit de plus grands effets que dans les ſociétés policées. Les talens des hommes civiliſés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions & leur induſtrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le ſauvage, dénué de prévoyance, eſt affecté par toutes les circonſtances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer ſa ſituation; ſemblable à une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride eſt très-remarquable. On peut en conſéquence les diviſer en deux grandes claſſes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrêmité

du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possedent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis longtems par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne

Liv. IV.

heure par les Eſpagnols, les habitans ſont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont ſçu par une réſiſtance vigoureuſe arrêter les progrès de leurs uſurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une conſtitution plus foible, ont auſſi moins de vigueur dans l'eſprit; leur caractere eſt doux, mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaiſir. C'eſt en conſéquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complettement leur empire ſur l'Amérique: les plus belles & les plus fertiles provinces y ſont ſoumiſes à leur joug; & ſi pluſieurs tribus y jouiſſent encore de l'indépendance, c'eſt parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi raſſaſié de conquêtes & déjà en poſſeſſion de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inacceſſibles, leur ſituation les a préſervés de la ſervitude.

Quelque frappante que puiſſe paroître cette diſtinction entre les habitans des diverſes régions d'Amérique, elle n'eſt cependant pas univerſelle. La diſpoſition & le caractere des individus, ainſi que des na-

tions, ſont, comme je l'ai obſervé, plus puiſſamment affectés par les cauſes morales & politiques, que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui, pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoiſſons trop peu l'hiſtoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonſtances particulieres de leurs progrès & de leur ſituation auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en eſt pas moins certain. Colomb fut informé à ſon premier voyage que pluſieurs des iſles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voiſins. Dans la ſeconde expédition au nouveau monde, il eut occaſion de vérifier la juſteſſe de cet avis, & fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conſervé invariablement le même caractere dans toutes les querelles poſtérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2); & même de notre tems

(1) *Vie de Colomb.*, c. 47-48. Voyez la NOTE XCIII.

(2) Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 531.

LIV. IV.

nous leur avons vu faire une vigoureuſe réſiſtance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppreſſeurs eût laiſſé en leur poſſeſſion (1). Il s'eſt trouvé au Bréſil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (2). Les habitans de l'iſthme de Darien n'ont pas craint de meſurer leurs armes avec les Eſpagnols, & ont plus d'une fois repouſſé ces formidables conquérans (3). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puiſſante & quelqu'étendue que puiſſe paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'eſt pas par une ſeule cauſe qu'il ſera poſſible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus univerſelle peut-être dans ſon action qu'aucune de celles qui affectent l'eſpece humaine, ne peut nous ſervir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

NO-

(1) Voyez la NOTE XCIV.
(2) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 207.
(3) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 15; *dec.* 2, *paſſim.*

Fin du quatrieme Livre.

NOTES
ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTE XXIII, *pag.* 28.

LE formulaire employé à cette occaſion a ſervi de modele aux Eſpagnols dans toutes leurs conquêtes poſtérieures en Amérique. Il eſt d'une nature ſi extraordinaire & donne une idée ſi nette des procédés des Eſpagnols & des principes ſur leſquels ils fondoient leurs droits au vaſte empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. „ Moi Alonſo d'Ojeda, ſerviteur des „ très-hauts & très-puiſſans rois de Caſtille & de „ Léon, vainqueurs de nations barbares, leur am„ baſſadeur & capitaine, je vous notifie & vous „ déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que „ j'ai, que le ſeigneur notre Dieu, qui eſt un & „ éternel, a créé le ciel & la terre, ainſi qu'un „ homme & une femme, de qui ſont deſcendus „ vous & nous, & tous les hommes qui ont exis„ té ou qui exiſteront dans le monde. Mais com„ me il eſt arrivé que les générations ſucceſſives, „ pendant plus de cinq mille ans, ont été diſper„ ſées dans les différentes parties du monde, & „ ſe ſont diviſées en pluſieurs royaumes & pro-

„ vinces, parce qu'un ſeul pays ne pouvoit ni les
„ contenir ni leur fournir les ſubſiſtances néceſ-
„ faires; c'eſt pour cela que le ſeigneur notre Dieu
„ a remis le ſoin de tous ſes peuples à un hom-
„ me, nommé ſaint-Pierre, qu'il a conſtitué ſei-
„ gneur & chef de tout le genre humain, afin que
„ tous les hommes, en quelque lieu qu'ils ſoient
„ nés ou dans quelque religion qu'ils aient été ins-
„ truits, lui obéiſſent. Il a ſoumis la terre entie-
„ re à ſa juriſdiction, & lui a ordonné d'établir
„ ſa réſidence à Rome, comme le lieu le plus
„ propre pour gouverner le monde. Il lui a pa-
„ reillement promis & accordé le pouvoir d'éten-
„ dre ſon autorité ſur quelqu'autre partie du mon-
„ de qu'il voudroit, & de juger & gouverner tous
„ les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, ou tout
„ autre peuple de quelque ſecte ou croyance qu'il
„ puiſſe être. On lui a donné le nom de *Pape*,
„ qui veut dire admirable, grand pere & tuteur;
„ parce qu'il eſt le pere & le gouverneur de tous
„ les hommes. Ceux qui ont vécu du tems de
„ ce ſaint-pere lui ont obéi en le reconnoiſſant
„ pour leur ſeigneur & roi & pour le maître de
„ l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui
„ ont ſuccédé au pontificat; & cela continue aujour-
„ d'hui & continuera juſqu'à la fin des ſiecles".

„ L'un de ces pontifes, comme maître du mon-
„ de, a fait la conceſſion de ces iſles & de la ter-
„ re-ferme de l'océan, à leurs majeſtés catholi-

„ques les rois de Caſtille, Don Ferdinand, & Do-
„na Iſabelle de glorieuſe mémoire, & à leurs
„ſucceſſeurs nos ſouverains, avec tout ce qu'el-
„les contiennent, comme cela ſe trouve plus
„amplement expliqué par certains actes qu'on
„vous montrera ſi vous le deſirez. Sa majeſté
„eſt donc, en vertu de cette donation, roi &
„ſeigneur de ces iſles & de la terre-ferme, &
„c'eſt en cette qualité de roi & de ſeigneur que
„la plupart des iſles à qui l'on a fait connoître
„ces titres, ont reconnu ſa majeſté & lui ren-
„dent aujourd'hui foi & hommage de bon gré &
„ſans oppoſition, comme à leur maître légitime.
„Et du moment que les peuples ont été inſtruits
„de ſa volonté, ils ont obéi aux hommes ſaints
„que ſa majeſté a envoyés pour leur prêcher la
„foi; & tous, de leur plein gré & ſans le moin-
„dre eſpoir de récompenſe, ſe ſont rendus chré-
„tiens & continuent de l'être. Sa majeſté les
„ayant reçus avec bonté ſous ſa protection, a or-
„donné qu'on les traitât de la même maniere
„que ſes autres ſujets & vaſſaux. Vous êtes te-
„nus & obligés de vous conduire de même; c'eſt
„pourquoi je vous prie & vous demande aujour-
„d'hui de prendre le tems néceſſaire pour réflé-
„chir mûrement à ce que je viens de vous décla-
„rer, afin que vous puiſſiez reconnoître l'égliſe
„pour la ſouveraine & le guide de l'univers, ainſi
„que le ſaint-pere, nommé le Pape, par ſa pro-

„pre puiſſance, & ſa majeſté, par la conceſſion „du Pape, pour rois & ſeigneurs ſouverains de „ces iſles & de la terre-ferme; & afin que vous „conſentiez à ce que les ſuſdits ſaints peres vous „annoncent & vous prêchent la foi. Si vous vous „conformez à ce que je viens de vous dire, vous „ferez bien & vous remplirez les devoirs aux- „quels vous êtes obligés & tenus. Alors ſa ma- „jeſté, & moi en ſon nom, nous vous recevrons „avec amour & bonté, & nous vous laiſſerons „vous, vos femmes & vos enfans, exempts de „ſervitude, jouir de la propriété de tous vos „biens, de la même maniere que les habitans „des iſles. Sa majeſté vous accordera en outre „pluſieurs privileges, exemptions & récompen- „ſes. Mais ſi vous refuſez, ou ſi vous différez „malicieuſement d'obéir à mon injonction, alors, „avec le ſecours de Dieu, j'entrerai par force „dans votre pays, je vous ferai la guerre la plus „cruelle, je vous ſoumettrai au joug de l'obéiſ- „ſance envers l'égliſe & le roi, je vous enleve- „rai vos femmes & vos enfans pour les faire eſ- „claves, les vendre & en diſpoſer ſelon le bon „plaiſir de ſa majeſté; je ſaiſirai tous vos biens „& je vous ferai tout le mal qui dépendra de „moi, comme à des ſujets rebelles qui refuſent „de ſe ſoumettre à leur ſouverain légitime. Je „proteſte d'avance que tout le ſang qui ſera ré- „pandu & tous les malheurs qui ſeront la ſuite

„ de votre désobéissance, ne pourront être impu-
„ tés qu'à vous seuls, & non à sa majesté, ni à
„ moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres;
„ c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration
„ & requisition, je prie le notaire ici présent de
„ m'en donner un certificat dans la forme requise.
„ *Herrera, decad.* 1, *lib. VII, c.* 14 ".

NOTE XXIV, *pag.* 50.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera, dec.* 1, *lib. X, c.* 16. *P. Martyr, dec. pag.* 226.

NOTE XXV, *pag.* 70.

Fonseca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & les autres favoris en avoient un grand nombre. Ils envoyoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux colons. *Herrera, dec.* 1, *lib. IX. c.* 14, *pag.* 325.

NOTE XXVI, *pag.* 107.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer

à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'eſt une plaine unie, où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font uſage de l'eau de puits, qu'on trouve partout en abondance. Toutes ces circonſtances font regarder cette vaſte étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, deſcr. Indiæ Occident. pag.* 14. *Hiſt. Nat. par M. de Buffon, tom.* 1, *p.* 593.

NOTE XXVII, *pag.* 120.

Suivant M. de Caſſini la plus grande hauteur des Pyrénées eſt de ſix cents quarante-ſix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eſt de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, ſuivant ſa meſure, le Pic de Ténériffe a treize mille cent ſoixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimboraço, la partie la plus élevée des Andes, eſt de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, obſervation aſtron. & phyſ. tom.* 2, *p.* 114. La ſeule partie du Chimboraço, qui eſt toujours couverte de neige, a huit cents toiſes de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, hiſtoire gén. des voyages, vol.* XX.

NOTE XXVIII, *pag.* 121.

Comme une deſcription particuliere fait une plus forte impreſſion que des aſſertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo,

jéſuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les ſentimens qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. „ Lorſque j'étois en Europe & que je liſois dans les livres de géographie & d'hiſtoire que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémiſphere aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand deſir en approchant de ſon embouchure fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité: ce que je conclus particulierement d'une circonſtance. Lorſque nous partîmes de Monte-Video, qui eſt un fort ſitué à plus de cent milles de l'embouchure de la riviere & où ſa largeur eſt conſidérablement diminuée, nous navigâmes un jour entier avant de découvrir le bord oppoſé de la riviere. Lorſque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes diſcerner ni l'une ni l'autre rive & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme ſi nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même penſé être en pleine mer, ſi la douceur de l'eau de cette riviere, qui eſt auſſi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui eſt à cent lieues plus haut, & où la riviere eſt bien moins large encore, il eſt impoſſible de rien diſtinguer

ſur la rive oppoſée qui, à la vérité, eſt fort baſſe & fort plate: on ne peut pas ſeulement voir les maiſons ni les tours de l'établiſſement Portugais de Colonia, qui ſe trouvent à l'autre bord. *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans ſon *Chriſtianeſimo felice*, &c. 1, *pag.* 257.

NOTE XXIX, *pag.* 126.

Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle Ecoſſe & le Canada ſe trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivieres eſt gelée pendant l'hiver à pluſieurs pieds d'épaiſſeur: la terre y eſt couverte de neige; la plupart des oiſeaux quittent pendant cette ſaiſon un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui ſe trouvent au midi de la baie de Hudſon ſont ſur le même parallele que la Grande-Bretagne; cependant le froid y eſt ſi exceſſif que toute l'induſtrie des Européens mêmes n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, *pag.* 130.

Acoſta eſt, je crois, le premier philoſophe qui ait cherché à rendre raiſon des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continents par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hiſt. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-ſeulement rectifiée par de nouvelles obſervations, mais

mais qu'il a même embellie & miſe dans un jour plus frappant avec la magie étonnante de ſon pinceau. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans ſes recherches ſur la température des différens climats.

Lorſqu'un vent froid ſouffle ſur un pays, il doit en y paſſant lui enlever une partie de ſa chaleur, & par-là-même perdre une partie de ſa froideur. Mais s'il continue à ſouffler dans la même direction, il paſſera par degrés ſur une ſurface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de ſon âpreté. Si donc il parcourt un grand eſpace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaſte & profonde, la ſuperficie de l'eau ſera d'abord refroidie à un certain degré & le vent ſe trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la ſurface devenant ſpécifiquement plus peſante que l'eau plus chaude qui eſt au-deſſous, deſcend, & celle qui eſt plus chaude prend ſa place: celle-ci ſe refroidiſſant à ſon tour; continue à échauffer le courant d'air qui paſſe par-deſſus & en diminue la froideur. L'action méchanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement ſucceſſif de l'eau de la ſurface & l'élévation de celle qui eſt

plus chaude, & par conſéquent le refroidiſſement ſucceſſif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera juſqu'à ce que l'eau ſoit refroidie, au point que ſa ſurface ne ſoit plus aſſez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puiſſe ſe glacer. Partout où la ſurface ſe gele, le vent n'eſt plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à ſouffler avec le même degré de froid.

C'eſt d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites iſles & le froid exceſſif des hivers dans ces parties de l'Amérique ſeptentrionale qui nous ſont le mieux connues. Dans les lieux qui ſont au nord-oueſt de l'Europe, la rigueur de l'hiver eſt modérée par les vents d'oueſt, qui ſoufflent aſſez conſtamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorſqu'un vent chaud ſouffle ſur la terre, il en échauffe la ſurface, qui par conſéquent doit ceſſer de diminuer la chaleur du vent. Mais lorſque ce même vent ſouffle ſur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui eſt plus froide & continue ainſi à perdre de ſa chaleur.

Mais la principale cauſe de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air

qui paſſe deſſus, c'eſt que la ſurface de la mer, attendu la tranſparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré conſidérable par les rayons du ſoleil; au lieu que la terre qui eſt expoſée à leur action, acquiert bientôt une grande chaleur. Ainſi, lorſque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur inſupportable; mais en paſſant ſur une vaſte étendue de mer, il ſe rafraîchit par degrés; de ſorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la reſpiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cauſe des chaleurs étouffantes des grands continents de la zone torride, de la douceur du climat des iſles qui ſe trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens ſitués ſous les zones tempérées ou plus froides, en comparaiſon de celle qu'on éprouve dans les iſles. La chaleur du climat dépend non ſeulement de l'effet immédiat des rayons du ſoleil, mais encore de leur action continue, & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems; c'eſt pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après-midi, que les grandes chaleurs de l'été ſe font ſentir vers le mois de juillet & que le froid eſt ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui ſe trouvent ſur l'équateur, provient des forêts qui les couvrent & qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer la terre. Le ſol n'étant point échauffé, ne peut pas à ſon tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du ſoleil, ne ſont pas d'un volume ſuffiſant pour abſorber la quantité de chaleur néceſſaire pour opérer cet effet. On ſait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perſpiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles ſont expoſées, & par la nature de l'évaporation cette perſpiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perſpiration. Ainſi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui eſt en contact avec elle, eſt prodigieuſement diminué. Ces obſervations qui jettent un nouveau jour ſur ce ſujet intéreſſant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robiſon, profeſſeur de phyſique à l'univerſité d'Edimbourg.

NOTE XXXI, *pag.* 130.

Deux grands naturaliſtes, Piſo & Margrave, nous ont donné la deſcription du climat du Bréſil avec une préciſion philoſophique que nous deſirerions de retrouver dans les relations de pluſieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux diſent qu'il eſt doux & tempéré en comparaiſon du climat de l'Afrique; ce qu'ils attribuent prin-

cipalement au vent frais de la mer qui ſouffle conſtamment. L'air y eſt non-ſeulement frais pendant la nuit, mais même aſſez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piſo, de Medicina Braſilienſi, lib. I, p. 1, &c. Margravius, hiſt. rerum natural. Braſiliæ, lib. VIII, c. 3, p. 264.* Ce fait ſe trouve confirmé par Nieuhoff, qui a longtems réſidé dans le Bréſil. *Churchill's collection, vol. 2, p. 26.* Gumilla, qui a paſſé pluſieurs années dans le pays qu'arroſe l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de ſon climat. *Hiſtoire de l'Orénoque, tom. 1, p. 26.* Le P. Acugna dit avoir beaucoup ſouffert du froid ſur les bords de la riviere des Amazones: *Relat. vol. 2, p. 56.* M. Biet, qui a vécu longtems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'attribue à la même cauſe. *Voyage de la France équinox. p. 330.* Rien ne peut être plus différent de ces deſcriptions que celle que M. Adanſon nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, paſſim.*

La forme de l'extrêmité méridionale de l'Amérique, paroît être la cauſe la plus ſenſible & la plus probable du degré exceſſif de froid qu'on reſſent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à meſure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le ſud, & ſes dimenſions ſont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien juſqu'au dé-

troit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales ſont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il eſt probable qu'une vaſte mer s'étend depuis ſa pointe méridionale juſqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que ſouffle le vent, il ſe trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traverſant une immenſe étendue d'eau, & la terre y occupe un eſpace trop peu conſidérable pour pouvoir réchauffer le vent à ſon paſſage. Ce ſont ces circonſtances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus ſemblable à celle d'une iſle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays, qui ſe trouvent en Europe & en Aſie dans la même latitude ſeptentrionale. Le vent du nord eſt le ſeul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traverſé un grand continent. Mais après un examen attentif de ſa poſition, nous trouverons que cela même ſert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'eſt à l'extrêmité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immenſe chaîne des Andes, qui parcourt preſqu'en ligne droite du nord au ſud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, la Guiane, le Bréſil, le Paraguai & le Tucuman ſont à pluſieurs degrés à l'eſt des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou,

où l'on éprouve la chaleur des tropiques, eſt ſitué fort à l'oueſt de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverſe la terre, n'apporte donc pas à l'extrêmité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en paſſant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raſer les ſommets des Andes & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

Quoiqu'il ſoit maintenant démontré qu'il n'y a point de continent méridional dans cette partie du globe, où l'on ſuppoſoit qu'il devoit ſe trouver, les découvertes du Capitaine Cook nous ont cependant appris qu'il y a une grande étendue de terre près du pôle arctique, & qu'elle eſt la cauſe de la plus grande partie des glaces que l'on trouve ſur la vaſte mer du Sud. *Tome II.* Ce ſeroit un objet digne des recherches d'un ſavant, que d'examiner ſi l'influence d'un continent glacé, ſi éloigné, peut s'étendre juſqu'à l'extrêmité méridionae de l'Amérique.

NOTE XXXII, *pag.* 132.

En 1739 on fit partir deux frégates françoiſes pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à ſentir un froid exceſſif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré ils trouverent des iſles flottantes de glace. *Hiſt. des navig. aux terres auſtr. tome* 2, *p.* 256, *&c.* Le docteur Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme de-

gré de latitude: *id. tome* 1, *p.* 47. Le commodore Byron ſe trouvant ſur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 Décembre, qui eſt le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 Décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, 1, 25. M. Banks étant deſcendu à la terre de feu dans la baie de *Bon-Succès*, ſituée au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 Janvier, qui répond au mois de Juillet de notre hémiſphere, deux de ſes gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr. *Id.* 2, *p.* 51, 52. Le 14 Mars, qui répond au mois de Septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes ſe trouvoient couvertes de neige: *ib.* 72.

Le Capitaine Cook, dans ſon *Voyage autour de l'hémiſphere Auſtral*, nous fournit d'autres exemples non moins frappans de la rigueur exceſſive du froid dans cette partie du globe: „ Qui pouvoit jamais penſer, dit-il, qu'une iſle qui n'a que ſoixante & dix lieues de circuit, ſituée entre le 54e. & le 55e. dégré de latitude, ſe ſeroit trouvée au cœur de l'été, preſque toute couverte de neige glacée, à pluſieurs toiſes de hauteur? & ſurtout auroit-on imaginé un pareil phénomene ſur la côte du Sud-Oueſt? Les cimes

des hautes montagnes étoient couvertes de neige & de glace; mais la quantité qu'on en trouve dans les vallées eſt incroyable; & juſques dans le fond des bayes, toute la côte étoit bordée d'un rempart de glace d'une hauteur conſidérable, &c." *Vol. II.*

Dans quelques endroits de l'ancien continent, le froid eſt très rigoureux à des latitudes très baſſes. M. Bogle, dans ſon Ambaſſade à la cour du Delai Lama, paſſa l'hiver de l'année 1774 ſous la latitude 31° 39′ N. Il trouvoit ſouvent dans ſa chambre le thermometre à 29 dégrés à la gêlée, & la neige tomboit ſouvent à gros floccons. L'élévation extraordinaire du pays ſemble être la cauſe de ce froid exceſſif. En voyagant de l'Indouſtan au Thibet, il faut monter conſidérablement pour arriver au ſommet des montagnes de Bontan; mais de l'autre côté, la deſcente n'eſt pas proportionnée à cette premiere hauteur. Le royaume de Thibet eſt un pays élevé, ſtérile & dévaſté. *Relation de Thibet, par M. Stewart, lue dans l'Académie Royale, p.* 7. On ne peut aſſigner la cauſe du froid exceſſif que l'on éprouve dans les latitudes baſſes de l'Amérique à ces mêmes raiſons. Ces régions ne ſont pas remarquables par leur élévation. Quelques-unes ſont des terres baſſes & des pays plats.

NOTE XXXIII, *pag.* 136.

M. de la Condamine, un des derniers & des

plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit: „à cette foule d'ob„jets variés, qui diversifient les campagnes cul„tivées de *Quito*, succédoit l'aspect le plus uni„forme; de l'eau, de la verdure & rien de plus. „ On foule la terre aux pieds sans la voir: elle „ est si couverte d'herbes touffues, de plantes „ & de broussailles, qu'il faudroit un assez long „ travail pour en découvrir l'espace d'un pied, „ *Relat. abrégée d'un voyage &c. p.* 48". Une des singularités de ces forêts, c'est une espece d'osier, que les Espagnols appellent *bejucos*, les François *lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *nibbees*, (*) dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejettons portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p.* 99. On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme, *ibid. p.* 75. La relation

(*) Prononcez *nibbis*.

que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, reſſemble parfaitement à cette deſcription. *Voyage au Pérou*, *p.* 16. Oviedo nous a laiſſé une ſemblable deſcription des forêts qui ſe trouvent en d'autres parties. *Hiſt. lib. IX*, *p.* 144, *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes ſont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes*, *tom.* 10, *p.* 187.

Garcia nous a donné une deſcription détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique ſituées entre les Tropiques. *Origen. de los Indios*, *lib. II*, *c.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à ſurmonter en voulant pénétrer dans le pays ſitué à l'Eſt des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où ſe trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega*, *comment. Royal du Pérou*, *part.* 2, *liv.* 3, *c.* 2-5.

NOTE XXXIV, *p.* 139.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette

découverte, ſe trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais ſalé.* Ces os ſe trouvent en grande quantité à cinq ou ſix pieds ſous terre, & la couche en eſt viſible ſur le bord du marais ſalé. *Journal of colonel George Croglan: MS. entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme; les naturaliſtes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille groſſeur, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des ſubſtances minérales. Après en avoir reçu pluſieurs échantillons de différentes parties de la terre & après les avoir examinés avec plus d'attention, on eſt enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux: comme l'éléphant eſt le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées reſſemblent beaucoup à celles des éléphans, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les ſquelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette eſpece. Mais le docteur Hunter, l'un des ſavans de ce ſiecle qui eſt le plus en état de décider cette queſtion, après avoir examiné attentivement pluſieurs morceaux des défenſes, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à

Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une eſpece inconnue. *Phil. tranſact. vol.* 58, *p.* 34. On a trouvé des os de la même eſpece & d'une grandeur auſſi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniſeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Strahlenberg, deſcrip. des parties ſeptentrionale & orientale de l'Europe & de l'Aſie*, *p.* 402. L'éléphant paroît ne pas ſortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'exiſtence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaſte champ aux conjectures. Plus nous conſidérons la nature & la variété de ſes productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a ſubi d'étranges changemens par des convulſions & des révolutions dont l'hiſtoire ne nous a conſervé aucune trace.

NOTE XXXV, *pag.* 140.

Cette dégénération des animaux domeſtiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux cauſes ſuivantes. Dans les établiſſemens Eſpagnols qui ſe trouvent ou ſous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoiſinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur

qu'en Europe. Ils deviennent rarement auſſi gras, & leur chair n'en a ni le ſuc ni la ſaveur délicate. Dans l'Amérique ſeptentrionale, où le climat eſt plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages ſont d'une mauvaiſe qualité. *Mitchell*, *p.* 157. L'agriculture y a fait ſi peu de progrès, que la nourriture artificielle pour les troupeaux y eſt en très-petite quantité, & l'on n'y prend preſqu'aucun ſoin du bétail pendant l'hiver, qui eſt très-long dans pluſieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies angloiſes. Toutes ces cauſes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénerer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, *pag.* 141.

En 1518 l'iſle d'Hiſpaniola fut déſolée par ces inſectes deſtructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple ſingulier de la ſuperſtition des colons Eſpagnols. Après avoir eſſayé, dit-il, tous les moyens poſſibles de détruire les fourmis, ils réſolurent d'implorer la protection des ſaints; mais comme c'étoit une eſpece de calamité toute nouvelle, ils furent embarraſſés ſur le choix du ſaint qui pourroit leur être le plus propice. Ils tirerent au ſort le patron qu'ils devoient

choisir. Le sort décida en faveur de Saint-Saturnin. Ils célébrerent sa fête avec une grande solemnité, & le fléau, ajoute l'historien, commença sur le champ à diminuer ses ravages. *Herrera, dec. 2, lib. III, c. 15, p. 107.*

NOTE XXXVII, *pag.* 145.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom. I, p. 2.* Le Dr. Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state, &c. p. 257.*

NOTE XXXVIII, *ibid.*

M. Bertram, qui le 3 Janvier 1765 se trouva à la source de la riviere de saint-Jean dans la Floride orientale, y éprouva un froid si violent que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal, p. 20.* Le Dr. Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state, p. 206, &c.* Le 7 Février 1747 le froid fut si violent à Charlestown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une

perſonne avoit miſes en ſe couchant dans ſon lit, ſe trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux ſolides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée juſqu'au fond dans une cuiſine où il y avoit du feu. Preſque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Deſcript. of ſouth Carolina, VIII, London*, 1761.

NOTE XXXIX, *pag.* 146.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoiſe, pays fort plat, & ſi bas que pendant les ſaiſons pluvieuſes il eſt ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le ſol ſi riche, qu'il y a ſur la ſurface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on tranſporte pour cet uſage à la Barbade. On a fait ſucceſſivement trente coupes de cannes à ſucre ſur les bords de l'Eſſequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les iſles des Indes occidentales. Les colons ſe ſervent de pluſieurs moyens pour diminuer cette exceſſive fertilité du ſol. *Bancroft, nat. hiſt. of Guiana, p.* 10, *&c.*

NOTE XL, *pag.* 163.

Il paroît que c'eſt ſans la moindre preuve évidente que M. Muller a ſuppoſé que le cap avoit été doublé : *tom. I, p.* 2, *&c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît appuyer

puyer ce ſentiment ſur la maniere dont *Tſchukotſkoi-noſſ* ſe trouve placé ſur ſes cartes. Mais je ſuis convaincu, d'après une autorité inconteſtable, que jamais aucun vaiſſeau Ruſſe n'a fait le tour de ce cap; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tſchutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Ruſſie.

NOTE XLI, *pag.* 167.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuſe recherche de géographie, nous pourrions faire pluſieurs obſervations curieuſes en comparant les relations des deux voyages Ruſſes & les cartes de leurs navigations reſpectives. Une remarque nous ſervira pour tous les deux; on ne peut regarder comme abſolument exacte la poſition qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont viſités. Le tems étoit ſi nébuleux qu'ils ne virent que rarement le ſoleil ou les étoiles, & la poſition des iſles & des continens ſuppoſés fut déterminée par le ſeul calcul, & non par des obſervations. Beerings & Tſchirikow allerent beaucoup plus loin vers l'eſt que Krenitzin. Le pays découvert par Beerings, & qu'il regarda comme faiſant partie du continent de l'Amérique, eſt ſitué au deux cent trente-ſixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'iſle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. Tſchirikow toucha à la même côte au deux cent quarante-unie-

me degré de longitude & au cinquante-ſixieme de latitude. *Muller*, *I*, 248, 249. Il faut que le premier ſe ſoit avancé à ſoixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à ſoixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne pouſſa ſon voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'eſt, & ſeulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beerings & Tſchirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au ſud de la chaîne d'iſles qu'ils avoient découverte, & en obſervant les montagnes & le terrein inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penſerent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude au ſud. C'eſt ainſi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & ſur une carte deſſinée à la main par un contre-maître du navire de Beerings, & qui m'a été communiquée par M. le profeſſeur Robiſon. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des iſles de roche. Il

eſt à préſumer que les pays découverts en 1741 à l'eſt, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne ſont qu'une continuation de cette chaîne d'iſles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces iſles, nous porte à conjecturer qu'elles ne ſont dans le voiſinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui ſe trouvent dans ces régions du globe, eſt extraordinaire. Il y en a pluſieurs au Kamtſchatka, & il n'y pas une des iſles grandes ou petites que les Ruſſes ont viſitées, où l'on n'en trouve. Pluſieurs de ces volcans ſont encore allumés, & toutes les montagnes conſervent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois ſuppoſer que cette partie de la terre ayant ſouffert de violentes ſecouſſes par des tremblemens de terre & des volcans, l'iſthme qui peut être a uni autrefois l'Aſie à l'Amérique, a été briſé & transformé par le choc en un grouppe d'iſles.

Il eſt ſingulier que dans le même tems que les Ruſſes cherchoient à faire des découvertes au nord-oueſt de l'Amérique, les Eſpagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui eſt au nord de cette péninſule. Ils ne paſſerent pas le port de Mon-

te-Rey, ſitué au trente-ſixieme degré de latitude. Mais dans pluſieurs autres expéditions faites du port de Saint Blas dans la Nouvelle Galice, les Eſpagnols s'avancerent juſqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazetta de Madrid, des 19 Mars & 14 Mai 1776.* Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Ruſſes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations ſe ſont approchés les uns des autres. Il faut eſpérer que le miniſtre éclairé, qui eſt aujourd'hui à la tête des affaires d'Eſpagne en Amérique, ne privera pas le public de ces inſtructions.

NOTE XLII, *pag.* 189.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occaſions que Don Antoine Ulloa d'obſerver les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernierement, il décrit de la maniere ſuivante les traits caractériſtiques de cette race d'hommes. Un front très-petit, couvert de cheveux aux extrêmités juſques vers le milieu des ſourcils; de petits yeux; un nez mince, effilé & recourbé vers la levre ſupérieure; le viſage large, les oreilles grandes; les cheveux très-noirs, liſſes & rudes; les membres bien tournés; le pied petit; le corps d'une proportion exacte; la peau unie & ſans poil, ex-

cepté dans la vieilleſſe où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues". *Noticias Americanas, &c. p.* 307. M. le chevalier Pinto qui, pendant pluſieurs années, a réſidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'eſquiſſe ſuivante de l'aſpect général des Indiens de ces contrées. „ Ils ſont tous d'une couleur de cuivre, avec quelque différence dans les teintes, non pas en proportion de leur diſtance de l'équateur, mais ſelon le degré d'élévation du ſol qu'ils habitent. Ceux qui vivent ſur les hauteurs, ſont plus blancs que ceux qui occupent les terreins bas & marécageux de la côte. Leur viſage eſt rond & plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front eſt petit; l'extrêmité de leurs oreilles fort éloignée du viſage, leurs levres épaiſſes, leur nez camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits, mais diſtinguant les objets à une grande diſtance. Leurs cheveux ſont toujours épais, liſſes & ſans la moindre apparence de friſure. Ils n'ont de poil ſur aucune partie du corps, excepté à la tête. Au premier regard un habitant de l'Amérique méridionale paroît un être doux & tranquille; mais en l'examinant de plus près on trouve dans ſa figure quelque choſe de ſauvage, de méfiant & de ſombre". *MS. entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus ha-

bilés que celles du commun des voyageurs, ont une grande reſſemblance entre eux.

NOTE XLIII, *pag.* 190.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité ſoutenue des Américains à la courſe. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkaſah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois cents milles comptés, au travers des bois & des montagnes. *Hiſt. of Amer. Indians*, 396.

NOTE XLIV, *pag.* 197.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a réſidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Françoiſe de Cayenne, où il y a un commerce ſuivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, obſerve que la vigueur de la conſtitution des Américains eſt exactement en raiſon de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du ſud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établiſſement Portugais ſur la riviere des Amazones, pour remonter la riviere malgré la rapidité de ſon cours: ces chaloupes avec les mêmes rameurs ſe rendent à San-Pablo, qui eſt à huit cents lieues de-là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres, en état

de réſiſter à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience ; cependant c'eſt ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y ſont habitués depuis leur enfance. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, *pag.* 206.

Don Antoine Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la Nouvelle Grenade & pluſieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François, & qui eut enſuite occaſion de voir les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, dit : „ quand on a vu un ſeul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils ſe reſſemblent, par le teint & par la figure". *Notic. Americanas, p.* 308. Un obſervateur plus ancien, Pedro de Cieca de Léon, un des conquérans du Pérou, qui a traverſé auſſi pluſieurs provinces de l'Amérique, aſſure que ces peuples, hommes & femmes, paroiſſent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diverſité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru, parte* 1, *c.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaiſon de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Aſiatique. Il doit donc y en avoir une auſſi

qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si longtems résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios, p.* 54-242. *Torquemada, Monarch. Ind. II,* 571.

NOTE XLVI, *pag.* 208.

M. le chevalier Pinto dit, qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espece d'hommes est cependant peu connue. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, *pag.* 214.

L'auteur des *Recherches philosophiques, &c. tome I, p.* 281, *&c.* a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignagnes de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & diffe-

ferent beaucoup, ainſi que leurs prédéceſſeurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le Commodore Byron & ſon équipage, qui paſſerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons eſt de huit pieds; pluſieurs même ſont beaucoup plus grands: *Phil. tranſact. vol. LVII, p.* 78. Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement meſurés en 1766, diſent qu'ils ont ſix pieds & juſqu'à ſix pieds cinq & ſept pouces: *Phil. tranſact. vol. LX, p.* 22. Ces derniers paroiſſent cependant avoir été le même peuple dont on a ſi fort exagéré la grandeur en 1764, puiſque pluſieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même eſpece que celle qu'on avoit miſe à bord du vaiſſeau du capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces préſens de M. Byron: *Voy. rédigés par Hawkeſworth, tom. I.* M. de Bougainville les meſura de nouveau en 1767, & ſon rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voy. tom. I, p.* 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Don Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il réſida pendant pluſieurs années. C'eſt un auteur fort judicieux & qui parmi ſes compatriotes paſſe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En par-

lant des contrées qui se trouvent à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, il dit : „ par quels Indiens sont-elles habitées ? Ce n'est certainement pas par les fabuleux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec ces Indiens, m'en ont donné une description exacte. Ils sont de la même taille que les Espagnols; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces" ; c'est-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, si M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno Jesuit*, *p.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que „ les Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une grande taille ; mais je n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs ont fait mention, quoique j'aie vu les individus de différentes peuplades des Indiens méridionaux". *Introd. p.* 26.

NOTE XLVIII, *pag.* 220.

Antoine Sanchès Ribeiro, savant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe, où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je

voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimément lié avec mes recherches, il ne seroit pas difficile de faire voir quelques mépriſes dans les faits sur lesquels il se fonde, & quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, ressemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497 ce mal s'étoit déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si alarmans, qu'on jugea néceſſaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès. Depuis que cet ouvrage a paru, on m'a communiqué la dissertation du Docteur Sanchès. Elle contient plusieurs autres faits tendans à confirmer son opinion. Elle est étayée de preuves assez plausibles pour mériter l'attention & les recherches de quelques médecins savans.

NOTE XLIX, *pag.* 226.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui suffit pour ses calculs. *Relat. des voyages &c. par Hawkeſworth, trad. Franç. in-4. Paris* 1774, *t. II, p.* 502.

NOTE L, *pag.* 235.

Comme la peinture que j'ai faite des nations

ſauvages, differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-eſtimables, il eſt peut-être néceſſaire de produire ici quelques-unes des autorités ſur leſquelles j'ai fondé ma deſcription. Jamais les mœurs des ſauvages n'ont été décrites par des perſonnes plus en état de les obſerver avec diſcernement que les philoſophes employés en 1735 par la France & par l'Eſpagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu longtems parmi les nations les moins civiliſées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-ſeulement auſſi cette occaſion de les obſerver, mais en deſcendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent ſur les bords de cette riviere dans ſon long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les deſcriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. Ils ſont tous d'une pareſſe extrême, dit M. Bouguer; ils paſſeront des journées entieres dans la même place, aſſis ſur leurs talons, ſans remuer ni ſans rien dire... On ne peut aſſez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richeſſes & même pour toutes leurs commodités.... On ne ſait ſouvent quelle eſpece de motif leur propoſer lorſqu'on veut en exiger quelque ſervice..... On leur offre inutilement quel-

ques pieces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. *Voy. au Pérou, in-4°. Paris* 1749, *p.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence ſemblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité eſt ſi viſible qu'à peine en certains cas peut-on ſe faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également inſenſible aux revers & aux proſpérités. Quoiqu'à demi-nuds, ils ſont auſſi contens que le roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens. Les richeſſes n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroiſſent ſi peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, ſi on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir ſur eux, & ſouvent ils refuſent de rendre un petit ſervice, quoique ſûrs de recevoir une groſſe récompenſe. La crainte ne fait aucun effet ſur eux; le reſpect n'en produit pas davantage: diſpoſition d'autant plus ſinguliere qu'on ne peut la changer par aucun moyen: on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui eſt à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette groſſiere ignorance, ni à cette négligence in-

ſouciante, qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voy. de Ulloa, t.* 1, *p.* 335-336. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités ſingulieres, *p.* 336-347. „L'inſenſibilité, dit M. de la Condamine, fait la baſe du caractere des Américains. Je laiſſe à décider ſi on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de ſtupidité. Elle naît ſans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs beſoins. Gloutons juſqu'à la voracité quand ils ont de quoi la ſatisfaire; ſobres quand la néceſſité les y oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans paroître rien deſirer; puſillanimes & poltrons à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les tranſporte pas; ennemis du travail; indifférens à tous motifs de gloire, d'honneur & de reconnoiſſance; uniquement occupés de l'objet préſent, & toujours déterminés par lui, ſans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & de réflexion; ſe livrant quand rien ne les gêne à une joie puérile, qu'ils manifeſtent par des ſauts & des éclats de rire immodérés, ſans objet & ſans deſſein; ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de l'enfance dont ils conſervent tous les défauts. Si ces reproches ne regardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'eſclaves, on pourroit croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la ſervile dépendance où

ils vivent; l'exemple des Grecs modernes prouvant assez combien l'esclavage est propre à dégrader les hommes; mais les Indiens des missions & les sauvages qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les autres, on ne peut voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation & de société, differe peu de la bête". *Relat. abrégée d'un voyage, &c. p.* 52, 53. M. de Chanvalon, observateur intelligent & philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, & qui y résida pendant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant. „ Ce n'est pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne sont pas leurs traits différens des nôtres, qui mettent une si grande différence entr'eux & nous: c'est leur excessive simplicité, ce sont les bornes de leur conception. Leur raison n'est pas plus prévoyante que l'instinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus grossiers, celle-même des negres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laisse entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroissement. Celle des Caraïbes ne paroît presque pas en être susceptible. Si la saine philosophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres; si l'on se décidoit par les premieres impulsions de l'esprit, on seroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas

à la même eſpece humaine que nous. Leurs yeux ſtupides ſont le vrai miroir de leur ame; elle paroît ſans fonctions; leur indolence eſt extrême. Jamais de ſoucis pour le moment qui doit ſuccéder au moment préſent. *Voyage à la Martinique*, *p.* 44, 45-51. M. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. Les marques caractériſtiques des Californiens, dit le Pere Venegas, de même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & l'inſenſibilité; le défaut de connoiſſance & de réflexion; l'inconſtance, l'impétuoſité & un appétit aveugle; une pareſſe exceſſive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelqu'inſipides & groſſiers qu'ils ſoient; la puſillanimité & le découragement; en un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue l'homme, & le rend raiſonnable, inventif, traitable, utile à lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens qui ne ſont pas ſortis de leur pays, de ſe former une juſte idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient: les idées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée, de maniere qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs pre-

mieres idées; encore ſont-elles fauſſes & imparfaites. On a beau leur faire ſentir les avantages qu'ils peuvent ſe procurer en agiſſant de telle ou telle façon, ou en s'abſtenant de ce qui les flatte: on ne gagne rien ſur eux; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins; ils ne ſavent ce que c'eſt que de s'occuper à ſe procurer un bien ou à ſe garantir d'un mal dont ils ſont menacés. Leur volonté eſt proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs paſſions n'agiſſent que dans une ſphere très-bornée. Ils n'ont abſolument point d'ambition, & ils ſont infiniment plus jaloux de paſſer pour robuſtes que pour vaillans. Ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les poſtes, ni les diſtinctions de ſupériorité; de maniere que l'ambition, ce puiſſant reſſort des actions humaines, qui cauſe tant de biens apparens & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. Cette diſpoſition d'eſprit les rend non-ſeulement pareſſeux, indolens, inactifs & ennemis du travail, mais leur fait encore ſaiſir avec empreſſement le premier objet qui ſe préſente devant eux pour peu qu'il leur plaiſe. Ils regardent avec indifférence les ſervices qu'on leur rend, & n'en conſervent aucune reconnoiſſance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en qui la raiſon n'eſt pas encore développée. C'eſt proprement une nation chez qui aucun individu

ne parvient à l'âge viril. *Hiſt. nat. & civil. de la Califor. t.* I, *p.* 85-90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconſéquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudſon. *Voy. p.* 194, 195.

Les Américains ſont ſi ſtupides que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choſes qu'on veut leur enſeigner, & dont il leur eſt impoſſible de ſaiſir l'idée; c'eſt pourquoi les negres, quoiqu'eſclaves, ſe croient des êtres d'une nature ſupérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de diſcernement & de raiſon. *Ulloa, Notic. Americ. p.* 322, 323.

NOTE LI, *pag.* 244.

J'ai remarqué, *page* 202, que c'eſt pour la même raiſon qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées ſont ſi profondément imprimées dans l'eſprit des Américains, que les Péruviens, qui ſont très-civiliſés ſi on les compare avec les peuples ſauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Eſpagnols. Ce peuple regarde encore la naiſſance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuſe mortification pour écarter les malheurs dont ils ſont menacés. Lorſqu'un en-

fant eſt né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiſer, & ce n'eſt pas ſans peine qu'on les engage à le nourrir. *Ariaga, extirpac, de la Idolat. del Péru, p.* 32, 33.

NOTE LII, *pag.* 250.

La quantité de poiſſon, qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale eſt ſi conſidérable qu'elle mérite quelqu'attention. Le P. Acugna dit, „ qu'il y a une ſi grande quantité de poiſſon dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main ſans employer aucun artifice : *p.* 138 ". L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une ſi grande quantité de tortues que je ne ſaurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accuſent d'exagérer la choſe; mais je puis les aſſurer qu'il eſt auſſi difficile de les compter que de compter le ſable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la conſommation extraordinaire qu'il s'en fait; car toutes les nations & tous les peuples voiſins de ce fleuve, & même ceux qui en ſont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte; & non-ſeulement ils s'en nourriſſent tout le tems qu'il dure, mais ils en font même ſécher pour les emporter chez eux, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont fait cuire au feu, &c. *Hiſt. de l'Orénoque, tome II, ch.* 22, *p.* 59, 60. M. de la Condamine confirme ces récits; *p.* 159.

NOTE LIII, *pag.* 251.

Piſo a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il eſt ſingulier que, quoiqu'elles operent ce fatal effet ſur les poiſſons, bien loin d'être nuiſibles à l'homme, on s'en ſert avec ſuccès dans la médecine. *Piſo, lib. IV, c.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarrée*, dont une petite quantité ſuffit pour enivrer les poiſſons à une diſtance conſidérable; de ſorte qu'en peu de minutes ils flottent ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau, où il eſt facile de les prendre. *Nat. hiſt. of Guiana, p.* 106.

NOTE LIV, *pag.* 255.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations ſauvages ont été expoſées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus braves & des plus vertueux avanturiers Eſpagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les ſauvages de la Floride qui ignoroient toute eſpece d'agriculture, & dont la nourriture étoit auſſi mauvaiſe que précaire ". Ils vivent principalement, dit-il, des racines des plantes, qu'ils ne ſe procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poiſſon, mais en ſi petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des ſerpens & une eſpece de terre onctueuſe; je ſuis

même persuadé que s'il se trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poisson & de serpent, qu'ils réduisent en poudre pour les manger. La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent point de la famine, est celle où se mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas*. C'est le même que l'*opuntia*, ou poire piquante, dont la couleur est rougeâtre & d'un acabit doux & insipide. Ils sont souvent obligés de s'éloigner beaucoup de leurs demeures pour en trouver. *Naufragias*, *c.* 18, *p.* 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils sont souvent réduits à passer deux ou trois jours sans manger. *C.* 24, *p.* 27.

NOTE LV, *pag.* 258.

M. Fermin a donné une description exacte des deux especes de manioc, avec un détail sur la maniere de les cultiver; à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour se convaincre des qualités veneneuses du suc, extrait de l'espece qu'il appelle *cassave amere*, connue parmi les Espagnols sous le nom de *Yuca-brava*. *Descript. de Surinam*, *t. I*, *p.* 66.

NOTE LVI, *ibid.*

On trouve le plantain en Asie & en Afrique, aussi bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hispaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'a-

voit prise aux isles Canaries, où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales. *Oviedo, lib. VIII, c.* 1: cependant l'opinion d'Acosta & d'autres Naturalistes qui la regardent comme une plante de l'Amérique paroît mieux fondée. *Acosta, hist. nat. lib. IV*, 21. Elle étoit cultivée par des peuples sauvages de l'Amérique, qui avoient peu de communication avec les Espagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, p.* 186. *Voy. de Wafer, p.* 87.

NOTE LVII, *pag.* 261.

Il est surprenant qu'Acosta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus instruits sur les affaires d'Amérique, affirme que le maïz, quoique cultivé sur le continent, n'étoit pas connu dans les isles, où l'on ne mangeoit que du pain de cassave: *hist. nat. lib. IV, c.* 16. Mais P. Martyr, dans le premier livre de ses Décades, qu'il écrivit en 1493, après le retour du premier voyage de Colomb, cite expressément le maïz comme une plante cultivée par les insulaires, & dont ils faisoient du pain, *p.* 7. Gomera assure aussi qu'ils connoissoient la culture du maïz: *hist. génér. c.* 28. Oviedo décrit le maïz, sans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hispaniola. *Lib. VII, c.* 1.

(*) NOTE LVIII, *pag.* 270.

La Nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été viſitée par des obſervateurs intelligens, eſt ſituée dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puiſqu'elle s'étend depuis le dixieme juſqu'au trente-huitieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa ſurface quarrée doit être plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties, paroît ne former qu'une ſeule race. Il eſt évidemment moins civiliſé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaſte étendue de terre. Les habitans ſont en ſi petit nombre que le pays paroît preſque déſert. Leurs tribus ſont beaucoup moins conſidérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainſi dire que de poiſſon; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux ſexes vont entierement nuds. Leurs habitations, leurs uſtenſiles, &c. ſont plus ſimples & plus groſſiers que ceux des Américains. *Voyages, &c. par Hawkeſworth, tome III, p.* 104, *&c. in-*4°. La Nouvelle Hollande eſt peut-être

(*) Le renvoi de cette Note & des deux ſuivantes a été oublié dans le Texte. Les deux premieres ſe rapportent à la page 270, & la troiſieme à la page 271.

le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triſte exemple de ſa condition & de ſes moyens dans cet état de nature brute. Si dans la ſuite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaiſon des mœurs de ſes habitans avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéreſſant & inſtructif pour l'hiſtoire de l'eſpece humaine.

NOTE LIX, *pag.* 270.

Le P. Gabriel Mareſt, que les affaires de ſa miſſion obligerent de ſe rendre de *Caſcaskias*, village des Ilinois, à *Machillimakinac*, c'eſt-à-dire à plus de trois cents lieues de-là, nous donne de ce pays la deſcription ſuivante: „ nous avons marché pendant douze jours ſans rencontrer une ſeule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruiſſeaux & de rivieres, ſans trouver aucun ſentier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un paſſage à travers des forêts épaiſſes, au milieu de broſſailles remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à paſſer des marais, pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois juſqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit ſur l'herbe ou ſur quelques feuillages, expoſés au vent, à la pluie & aux injures de l'air. *Lettres Edifiantes*, *p.* 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une

une courſe qu'il fit en 1730 de la Caroline ſeptentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours ſans rencontrer une ſeule créature humaine: *Nat. hiſt. of North Carolina*, *p.* 389. Diego de Ordas, qui voulut former un établiſſement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours ſans y trouver un ſeul habitant. *Herrera*, *decad.* 5, *lib. I*, *c.* 11.

NOTE LX, *pag.* 271.

Je ſuis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouiſſance commune des vivres ne ſont connues que des peuples chaſſeurs les plus ſauvages, & que l'idée du droit excluſif de propriété ſur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelqu'eſpece d'agriculture ou d'induſtrie réglée. Les détails que j'ai reçus ſur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. „L'idée des naturels du Bréſil touchant la propriété, eſt que, ſi quelqu'un a cultivé un champ, lui ſeul doit jouir de ſon produit, ſans qu'un autre puiſſe y prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chaſſe ou à la pêche, appartient de droit à cet individu ou à cette famille, ſans qu'on ſoit obligé d'en faire part à qui que ce ſoit, excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il

peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais apperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse, ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelqu'idée de communauté de biens. Ils sont, au contraire, si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale, parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune de biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieures de ces Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées. *MS. de M. le Chev. de Pinto, entre les mains de l'auteur.* „ La possession actuelle, dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrein; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter. Cette loi, ou cette coutume, ne regarde pas seulement le terrein sur lequel est bâtie une

maiſon, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une piece de terre pour y bâtir ou planter, perſonne n'a le droit de l'en priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ſes travaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à ſa poſſeſſion ; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de ceſſion d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton ſont marquées, c'eſt-à-dire, qu'il leur eſt permis de chaſſer juſqu'à telle riviere d'un côté & telle montagne de l'autre. Cet eſpace eſt occupé & cultivé par un certain nombre de familles qui jouiſſent en particulier du fruit de leur travail & du produit de leur chaſſe, ſans qu'il ſoit permis à la communauté d'y prétendre. *MS. de M. Hawley Gideon, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, *pag.* 274.

Cette différence entre le caractere des Américains & celui des negres eſt ſi frappante, qu'il eſt paſſé en proverbe dans les iſles Françoiſes : „ que regarder un ſauvage de travers, c'eſt le battre ; le battre, c'eſt le tuer : battre un negre, c'eſt le nourrir". *Dutertre, tome II, p.* 490.

NOTE LXII, *pag.* 276.

La deſcription de l'état politique du peuple de Cinaloa reſſemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique ſeptentrionale. „ Ils n'ont ni loix ni ſouverains pour punir leurs crimes, dit un miſſionnaire qui a vécu longtems parmi eux.

Ils n'ont auſſi aucune eſpece d'autorité ou de gouvernement politique, qui les contienne dans de certaines bornes. Ils ont, à la vérité, des caciques qui ſont les chefs des familles ou des villages; mais leur autorité ſe borne à les commander pendant la guerre ou lorſqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des caciques n'eſt pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits". *Ribas, hiſt. de los triumph. &c. p.* 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale eſt à peu près le même. „Ils n'ont aucune forme réguliere de gouvernement ou de ſociété civile; mais ſur les objets d'intérêt public ils écoutent les conſeils de leurs vieillards, qu'ils ſuivent ordinairement. La dignité de cacique n'eſt pas héréditaire, & n'eſt accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne regne parmi eux qu'une eſpece d'union imparfaite. Leur ſociété reſſemble à une république ſans chef, où chacun eſt le maître de ſa perſonne, & peut, ſur le moindre dégoût, ſe ſéparer de ceux avec qui il paroiſſoit le plus lié". *Relacion hiſtorical de las miſſiones de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, p.* 32, 33. Ainſi il paroît que les nations qui ſont dans un même

état de ſociété, quoiqu'habitant des climats fort différens, ont les mêmes inſtitutions civiles & la même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, *pag.* 297.

„J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort inſtruit de leurs mœurs, qui pour ſe venger ont fait environ trois cents trente lieues à travers des forêts, des montagnes & des marais de roſeaux, expoſés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la ſoif. Leur deſir de vengeance eſt ſi violent qu'il leur fait mépriſer tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'appaiſer les ombres irritées de leurs parens maſſacrés". *Adair, hiſt. of Amer. Indians, p.* 150.

NOTE LXIV, *ibid.*

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart ſeul ou avec un ou deux de ſes compagnons, tiennent une place diſtinguée dans l'hiſtoire de la fameuſe guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie, t. I, p.* 267, *&c. Colden's hiſt. of five nations, p.* 125.

NOTE LXV, *pag.* 301.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition eſt ſouvent en danger, & il eſt toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ſes exploits antérieurs. *Adair, p.* 388.

NOTE LXVI, *pag.* 301.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, eſt généralement connue, j'ai fondé principalement mes obſervations ſur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations du nouveau monde. Un miſſionnaire judicieux nous a donné une deſcription des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations reſſemblent parfaitement à celles des Iroquois. „ Preſque tous ces Indiens ſont antropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fauſſe ſécurité ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer; ils ont ſans ceſſe des eſpions en campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe traînant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Eſpagnols, que par des ſecrets magiques ils prenoient la forme de quelqu'animal, pour obſerver ce qui ſe paſſoit chez leurs ennemis. Lorſ-

qu'eux-mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux qu'il n'y a point d'Eſpagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux ſoldats les mieux armés". *Relacion Chrorographica del gran Chaco de P. Lozano, p. 78. Hiſt. génér. des voyages, t. XX.*

NOTE LXVII, *pag.* 303.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puiſſante du Breſil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples : „ *ego cum gallo altero*, dit-il, *paulo* „ *curioſius, magno noſtro periculo (ſi enim ab hoſ-* „ *tibus capti aut læſi fuiſſemus, devorationi fuiſ-* „ *ſemus devoti), barbaros noſtros in militiam eun-* „ *tes comitari volui. Hi, numero* 4000 *capita,* „ *cum hoſtibus ad littus decertârunt, tantâ feroci-* „ *tate, ut vel rabidos & furioſos quoſque ſupera-* „ *rent. Cùm primùm hoſtes conſpexere, in mag-* „ *nos atque editos ululatus perruperunt. Hæc gens* „ *adeo fera eſt & truculenta, ut tantiſper dum* „ *virium vel tantillum reſtat, continuo dimicent,* „ *fugamque numquam capeſſant. Quod à naturâ* „ *illis inditum eſſe reor. Teſtor interea me, qui* „ *non ſemel, tum peditum tum equitum copias* „ *ingentes in aciem inſtructas hic conſpexi,* „ *tantâ nunquam voluptate videndis peditum legio-* „ *nibus armis fulgentibus, quantâ tum pugnanti-*

„*bus iſtis perculſum fuiſſe*". Lery, hiſt. navigat. in Braſil, ap. de Bry, *t. III*, *p.* 207, 208, 209".

NOTE LXVIII, *pag.* 304.

Les Américains, ainſi que les autres peuples ſauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois juſqu'à une grande diſtance, ils ſe ſont contentés enſuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume ſoit plus en uſage dans l'Amérique ſeptentrionale, elle ne laiſſe pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano*, *p.* 79.

NOTE LXIX, *pag.* 311.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. „Je vais en guerre venger la mort de mes freres : je tuerai, j'exterminerai, je ſaccagerai, je brûlerai mes ennemis; j'amenerai des eſclaves; je mangerai leur cœur, je ferai ſécher leur chair, je boirai leur ſang, j'apporterai leur chevelure, & je me ſervirai de leurs crânes pour en faire des taſſes". *Nouv. voy. aux Indes occid. par M. Boſſu*, *in* 12, *t. I*, *p.* 115, *note.*

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le nombre des Indiens a conſidérable-

ment

ment diminué, ils ne mettent preſque plus aucun de leurs priſonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus ſage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces ſcenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui ſi rarement que des miſſionnaires & des négocians qui ont demeuré longtems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, *pag.* 312.

Tous les voyageurs qui ont viſité les peuples les moins civiliſés de l'Amérique s'accordent ſur ce fait, qui ſe trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Eſpagnols furent réduits pour conſerver leur propre vie à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient; ce qui parut ſi révoltant aux Indiens, accoutumés à manger leurs priſonniers, qu'ils ne regarderent plus les Eſpagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. t. II, p.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, c.* 14, *p.* 15. Quoique les Mexicains dévoraſſent avec avidité pendant le ſiege de Mexico les Eſpagnols & les Tlaſcalans qu'ils faiſoient priſonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Caſtillo, conquiſt. de la Nouv. Eſpagna, p.* 156.

NOTE LXXI, *pag.* 314.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers ; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry, t. III, p.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura longtems dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers. *De Bry, t. III, p.* 210. Un auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. t. IV, p.* 129-34, *&c.*

NOTE LXXII, *pag.* 319.

Quoique j'aie suivi touchant cette apathie des Américains l'opinion qui paroît être la plus raisonnable, & qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce

ſujet. Don Antonio Ulloa, dans un ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la conſtitution phyſique des Américains les rend moins ſenſibles à la douleur que le reſte des hommes. Il en trouve pluſieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils ſouffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas*, *p.* 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes obſervations dans le Bréſil. Un Indien, diſent-ils, ne ſe plaint jamais de la douleur, & ſouffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe ſans pouſſer le moindre ſoupir. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXIII, *pag.* 322.

Cette idée eſt naturelle à tout peuple groſſier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un priſonnier, „*tum deceſſiſſe videtur cum captus eſt*". Digeſt. lib. XLIX, tit. 15, c. 18. Dans la ſuite, lorſque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens ſur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de juriſprudence pour aſſurer la propriété, & pour permettre à un priſonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus poſtliminii*. *Heinecii*, *juris civ. ſec. ord. Paud. t. II*, *p.* 294. Les mêmes idées ſe trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un priſonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il eſt regardé comme

un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voy. du Chev. de Marchais, t. I, p. 369.*

NOTE LXXIV, *pag.* 324.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en plaine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur système particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie. *Ovalles, relation of Chili. Churchill's coll. t. III, p. 71. Lozano, hist. del Parag. t. III, p. 144, 145.*

NOTE LXXV, *pag.* 329.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. A Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent partout avec eux de miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*dec. 4, lib. III, c. 8*), & dans lesquels ils aiment beaucoup à se regarder; mais les femmes n'en font jamais usage : *decad. 4, lib. X, c. 3.* Il remarque que

parmi les *Panches*, peuple féroce de la Nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes : *decad.* 7, *lib. IX*, *c.* 4. Quoique le royaume du Pérou fût très-civilisé, il y avoit cependant des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate*, *hist. de Peru*, *t. I*, *p.* 15, 16.

NOTE LXXVI, *pag.* 330.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nuds. *Gumilla*, *hist. de l'Orénoque*, *t. I. p.* 191.

NOTE LXXVII, *pag.* 331.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuplades qui paroissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais; ils n'ont même aucune habitation,

Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chaſſe, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres ſuppléent au reſte par les fruits, plantes, racines & autres différentes productions ſpontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils raſſemblent des roſeaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur ſervir d'eſpece de capuchon, qui ſemblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant pluſieurs heures. Dans les tems chauds ils ſe forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du ſoleil. Pour ſe préſerver du froid ils font de grands feux, autour deſquels ils dorment en plein air. *Hiſtoria de los triumphos de Nueſtra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas, p. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, *pag.* 333.

Ces maiſons reſſemblent à des granges. Nous en avons meſuré qui avoient cent cinquante pas de long ſur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent perſonnes habitent enſemble. *Wilſon's account of Guiana. Purch. Pilg. vol. IV, p.* 1263, *ibid.* 1291. Les maiſons des Indiens, dit M. Barrere, ont l'air d'une extrême pauvreté & ſont une image parfaite de la groſſiere ſimplicité des premiers tems..... Toutes ces caſes ou huttes, qui ſont ordinairement bâties ou ſur une

hauteur, ou au bord de quelque riviere, pêle-mêle & ſans aucun ordre, forment un aſpect des plus triſtes & des plus déſagréables. On n'y voit rien que de hideux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant. Le ſilence même qui regne dans tous ces endroits, & qui n'eſt interrompu quelquefois que par le bruit déſagréable des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable d'inſpirer que de la frayeur. *Nouvelle relat. de la France Equin. p.* 146, 147.

NOTE LXXIX, *pag.* 336.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples, qui ont l'art de lancer des fleches à une grande diſtance & avec une force extraordinaire ſans ſe ſervir d'arcs. „ Ils font uſage d'une *ſarbacane*, par le moyen de laquelle ils ſoufflent une fleche à plus de cent vingt pas. Cet inſtrument eſt fait d'un roſeau naturel & creux, long de neuf à dix pieds, de la groſſeur d'un bon pouce ; & pour que la fleche puiſſe atteindre à un ſi grand éloignement, à cauſe de ſa grande légereté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *ſarbacane* ; ce qui comprimant l'air la fait ſortir avec une rapidité ſurprenante, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de la faire traverſer un ſi grand eſpace. Ces petites fleches ſont toujours empoiſonnées". *Fermin, deſcript. de Surinam, t. I, p.* 55. *Bancroft's, hiſt.*

of Guiana, *p.* 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand uſage de cette ſarbacane.

NOTE LXXX, *pag.* 336.

Je pourrois en produire pluſieurs exemples; mais je me bornerai à en citer un ſeul pris chez les Eſquimaux. „ Leurs arcs ſont d'une conſtruction fort ingénieuſe, dit M. Ellis. Ils ſont ordinairement compoſés de trois morceaux de bois, qu'ils ſavent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'eſt du ſapin ou du meleſe, que les Anglois nomment en ce pays genevrier; qu'ils emploient communément pour cet uſage, & comme ces bois ne ſont ni forts ni élaſtiques, ils ſuppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur arc par derriere, avec une eſpece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont ſoin de mettre ſouvent leurs arcs dans l'eau; ce qui faiſant rétrécir les cordes leur donne par-là plus d'élaſticité & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils ſont habitués à cet exercice depuis leur jeuneſſe, & ils tirent avec une dextérité inconcevable. *Voyage de la baie de Hudſon*, *t. II*, *p.* 27, 28.

NOTE LXXXI, *pag.* 337.

Le beſoin eſt le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité ſi grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont

ſi fort dévancé les autres, quoique dans des circonſtances preſque ſemblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelqu'événement de leur hiſtoire ou à quelque cauſe particuliere de leur ſituation phyſique que nous ignorons. Les habitans de l'iſle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du ſud, ſurpaſſent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoiſſance des arts d'induſtrie ; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vaſe dans lequel ils puſſent la contenir & la ſoumettre à l'action du feu : ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre ſolide. *Voy. autour du monde, rédigés par Hawkeſworth, t. II, p.* 132-155, *in*-4°.

NOTE LXXXII, *pag.* 338.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne peſoit que ſoixante livres. *Goſnol, relat. des voy. à la Virgin. Rec. de voy. au nord, t. V, p.* 403.

NOTE LXXXIII, *p.* 341.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. „ Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit, & autres ſemblables étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire enſuite paſſer la trame ; de ſorte que pour fabriquer une piece de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient juſqu'à deux ans

ou même davantage. *Voy. au Pérou, t. I, p.* 336. Bancroft donne la même deſcription des naturels de la Guiane: *p.* 255. Suivant Adair les Indiens de l'Amérique ſeptentrionale n'ont pas plus d'eſprit ni de dextérité: *p.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas, t. III, p.* 1106, des peintures des Mexicains, me font croire que ce peuple ne poſſédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte d'ourdir la toile. L'invention d'un métier étoit au-deſſus de la portée de l'eſprit des Américains les plus civiliſés. Ils ſont ſi lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec ſon coûteau une pipe à fumer. *Ibid. p.* 423.

NOTE LXXXIV, *pag.* 344.

Le P. Lafitau, dans ſes *mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages faſtidieuſes *in*-4°. pour le ſeul article de la religion.

NOTE LXXXV, *pag.* 347.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civiliſés de l'Amérique. Leur témoignage eſt uniforme. Celui du P. Ribas touchant les peuples de Cinaloa s'accorde avec tous les autres: „ Pendant pluſieurs années, dit-il, que je réſidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à obſerver ſi l'on devoit les regarder comme idolâtres, & je puis aſſurer avec vérité, que, quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres

n'ont pas la moindre connoiſſance de Dieu, ni même de quelque fauſſe divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'être ſuprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent ſe former aucune idée de la providence d'un créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompenſe de leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'aſſemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion. *Ribas, triumphos, &c. p.* 16.

NOTE LXXXVI, *pag.* 349.

Le peuple du Bréſil étoit ſi effrayé du tonnerre, qui eſt fréquent & terrible dans ce pays, ainſi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-ſeulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expreſſif de leur langue pour déſigner la divinité étoit celui de *toupan*, dont ils ſe ſervent auſſi pour déſigner le tonnerre. *Piſo de Medec. Braſil. p.* 8. *Nieuhoff-Church. coll. t. II, p.* 132.

NOTE LXXXVII, *pag.* 359.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paroît qne les ſentimens de ceux qui ſe ſacrifioient à cette occaſion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchoient à éviter leur ſort, & pluſieurs même conſerverent la vie en ſe ſauvant dans les bois. Les bramines donnent aux femmes

qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort: les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane, tom. I, pag.* 227.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 370.

Ils sont très-licentieux en plusieurs occasions, surtout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie, hist. &c. t. II, p.* 42. *Charlevoix, hist. de la Nouv. France, t. III, p.* 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, *pag.* 373.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros collimaçons calcinés au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violens quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la frénésie que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla, t. I, p.* 286.

NOTE XC, *pag.* 377.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hist. of Guiana, p.* 275.

NOTE XCI, *pag.* 384.

On trouve de ces circonſtances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la diſpute de ſon ordre avec celui des Franciſcains ſur l'eſprit & les connoiſſances des peuples de l'Amérique ſeptentrionale, intéreſſoit à expoſer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, aſſure qu'ils ſont continuellement occupés à négocier avec leurs voiſins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de nobleſſe de ſentimens. Il ajoute cependant ,, qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'eſprit & d'éloquence; car ſi les propoſitions ne ſont pas agréées, il faut qu'il ſe tienne bien ſur ſes gardes. Il n'eſt pas rare qu'un coup de hache ſoit l'unique réponſe qu'on lui faſſe. Il n'eſt pas même hors de danger quand il a évité la premiere ſurpriſe; il doit s'attendre à être pourſuivi, & à être brûlé s'il eſt pris. *Hiſt. de la Nouv. Fr. t. III, p.* 257. Des hommes capables de ſe porter à de pareils actes de violence, paroiſſent ignorer les premiers principes ſur leſquels eſt fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impoſſible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, *pag.* 387.

Tacite dit des Germains : „ *gaudent muneribus, ſed nec data imputant, nec acceptis obligantur*". *De mor. Germ. c.* 21. Un auteur qui s'eſt trouvé à portée d'obſerver le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoiſſance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainſi leur idée à ce ſujet: „ Si vous m'avez donné ceci, diſent-ils, c'eſt que vous n'en aviez pas beſoin vous-même; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être néceſſaire". *Mém. ſur les Galibis. Hiſt. des plantes de la Guiane Françoiſe, par M. Aublet, t. II, p.* 110.

NOTE XCIII, *pag.* 407.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres hiſtoriens de ce tems n'ont pas parlé. Un canot Caraïbe, où il y avoit quatre hommes, deux femmes & un enfant, ſe trouva un jour, ſans le ſavoir, au milieu de la flotte de Colomb, lorſqu'à ſon ſecond voyage il paſſoit entre leurs iſles. Ils reſterent d'abord dans un étonnement ſtupide à la vue d'un pareil ſpectacle, & ne ſortirent preſque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque Eſpagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux & la flotte même les entoura peu à peu juſqu'à leur couper

toute communication avec la côte. „ Lorſqu'ils s'apperçurent, dit l'hiſtorien, qu'il leur étoit impoſſible de s'échapper, ils ſaiſirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencerent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les aſſaillir. Ils bleſſerent pluſieurs Eſpagnols, quoique ceux-ci euſſent des boucliers & d'autres armes défenſives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne ceſſoient de ſe défendre & de faire uſage de leurs arcs avec beaucoup d'adreſſe, quoique nageant en pleine mer. *Hiſt. de D. Fern. y D. Yſab. MS. c.* 119.

NOTE XCIV, *pag.* 408.

On peut former une conjecture fort probable ſur la cauſe qui diſtingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes iſles. Il paroît clairement que les premiers ſont d'une race particuliere. Leur langue eſt totalement différente de celle de leurs voiſins, habitans des grandes iſles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres ſont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des iſles, ils ont pris poſſeſſion de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort*,

pag. 384; *Dutertre, pag.* 360. C'eſt pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui ſignifie un homme venu d'au-delà de la mer: *Labat, tom. VI, p.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une eſt particuliere aux hommes & l'autre aux femmes: *Dutertre, pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes iſles; mais l'idiôme des femmes y reſſemble beaucoup: *Labat, pag.* 129; ce qui confirme encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes penſent qu'ils ſont une colonie de *Galibis*, nation puiſſante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. *Dutertre, pag.* 361. *Rochefort, pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent, qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale; que d'ailleurs leur langue a quelqu'analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il eſt à croire qu'ils deſcendent plutôt des premiers que des autres; *Labat, p.* 128, *&c. Herrera, decad.* 1, *lib. IX, c.* 4. Dans leurs guerres ils conſervent encore l'ancien uſage de détruire tous les mâles & de ne laiſſer la vie qu'aux perſonnes de l'autre ſexe pour leur ſervir d'eſclaves ou de femmes.

Fin des Notes du ſecond volume.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier & le ſecond volume de l'Hiſtoire de l'Amérique.

A.

ABYSSINIE, ambaſſade envoyée dans ce pays par Jean II, Roi de Portugal ; T. I, p. 90.

Açores, découverte de ces iſles par les Portugais ; T. I, p. 83.

Acoſta, ſa méthode de calculer les différens degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent ; T. II, p. 416.

Adair, peinture qu'il fait du caractere vindicatif des naturels de l'Amérique ; T. II, p. 461.

Adanſon confirme le récit d'Hannon ſur les mers d'Afrique ; T. I, p. 279.

Afrique, (côtes occidentales de l') découvertes pour la premiere fois par ordre de Jean I, Roi de Portugal ; T. I, p. 67. Découvertes depuis le cap Non juſqu'à Bojador, p. 70. On double le cap Bojador, p. 76. Découverte des contrées ſituées au ſud de la riviere du Sénégal, p. 86. Le cap de Bonne-Eſpérance découvert par Barthelemi Diaz, p. 91. Ignorance des anciens aſtronomes ſur cette partie du monde, p. 279. Cauſe de l'extrême chaleur de ce climat ; T. II, p. 129.

Agriculture (état de l') parmi les naturels de l'Amérique ; T. II, 256. Les deux cauſes principales de ſon imperfection, p. 261.

Aguado eſt envoyé à Hiſpaniola en qualité de commiſſaire pour examiner la conduite de Colomb ; T. I. p. 206.

Aiman. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer, mais non pas sa direction vers les poles; T. I, p. 7. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte, p. 64.

Albuquerque, (Rodrigue) maniere barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola; T. II, p. 65.

Alexandre le Grand, caractere de ce prince; T. I, p. 22. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie, p. 23. Ses découvertes dans l'Inde, p. 24, &c.

Alexandre VI, (le pape) accorde à Ferdinand & à Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'oueſt des isles Açores; T. I, p. 180. Fait partir des missionnaires avec Colomb à son second voyage, p. 181.

Ame, idées des Américains touchant son immortalité; T. II, p. 356.

Américains de l'Amérique *Espagnole*. Leur constitution physique; T. II, p. 188. Leur teint & leur figure, p. 189. Leur force & leur adresse, p. 190. Leur insensibilité pour les femmes, p. 192. Ils n'ont aucune difformité du corps, p. 201. Réflexions sur ce sujet, *ibid.* Uniformité de leur couleur, p. 204. Description d'une race particuliere, p. 208. Les Esquimaux, p. 211. Doutes qui subsistent encore sur les géans Patagons, p. 212. Leur santé, p. 215. Leurs maladies, p. 216. La maladie vénérienne leur est particuliere, p. 219. Leurs qualités morales, p. 220. Ne pensent qu'au besoin présent, p. 221. L'art de compter à peine connu chez ce peuple, p. 224. Ils n'ont aucune idée abstraite, p. 226. Les habitans du nord de l'Amérique sont beaucoup plus intelligens que ceux du midi, p. 229. Leur répugnance pour le travail, p. 231. Leur état social, p. 235. Leur union domestique, *ibid.* Leurs femmes, p. 237. Elles sont peu fécondes, p. 242. De l'affection paternelle & du devoir filial, p. 245. Maniere de pourvoir à leur subsistance, p. 248. Leur pêche, p. 250. Leur chasse, p. 252.

Leur agriculture, p. 256. Fruits divers de leur culture, *ibid.* Les deux principales cauſes de l'imperfection de leur agriculture, p. 261. Ils manquent d'animaux domeſtiques, *ibid.* & de métaux utiles, p. 265. Leurs inſtitutions politiques, p. 268. Ils étoient diviſés en petites communautés indépendantes, *ibid.* Ils n'ont aucune idée de propriété, p. 270. Leur amour pour l'égalité & l'indépendance, p. 273. Ils n'ont qu'une idée imparfaite de la ſubordination, p. 274. A quels peuples conviennent ces deſcriptions, p. 277. Quelques exceptions, p. 278. La Floride, p. 281. Les Natchez, *ibid.* Les iſles, p. 283. A Bogota, p. 284. Recherches ſur les cauſes de ces variétés, p. 286. Leur art de la guerre, p. 290. Leurs motifs pour faire la guerre, p. 292. Cauſes de leur férocité, p. 293. Perpétuité des guerres, p. 296. Leur maniere de faire la guerre, p. 298. Ils ne manquent ni de courage ni de fermeté, p. 301. Incapables de diſcipline militaire, p. 303. Maniere dont ils traitent leurs priſonniers, p. 305. Leur fermeté dans les tourmens, p. 307. Ils ne mangent de la chair humaine que par eſprit de vengeance, p. 310. Maniere dont les peuples de l'Amérique méridionale traitent leurs priſonniers, p. 312. Leur éducation militaire, p. 314. Méthode ſinguliere de choiſir un capitaine parmi les Indiens ſur les bords de l'Orénoque, p. 316. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, p. 320. Ils adoptent leurs priſonniers pour repeupler leur pays, p. 321. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, p. 324. Leurs arts, habillemens & parures, p. 325. Leurs habitations, p. 330. Leurs armes, p. 334. Leurs uſtenſiles domeſtiques, p. 336. Conſtruction des canots, p. 337. Leur indolence pour le travail, p. 339. Leur religion, p. 342. Pluſieurs de ces peuples n'en ont aucune, p. 346. Diverſité remarquable dans leurs opinions religieuſes, p. 352. Leurs idées ſur l'immortalité de l'a-

me, p. 356. Leurs enterremens, p. 358. Pourquoi leurs médecins prétendent être forciers, p. 361. Leur amour de la danse, p. 366. Leur passion extraordinaire pour le jeu, p. 371. Sont fort enclins à l'ivrognerie, p. 372. Tuent les vieillards & les malades incurables, p. 378. Idée générale de leur caractere, p. 380. Leurs qualités intellectuelles, p. 381. Leurs talens politiques, p. 382. Incapables d'amitié, p. 385. Dureté de leur cœur, p. 387. Leur insensibilité, p. 388. Leur taciturnité, p. 391. Leurs ruses, p. 392. Leurs vertus, p. 394. Leur esprit d'indépendance, p. 395. Leur fermeté dans le danger, *ibid.* Leur attachement à leur communauté, p. 396. Satisfaits de leur état, p. 397. Avis général sur ces recherches, p. 402. Deux classes distinctes de ce peuple, p. 404. Exceptions quant à leur caractere, p. 406. Description de leurs traits caractéristiques, p. 436. Exemples de leur agilité soutenue à la course, p. 438.

Amérique, (le continent de l') découvert par Colomb; T. I, p. 217. Origine de ce nom, p. 235. Ferdinand de Castille y établit deux gouvernemens; T. II, p. 26. Propositions faites aux naturels du pays, p. 27. Ojeda & Nicuessa sont mal reçus par ce peuple, p. 28. Découverte de la mer du sud par Balboa, p. 47. La riviere de la Plata découverte, p. 63. Les habitans en sont fort maltraités par les Espagnols, *ibid.* Vaste étendue du nouveau monde, p. 119. Grandeur des objets qu'il présente à la vue, *ibid.* Sa forme favorable au commerce, p. 122. Température du climat, p. 125. Différentes causes du climat qui y regne p. 127. Son état inculte & sauvage lorsqu'on le découvrit, p. 133. Animaux qu'on y trouve, p. 137. Insectes & reptiles, p. 140. Oiseaux, p. 142. Sol, p. 144. Recherches sur sa premiere population, p. 147. N'a pas été peuplé par une nation civilisée, p. 156. Son extrêmité septentrionale touche à l'Asie, p. 159. Peuplé probablement par les

Asiatiques, p. 171. Etat & caractere des Américains, p. 174. Ils étoient plus sauvages qu'aucun autre peuple connu de la terre, p. 176. Excepté les Péruviens & les Mexicains, p. 177. Incapacité des premiers voyageurs, p. 180. Différens systêmes des philosophes concernant ces peuples, p. 183. Méthode observée dans cette recherche de leur constitution physique, &c. p. 186. La maladie vénérienne vient de cette partie du monde, p. 219. Qualité morale des Américains, p. 220. Pourquoi l'Amérique est si peu peuplée, p. 268. Dépeuplée par des guerres continuelles, p. 290. Cause du froid extrême vers la partie méridionale de l'Amérique, p. 421. Description de l'état inculte & naturel du pays, p. 426. Os de grands animaux dont la race ne subsiste plus, trouvés sous terre près des rives de l'Ohio, p. 427. Pourquoi les animaux d'Europe y dégénerent, p. 429. Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violente secousse, p. 435.

Amériс Vespuce, publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom; T. I, p. 235. Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée, p. 311.

Anacoana, indignement & cruellement traitée par les Espagnols; T. II, p. 6.

Anciens, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation; T. I, p. 6. Imperfection de leurs connoissances géographiques, p. 35.

Andes, étendue & hauteur surprenantes de cette chaine de montagnes; T. II, p. 120. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes, p. 414.

Animaux, (grands) on en trouva fort peu en Amérique lors de la découverte; T. II, p. 137.

Arabes, se sont particulierement appliqués à l'étude de la géographie; T. I, p. 45.

Argonautes, (l'expédition des) pourquoi ſi fameuſe parmi les Grecs; T. I, p. 18.

Arithmétique, ou l'art de compter, à peine connu par les Américains; T. II, p. 124.

Aſcolino, (le pere) ſa miſſion extraordinaire auprès du Kan des Tartares; T. I, p. 52.

Aſie, découvertes faites dans cette partie du monde par les Ruſſes; T. II, p. 160. &c.

B.

Balboa, (Vaſco Nugnès de) établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien; T. II, p. 30. Reçoit avis de l'exiſtence & des richeſſes du Pérou, p. 40. Son caractere, p. 44. Il traverſe l'Iſthme p. 46. Découvre la mer du ſud, p. 48. Revient à Sainte-Marie, p. 50. Eſt remplacé dans ſon gouvernement par Pedrarias Davila, p. 51. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ſes actions paſſées, p. 55. Eſt nommé vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du ſud, & épouſe la fille de Pedrarias, p. 58. Eſt arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, p. 60.

Barrere, ſa deſcription de la conſtruction des maiſons des Indiens; T. II, p. 470.

Behring & Tſchirikow, navigateurs Ruſſes, croient avoir découvert l'extrêmité nord-oueſt de l'Amérique du côté de l'eſt; T. II, p. 165. Incertitude de leurs récits, p. 433.

Benjamin, juif de Tudela, ſes voyages extraordinaires; T. I, p. 51.

Bernaldes, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes; T. II, p. 478.

Bethencourt, (Jean de) Baron Normand, prend poſſeſſion des iſles Canaries; T. I, p. 62.

Bogota en Amérique, deſcription de ſes habitans; T. II, p. 284. Cauſe de leur ſoumiſſion aux Eſpagnols, p. 286.

Leur doctrine & leurs cérémonies religieuſes, p. 355.
Boyador, (le cap) quand découvert; T. I, p. 70. Eſt doublé par les Portugais, p. 76.
Bonne-Eſpérance, (le cap de) découvert par B. Diaz; T. I, p. 91.
Boſſu, ſon récit de la chanſon de guerre des Américains; T. II, p. 464.
Boyadilla, (François de) envoyé à Hiſpaniola pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 243. Envoie Colomb les fers aux pieds en Eſpagne, p. 244. Eſt diſgracié & rappellé, p. 248.
Bougainville, ſa défenſe du Périple d'Hannon; T. I, p. 277.
Bouguer, parle du caractere des Péruviens; T. II, p. 444.
Bouſſole; (invention de la) T. I, p. 58. Par qui, p. 59.
Bréſil, (la côte du) découverte par Alvarès Cabral; T. I, p. 256. Remarque ſur le climat de ce pays; T. II, p. 420.

C.

Cabral, (Alvarès) capitaine Portugais, découvre la côte du Bréſil; T. I, p. 256.
Californiens, leur caractere ſuivant le P. Venegas; T. II, p. 448.
Campêche, découverte par Cordova, qui eſt repouſſé par les naturels du pays; T. II, p. 106.
Canaries, (les iſles) érigées en royaume par le pape Clément VI; T. I, p. 62. Soumiſes par Jean de Bethencourt, *ibid.*
Cannibales: on n'a trouvé aucun peuple qui mangeât la chair humaine pour nourriture ordinaire, quoique ſouvent par eſprit de vengeance; T. II, p. 312.
Canots Américains, leur conſtruction; T. II, p. 337.
Caraïbes, (les iſles) découvertes par Colomb dans ſon ſecond voyage; T. I, p. 183.
Caraïbes, leur caractere féroce; T. II, p. 407. Décrit par M. de Chanvalon, p. 447. Conjecture probable ſur la

différence du caractere de ce peuple avec celui des habitans des grandes isles, p. 479.

Carpini, sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares; T. I, p. 52.

Carthaginois, état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 12. Les fameux voyages d'Hannon & de Himilcon, p. 14.

Chaleur, causes des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continens; T. II, p. 416. Calculée, 431.

Chanson de guerre des Américains; T. II, p. 464.

Chanvalon, (M. de) portrait qu'il fait du caractere des Caraïbes; T. II, p. 447.

Charles-Quint, (l'Empereur) envoie Rodrigue de Figueroa à Hispaniola, en qualité de juge suprême, pour régler la maniere de traiter les Indiens; T. II, p. 83. Fait délibérer en sa présence sur ce sujet, p. 93.

Chiquitos, état de politique de ce peuple suivant Fernandez; T. II, p. 460.

Ciceron, preuve de son ignorance dans la géographie; T. I, p. 284.

Cinaloa, (Etat politique du peuple de) T. II, p. 459. Sa maniere de vivre, *ibid.* Ne professent aucun culte religieux, p. 474.

Clement VI, (le pape) érige les isles Canaries en royaume; T. I, p. 62.

Climats, causes de leur variété; T. II, p. 125. Leurs effets sur le corps humain, p. 402. Recherches sur les différens degrés de chaleur des climats, p. 416.

Colomb, (Christophe) sa naissance & son éducation; T. I, p. 97. Ses premiers voyages, p. 98. Il se marie & s'établit à Lisbonne, p. 100. Ses réflexions géographiques, p. 101. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes, 102. Il propose son projet au Sénat de Gênes, p. 110. Pourquoi ses propositions sont re-

rejettées en Portugal, p. 111. Il s'adreſſe à la cour d'Eſpagne & à celle d'Angleterre, p. 113. Son projet examiné par des juges ignorans, p. 120. Eſt protégé par Juan Perès, p. 124. Il eſt de nouveau découragé, p. 122. Il eſt rappellé par Iſabelle & engagé au ſervice de l'Eſpagne, p. 129. Préparatifs pour ſon voyage, p. 129. En quoi conſiſtoit ſa flotte, p. 130. Son départ d'Eſpagne, p. 132. Sa vigilance & ſon attention pendant ſon voyage, p. 135. Craintes & alarmes de ſon équipage, p. 136. Son adreſſe à les calmer, p. 137. Apparences flatteuſes de ſuccès, p. 143. On découvre la terre, p. 145. Premiere entrevue avec les naturels du pays, p. 146. Prend les titres d'amiral & de vice-roi, p. 149. Donne à l'iſle le nom de San-Salvador, *ibid.* S'avance vers le Sud, p. 150. Découvre Cuba, p. 151. Ainſi que l'iſle d'Hiſpaniola, p. 154. Perd un de ſes vaiſſeaux, p. 156. Bâtit un fort, p. 163. Retourne en Europe, p. 167. Expédient dont il ſe ſert pendant une tempête pour ſauver la mémoire de ſes découvertes, p. 169. Il relâche aux Açores, p. 170. Arrive à Lisbonne, p. 171. Sa réception en Eſpagne, p. 172. Son audience de Ferdinand & Iſabelle, p. 173. Préparatifs pour un ſecond voyage, p. 178. Découvre les iſles Caraïbes, p. 183. Trouve la colonie d'Hiſpaniola détruite, p. 184. Bâtit une ville qu'il nomme Iſabelle, p. 187. Examine l'état du pays, p. 189. Situation fâcheuſe & mécontentement de la colonie, p. 192. Il découvre l'iſle de Jamaïque, p. 194. A ſon retour à Iſabelle il y trouve ſon frere Barthelemi, p. 195. Les Indiens prennent les armes contre les Eſpagnols, p. 196. Guerre avec les Indiens, p. 199. Taxe impoſée ſur les Indiens, p. 202. Il retourne en Eſpagne pour juſtifier ſa conduite, p. 208. On fait un plan plus régulier pour l'établiſſement d'une colonie, p. 210. Son troiſieme voyage, p. 215. Découvre l'iſle de la Trinité,

p. 217. Découvre le continent de l'Amérique, *ibid.* Etat d'Hiſpaniola à ſon arrivée, p. 220. Il appaiſe la révolte cauſée par Roldan, p. 224. Intrigues contre Colomb, p. 240. Succès de ſes ennemis auprès de Ferdinand & Iſabelle, p. 242. Il eſt envoyé en Eſpagne les fers aux pieds, 244. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité, p. 247. Dégoûts qu'il éprouve, p. 254. Il forme de nouveaux projets de découvertes, p. 255. Entreprend un quatrieme voyage, p. 257. Traitement qu'il eſſuie à Hiſpaniola, p. 258. Cherche un paſſage à l'océan Indien, p. 261. Fait naufrage ſur la côte de la Jamaïque, p. 263. Recherche l'amitié des Indiens, p. 264. Sa détreſſe & ſes ſouffrances, p. 266. Il quitte l'iſle & arrive à Hiſpaniola, p. 272. Retourne en Eſpagne, p. 273. Sa mort, p. 275. Ses droits à la premiere découverte de l'Amérique défendus, p. 299.

Colomb, (Don Diegue) réclame les droits accordés à ſon pere; T. II, p. 20. Se marie, p. 21, & paſſe à Hiſpaniola, p. 22. Etablit une pêcherie de perles à Cubagua, p. 23. Il forme le projet de conquérir Cuba, p. 32. Ses meſures traverſées par Ferdinand, p. 64. Il retourne en Eſpagne, p. 65.

Commerce, à quelle époque il faut rapporter ſon origine; T. I, p. 3. Sert à faciliter la communication entre les peuples, p. 5. Fleurit dans l'empire d'orient après la ruine de l'empire d'occident, p. 33. Renaît dans l'Europe, p. 46.

Condamine, (M. de la) ſon récit du pays qui ſe trouve au pied des Andes dans l'Amérique méridionale; T. II, p. 425. Ses remarques ſur le caractere des Américains, p. 446.

Congo, (le royaume de) découvert par les Portugais; T. I, p. 87.

Conſtantinople, ſuites fâcheuſes de l'établiſſement du ſiege

de l'empire dans cette ville; T. I, p. 40. Continue à être une ville commerçante après la chûte de l'empire d'occident, p. 43. Devient le principal marché de l'Italie, p. 46.

Cordova, (François Hernandes) découvre le Yucatan; T. II, p. 103. Eſt repouſſé à Campêche & retourne à Cuba, p. 107.

Croglan, (le colonel George), parle des os de grands animaux, d'une race éteinte depuis longtems, trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale; T. II, p. 427.

Croiſades, (les) favoriſent les progrès du commerce & de la navigation, T. I, p. 49.

Cuba, (l'iſle de) découverte par Chr. Colomb; T. I, p. 151. Deſcription magnifique que fait Colomb d'un port de cette iſle, 293. Ocampo en fait le tour; T. II, p. 20. Diego Velaſquès en entreprend la conquête, p. 32. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey, & ſa réponſe à un moine, p. 35.

Cubagua, établiſſement d'une pêcherie de perles; T. II, p. 23.

Cumana, (les habitans de) ſe vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Eſpagnols; T. II, p. 97. Le pays eſt dévaſté par Diego Ocampo, p. 100.

D.

Danſe. Paſſion violente des Américains pour ce plaiſir; T. II, p. 366.

Darien; (deſcription de l'iſthme de) T. II, p. 46.

Diaz, (Barthelemi) découvre le cap de Bonne Eſpérance; T. I, 91.

Découvertes, différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer; T. I, p. 283.

Dodwe'l, ſes objections contre le Périple d'Hannon refutées; T. I, 276.

Domingue, (Saint) dans l'iſle d'Hiſpaniola, fondée par Barthelemi Colomb; T. I, p. 220.

Dominicains, ceux d'Hiſpaniola s'oppoſent publiquement au traitement cruel qu'on fait eſſuyer aux Indiens; T. II, p. 67. Voyez *Las Caſas*.

E.

Egyptiens, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 8.

Eléphant, animal particulier à la zone torride; T. II, p. 429.

Enterrement des Américains; T. II, p. 358.

Eſpagnols, maniere ſinguliere dont ils prennent poſſeſſion des pays nouvellement découverts; T. II, p. 409.

Eſprit humain, ſes efforts proportionnés aux beſoins phyſiques de l'homme; T. II, p. 230.

Eſquimaux, (Indiens) reſſemblance entre ce peuple & les Groenlandois, leurs voiſins; T. II, p. 170. Deſcription de leur pays, 416.

Eugene IV, (le pape) accorde aux Portugais un droit excluſif ſur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap Non juſqu'au continent de l'Inde; T. I, p. 80.

Europe, ce qu'elle a ſoufferte par le démembrement de l'empire Romain par les peuples barbares; T. I, p. 41. Renaiſſance du commerce & de la navigation en Europe, p. 46. Avantage qu'elle retire des croiſades, p. 49.

F.

Femmes, leur condition parmi les Américains; T. II, p. 237. Ne ſont pas fécondes, p. 242. Il ne leur eſt pas permis d'aſſiſter aux fêtes, p. 377, ni de porter des ornemens, p. 468.

Fer, pourquoi les nations ſauvages n'avoient aucune connoiſſance de ce métal; T. II, p. 265.

Ferdinand de Castille donne enfin son attention au réglement des affaires de l'Amérique; T. II, p. 12. Don Diego Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere, p. 20. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique, p. 26. Envoie une flotte au Darien & rappelle Balboa, p. 51. Nomme Balboa vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, p. 58. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'oueſt des Moluques, p. 62. Traverse les mesures de Diego Colomb, p. 64. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens, p. 69. Voyez *Colomb* & *Isabelle*.

Fernandez, (le pere) sa description de l'état politique des Chiquitos; T. II, p. 460.

Figuéroa, (Rodrigue de) est nommé juge suprême d'Hispaniola, avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens; T. II, p. 83. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens, p. 99.

Floride, découverte par Jean Ponce de Léon; T. II, p. 36. L'autorité des chefs y est héréditaire, p. 281.

Fonseca, archidiacre de Séville, ensuite évêque de Badajoz, ministre pour les affaires de l'Inde, traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes & établir des colonies; T. I, p. 203, 215. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda, p. 234.

G.

Gama, (Vas. de) son voyage pour faire des découvertes; T. I, p. 228. Double le cap de Bonne-Espérance, p. 230. Mouille devant la ville de Mélinde, *ibid.* Arrive à Calicut au Malabar, p. 231.

Gange, (le) idées erronnées des anciens sur la position de cette riviere; T. I, p. 282.

Géants, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernieres découvertes; T. I, p. 57.

Geminus, preuve de son ignorance en géographie; T. I, p. 285.

Géographie, étoit fort bornée chez les anciens; T. I, p. 41. Devient l'étude favorite des Arabes, p. 45.

Gioia, (Flavio) inventeur de la boussole; T. I, p. 59.

Globe, sa division en zones par les anciens; T. I, p. 37 & 284.

Gouvernement, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains; T. II, p. 275. Exceptions à cet égard, p. 279.

Grand Chaco, récit de Lozano sur la maniere de faire la guerre par le peuple de ce pays; T. II, p. 462.

Grecs, (anciens) leurs progrès dans la navigation & les découvertes; T. I, p. 14. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, p. 17.

Grijalva, (Juan de) part de Cuba pour aller faire des découvertes, T. II, p. 108. Découvre & donne le nom à la Nouvelle Espagne, p. 110. Ses raisons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir, p. 114.

Groenland, sa proximité avec l'Amérique septentrionale; T. II, p. 169.

Guiane Hollandoise, cause de l'extrême fertilité de son sol; T. II, p. 432.

H.

Hannon, apologie de son périple, avec un récit de son voyage; T. I, p. 276.

Hatuey, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on lui fait subir & sa réponse remarquable à un moine Franciscain; T. II, p. 35.

Henri, (le Prince) de Portugal, son caractere & ses études; T. I, p. 70, Expéditions faites par son ordre, p. 73. Demande au pape la possession de ses nouvelles découvertes, p. 80. Sa mort, p. 84.

Hiſpaniola, (l'iſle d') découverte par Chriſtophe Colomb; T. I, p. 154. Maniere dont il ſe comporte avec les naturels du pays, p. 155. Colomb y laiſſe une colonie, p. 161. La colonie eſt détruite, p. 184. Colomb bâtit une ville nommée Iſabelle, p. 187. Les Indiens maltraités prennent les armes contre les Eſpagnols, p. 196. Ils ſont défaits, p. 199. On leur impoſe une taxe, p. 202. Leur deſſein d'affamer les Eſpagnols, p. 204. Saint-Domingue fondée par Barthelemi Colomb, p. 220. Colomb envoyé en Eſpagne les fers aux pieds par Bovadilla, p. 244. Nicolas de Ovando eſt nommé gouverneur, p. 250. Récit de Colomb de la maniere humaine dont il y eſt reçu, p. 294. Conduite des Eſpagnols avec les naturels de l'iſle; T. II, p. 4. Etat malheureux d'Anacoana, p. 8. Produit conſidérable des mines de l'iſle, p. 10. Diminution rapide du nombre des Indiens, p. 14. Les Eſpagnols y ſuppléent en trompant les habitans des iſles Lucayes, p. 17. Arrivée de Diegue Colomb, p. 22. L'eſclavage y fait périr preſque tous les habitans, p. 65. Diſpute ſur la maniere de traiter les eſclaves, p. 66. Exemple curieux de la ſuperſtition des planteurs Eſpagnols de l'iſle, p. 430.

Homere, ſon récit de la navigation des anciens Grecs; T. I, p. 19.

Homme, la diſpoſition de ſon corps & ſes mœurs dépendent de ſa ſituation; T. II, p. 152. Reſſemblance qui réſulte de-là entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entre eux, *ibid.* L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, p. 371.

I.

Jamaïque, découverte par Chr. Colomb, T. I, p. 194.

Jerôme, (trois moines de l'ordre de Saint) envoyés par

le cardinal Ximenès à Hiſpanio'a pour y régler la maniere de traiter les Indiens ; T. II, p. 76. Conduite qu'ils ont tenue, p. 77. Sont rappellés, p. 83.

Jeu, amour des Américains pour le jeu ; T. II, p. 371.

Jean I, roi de Portugal, eſt le premier qui envoie quelques vaiſſeaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique ; T. I, p. 67. Le prince Henri, ſon fils, prend part à ſes entrepriſes, p. 70.

Jean II, roi de Portugal, protege les entrepriſes pour des découvertes, T. I, p. 86. Envoie une ambaſſade en Abyſſinie ; p. 93. Maniere peu généreuſe dont il traite Colomb, p. 111.

Inde, (l') motifs des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites ; T. I, p. 24. Comment les anciens y faiſoient le commerce, p. 30, & lorſque les arts commencerent à refleurir en Europe, p. 46. Premier voyage autour du cap de Bonne-Eſpérance, p. 228.

Indiens de l'Amérique Eſpagnole. *Voyez* Américains.

Innocent IV, (le pape) envoie une miſſion extraordinaire au Kan des Tartares ; T. I, p. 52.

Inquiſition, quand & par qui introduite en Portugal ; T. I, p. 289.

Iſabelle, reine de Caſtille, ſollicitée par Juan Perès en faveur de Chr. Colomb ; T. I, p. 120. Eſt de nouveau ſollicitée par Quintanilla & Santangel, p. 121. Elle ſe laiſſe gagner & permet d'équiper une flotte, p. 124. Elle meurt, p. 273.

Iſabelle, (la ville d') à Hiſpaniola, bâtie par Chr. Colomb ; T. I, p. 187.

Italie, eſt le premier pays en Europe où les arts & la civiliſation reparoiſſent après l'invaſion des barbares ; T. I, p. 46. L'eſprit de commerce y eſt actif & entreprenant, p. 47.

Juifs, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple ; T. I, p. 11.

L.

Lacs, d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique ſeptentrionale; T. II, p. 121.

Las Caſas, (Barthélemi) retourne d'Hiſpaniola en Eſpagne pour plaider la cauſe des Indiens; T. II, p. 73. Eſt renvoyé avec des inſtructions par le cardinal Ximenès, p. 74. Son mécontentement, p. 80. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commiſſion, p. 83. Propoſe le projet de fournir les colonies de Noirs, p. 84. Entreprend une nouvelle colonie, p. 87. Son entretien avec l'évêque de Darien en préſence de Charles-Quint, p. 92. Part pour l'Amérique pour y mettre ſes projets en exécution, p. 65. Obſtacles qu'il rencontre, p. 98. Son projet échoue entierement, p. 100.

Lery, ſon récit du courage & de la férocité des Topinambous; T. II, p. 463.

Louis, (Saint) roi de France, envoie une ambaſſade au Kan des Tartares; T. I, p. 54.

Lozano, ſon récit ſur la maniere de faire la guerre parmi les habitans du Grand Chaco; T. II, p. 462.

M.

Madere, (l'iſle de) découverte; T. I, p. 74.

Madoc, prince du pays de Galles, hiſtoire de ſon voyage & de ſa découverte de l'Amérique ſeptentrionale examinée; T. I, p. 303.

Magellan, (Ferdinand) ſon récit de la taille giganteſque des Patagons; T. II, p. 213. L'exiſtence de cette race de géans n'eſt pas encore prouvée, p. 214 & 215.

Mandeville, (Jean) ſes voyages en orient, & maniere dont il a écrit; T. I, p. 57.

Mare-Paul, Vénitien, ſes voyages extraordinaires dans l'occident, T. I, p. 55.

Mareſt, (Gabriel) ſon récit du pays qui ſe trouve entre les Illinois & les Machillimakinacs; T. II, p. 456.

Marinus de Tyr, fauſſe poſition qu'il a donnée à la Chine ; T. I, p. 290.

Martyr, (P.) ſon ſentiment ſur la premiere découverte de l'Amérique ; T. I, p. 308.

Médecine, pourquoi jointe en Amérique à la ſorcellerie ; T. II, p. 361.

Métaux utiles, étoient inconnus aux peuples de l'Amérique ; T. II, p. 265.

Mexicains, récit qu'ils font de leur origine comparé avec les découvertes poſtérieures ; T. II, p. 173.

Michel, (le golfe de Saint) dans la mer du ſud, découvert par Balboa ; T. II, p. 48.

Monteſino, Dominicain à Saint-Domingue, fait des remontrances publiques contre la maniere cruelle dont on y traitoit les Indiens ; T. II, p. 67.

Montezume, premiere nouvelle que les Eſpagnols reçoivent de ce prince ; T. II, p. 112.

Mouſſons, leur cours périodique, quand découvert par les navigateurs ; T. I, p. 31.

N.

Natchez, peuple de l'Amérique, leurs inſtitutions politiques ; T. II, p. 281. Cauſe de leur obéiſſance paſſive pour les Eſpagnols, p. 288. Leur culte religieux, p. 353.

Navigation, les progrès qu'on a fait dans cet art ont été fort lents ; T. I, p. 2. A été connue avant la communication entre les peuples, p. 3. Imperfection de la navigation chez les anciens, p. 6. La connoiſſance de la bouſſole a plus ſervi à la perfectionner que tous les efforts des ſiecles précédens, p. 58. Le premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais, p. 64.

Nouvelle Eſpagne découverte & nommée ainſi par Grijalva ; T. II, p. 111. Voyez *Mexique*.

Nouvelle Hollande, récit ſuccint de ce pays & de ſes habitans ; T. II, p. 455.

Nigno, (Alonzo) ſon voyage en Amérique; T. I, p. 236.
Norvégiens, il ſe peut que ce peuple ait paſſé anciennement en Amérique & qu'il y ait établi des colonies; T. I, p. 306; T. II, p. 171.

O.

Ocampo, (Diegue) expédié avec une eſcadre d'Hiſpaniola pour ravager la province de Cumana; T. II, p. 98-100.
Ocampo, (Sebaſtien de) fait le premier le tour de Cuba & découvre que c'eſt une iſle; T. II, p. 20.
Océan, (l') quoique deſtiné à faciliter la communication entre les pays éloignés, a paru longtems une barriere immenſe; T. I, p. 2. Voyez *bouſſole* & *navigation*.
Ojeda, (Alonzo de) ſon expédition particuliere aux Indes orientales; T. I, p. 234. Son ſecond voyage, p. 250. Obtient un gouvernement ſur le continent; T. II, p. 26.
Oiſeaux. Ils s'éloignent ſouvent à une grande diſtance de la terre; T. I, p. 138. Récit de ceux qui ſont naturels à l'Amérique; T. II, p. 142.
Orenoque, (la grande riviere de l') découverte par Chriſt. Colomb; T. I, p. 217. Méthode extraordinaire de choiſir un chef parmi les peuples qui habitent les bords de cette riviere, p. 316. Quantité ſurprenante de poiſſon qui s'y trouve, p. 451.
Otahiti, les habitans de cette iſle ignorent l'art de faire bouillir de l'eau; T. II, p. 473.
Ovando, (Nicolas de) eſt fait gouverneur d'Hiſpaniola; T. I, p. 250. Meſures prudentes qu'il prend, p. 252. Refuſe de recevoir Colomb lors de ſon quatrieme voyage, p. 259. Conduite peu généreuſe qu'il tient avec Colomb lorſqu'il fit naufrage, p. 265. Le reçoit enfin & le renvoie en Eſpagne, p. 272. Fait la guerre aux Indiens; T. II, p. 3. Maniere cruelle dont il les traite, p. 6. Encourage la culture & les manufactures, p. 11. Ruſe

dont il se sert pour attirer les habitans des isles Lucayes, p. 17. Est rappellé, p. 22.

P.

Panama. Pedrarias Davila y établit une colonie; T. II, p. 62.

Parmanide est le premier qui ait divisé la terre par zones; T. I, p. 287.

Patagons. L'existence de leur taille giganteſque n'est pas encore constatée; T. II, p. 214, 440.

Pedrarias (Davila) est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'Isthme de Darien; T. II, p. 51. Ses divisions avec Balboa, p. 55. Conduite avide de ses troupes, p. 57. Se réconcilie avec Balboa & lui donne sa fille, p. 58. Condamne & fait exécuter Balboa, p. 60. Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama, p. 62.

Penguin, le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois; T. I, p. 305.

Perès, (Juan) protege Colomb à la cour de Castille; T. I, p. 120. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb, p. 132.

Périple d'Hannon, authenticité de cet ouvrage justifiée; T. I, p. 276.

Pérou, Vasques Nugnès de Balboa reçoit le premier avis sur ce royaume; T. II, p. 41.

Pierre le Grand, vastes plans de ce prince pour continuer les découvertes en Asie; T. II, p. 161.

Phéniciens, (anciens) état du commerce & de la navigation parmi ce peuple; T. I, p. 9. Route qu'ils prenoient pour faire leur commerce, p. 276.

Pinto, (le chevalier) sa description des traits caractéristiques des Américains; T. II, 437 & 440.

Pinson, (Martin & Yanez) commandent chacun un vaisseau sous Colomb à son premier voyage; T. I, p. 130.

Le dernier découvre Yucatan; T. II, p. 19.
Pizarre, (François) accompagne Balboa dans ſon établiſſement de l'Iſthme de Darien; T. II, p. 31. Le ſuit au travers de l'Iſthme où ils trouvent la mer du ſud, p. 43.
Plata, (la riviere de la) découverte par Diaz de Solis; T. II, p. 63. Sa largeur extraordinaire, p. 414.
Pline, (le naturaliſte) preuve de ſon ignorance dans la géographie; T. I, p. 286.
Ponce de Léon, (Juan) découvre la Floride; T. II, p. 36. Motif romaneſque de ſon voyage, p. 37.
Population de la terre s'eſt faite lentement; T. I, p. 1.
Porto-Bello découvert & nommé ainſi par Chriſtophe Colomb; T. I. p. 262.
Porto-Rico, (iſle de) ſoumiſe par Juan Ponce de Léon, qui y forme un établiſſement; T. II, p. 18.
Porto-Santo, premiere découverte de cette iſle; T. I. p. 73.
Portugal, quand & par qui l'Inquiſition fut introduite dans ce royaume; T. I, p. 289.
Portugais, motifs qui les ont engagés à tenter la découverte des pays inconnus; T. I, p. 64, 67. Leurs premieres découvertes en Afrique, p. 70. Découverte de Madere, p. 74. Ils doublent le cap Bojador, p. 76. Obtiennent une conceſſion du pape pour tous les pays qu'ils pourroient découvrir, p. 80. Découverte des iſles du Cap-verd & des Açores, p. 83. Voyage de Vaſco de Gama aux Indes orientales, p. 228.
Priſonniers de guerre, comment traités par les Américains; T. II, p. 305.
Propriété. Les Américains n'en ont aucune idée; T. II, p. 270. Notions qu'en ont les Bréſiliens, p. 457.
Ptolomée, (le philoſophe) ſes deſcriptions géographiques ſont plus circonſtanciées & plus exactes que celles de ſes prédéceſſeurs; T. I, p. 40. Sa géographie traduite par les Arabes, p. 45. Fauſſe poſition qu'il donne au Gange, p. 282.

Q.

Queycdo, évêque du Darien, sa conférence avec Las Casas en présence de l'empereur Charles-Quint, sur la maniere de traiter les Indiens; T. II, p. 92.

R.

Ramusio, sa défense du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique; T. I, p. 277.

Religion, recherches sur celle des Américains; T. II, p. 342.

Ribas, son récit de l'état politique du peuple de Cinaloa; T. II, p. 459.

Rivieres, grandeur extraordinaire de celles d'Amérique; T. II. p. 121.

Robison, (le professeur) ses remarques sur la température de différens climats; T. II, p. 417.

Roldan, (François) est nommé juge suprême d'Hispaniola par Christ. Colomb; T. I, p. 208. Se fait chef d'une révolte, p. 221. Se soumet, p. 224.

Romains, leurs progrès dans la navigation & les découvertes; T. I. p. 28. Leur esprit militaire s'oppose aux progrès des arts méchaniques & du commerce, p. 29. Ils protegent le commerce & la navigation dans les province, p. 30. Leurs grandes découvertes par terre, p. 33. Leur empire & les sciences périssent en même tems, p. 40.

Rubruquis, (le pere) son ambassade de France auprès du Kan des Tartares; T. I, p. 54.

Russes, leurs découvertes en Asie; T. II, p. 161. Incertitude à cet égard, p. 432.

S.

San-Salvador, découverte & ainsi nommée par Chr. Colomb; T. I, p. 149.

Sauvages, idée générale de leur caractere; T. II, p. 380.

Strabon, citation de cet auteur qui prouve la grande ignorance des anciens dans la géographie; T. I, p. 280. Il étoit lui-même peu versé dans cette science, p. 287.
Sud, (la mer du) découverte par Vasquès Nugnès de Balboa, T. II, p. 48.
Superstition, portée à percer dans les secrets de l'avenir; T. II, p. 360.

T.

Tartares, possibilité de leur émigration en Amérique; T. II, p. 167.
Terre-Neuve, description de sa situation; T. II, p. 416.
Topinambous, récit de leur courage féroce par Lery, T. II, p. 463.
Trinité, (isle de la) découverte par Christ. Colomb à son troisieme voyage; T. I, p. 217.
Tyr, commerce de cette ville, comment conduit; T. I, p. 276.

V.

Vafer, (Lionel) son récit d'une race particuliere d'Américains; T. II, p. 208. Comparée avec une semblable race de l'Afrique, p. 210.
Végétaux, fertilisent naturellement le sol où ils croissent; T. II, 146.
Velasquès, (Diego de) soumet l'isle de Cuba; T. II, p. 34 & 103.
Venegas, (P.) son récit du caractere des Californiens; T. II, p. 448.
Vénérienne, (maladie) vient originairement de l'Amérique; T. II. p. 219. Paroît diminuer, p. 220. Ses premiers progrès rapides, p. 442.
Venise, son origine comme état maritime; T. I, p. 49. Voyages de Marc-Paul, p. 55.
Vents alisés, leurs cours périodiques: quand découverts par les navigateurs; T. I, p. 31.

D779
R652h
V.2

Verd, (les iſles du cap) découvertes par les Portugais; T. II, p. 83.

Ulloa, (Don Antoine de) ſa deſcription des traits caractériſtiques des Américains; T. II, p. 436. Raiſons qu'il donne pourquoi les Américains ne ſont pas ſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes, p. 467.

Volcans, grand nombre que les Ruſſes en ont découvert dans la partie ſeptentrionale du globe; T. II, p. 435.

Voyageurs, (anciens) leur maniere d'écrire; T. I, p. 57.

X.

Ximenès, (le cardinal) ſes réglemens ſur la maniere de traiter les Indiens dans les colonies Eſpagnoles; T. II, p. 74.

Y.

Yucatan, (la province de) découverte par Pinſon & Diaz de Solis; T. II, p. 19. Deſcription de ce pays, p. 413.

Yvreſſe. Les Américains y ſont fort enclins; T. II, p. 372.

Z.

Zones (la terre diviſée en) par les anciens géographes; T. I, p. 37. Par qui en premier lieu, p. 284.

Fin de la Table des Matieres du premier & du ſecond Volume.